

Satan vaut bien une messe

John Dickson Carr

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

John Dickson Carr

**SATAN
VAUT BIEN
UNE MESSE**



J. D. CARR

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
créée par
ALBERT PIGASSE

SATAN VAUT BIEN UNE MESSE

Maître des problèmes de chambre close, John Dickson Carr est né en Pennsylvanie en 1906. Après des études peu brillantes et un séjour d'un an à Paris, il écrit son premier roman policier, publié en 1930, *Le marié perd la tête*. Il crée en 1933 et 1934 ses deux héros le Dr Gédéon Fell et sir Henry Merrivale (sous le pseudonyme de Carter Dickson), respectivement inspirés de G. K. Chesterton et Winston Churchill. Président des Mystery Writers of America en 1949, il obtient la même année un Edgar spécial pour sa biographie de Conan Doyle. Ses œuvres (*La chambre ardente*, *Hier, vous tuerez*, *Le secret du gibet*, etc...) oscillent toujours entre le fantastique et l'énigme pure – domaines contradictoires s'il en est – et l'art avec lequel il jongle entre les deux a fait de lui l'un des plus grands de la littérature policière. Il est mort le 27 février 1977.

DU MÊME AUTEUR

DANS LE MASQUE :

SUICIDE À L'ÉCOSSAISE
LE SPHINX ENDORMI
LE JUGE IRETON EST ACCUSÉ
ON N'EN CROIT PAS SES YEUX
LE MARIÉ PERD LA TÊTE
IMPOSSIBLE N'EST PAS ANGLAIS
LES YEUX EN BANDOULIÈRE
SATAN VAUT BIEN UNE MESSE
LA MAISON DU BOURREAU
LA MORT EN PANTALON ROUGE
JE PRÉFÈRE MOURIR
LE NAUFRAGÉ DU TITANIC
UN FANTOME PEUT EN CACHER UN AUTRE
MEURTRE APRÈS LA PLUIE
LA MAISON DE LA TERREUR
L'HOMME EN OR
SERVICE DES AFFAIRES INCLASSABLES
PATRICK BUTLER A LA BARRE
TROIS CERCUEILS SE REFERMERONT...
LA FLÈCHE PEINTE
LE LECTEUR EST PRÉVENU
LE GOUFFRE AUX SORCIÈRES
LA POUCE EST INVITÉE
MORT DANS L'ASCENSEUR
LES MEURTRES DE BOWSTRING
LE RETOUR DE BENCOUN
LE MEURTRE DES MILLE ET UNE NUITS
PASSE PASSE
EH BIEN, TUEZ MAINTENANT !
ARSENIC ET BOUTONS DE MANCHETTE
A RÉVEILLER LES MORTS
LUNE SOMBRE
LA CHAMBRE ARDENTE
HIER, VOUS TUEREZ
CAPITAINE COUPE-GORGE
LE MORT FRAPPE A LA PORTE
IL N'AURAIT PAS TUÉ PATIENCE
CELUI QUI MURMURE
LE SECRET DU GIBET

L'HABIT FAIT LE MOINE
ILS ÉTAIENT QUATRE À TABLE
A LA VIE A LA MORT

John Dickson Carr

***SATAN
VAUT BIEN
UNE MESSE***

Traduit de l'anglais par Jane Fillion



Librairie des Champs-Élysées

Ce roman a paru sous le titre original :

BELOW SUSPICION

© JOHN DICKSON CARR, 1949, ET
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1986.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation réservés pour tous pays.



I

Holloway, prison pour femmes où les condamnées purgent leur peine et où les inculpées attendent de passer en jugement, se trouve à Islington – endroit sinistre, même au cœur de l'été. En cette fin de journée du mois de mars où un vent glacial se ruait en hurlant sur les rares réverbères, le coin était lugubre comme une veille d'exécution.

La Rolls-Royce – son propriétaire défalquait les frais de limousine et de chauffeur de sa déclaration sur les revenus – s'arrêta devant les hautes portes de la prison. Sur la banquette arrière étaient installés Charles Denham, avoué, et Patrick Butler, avocat.

Butler ouvrit sa portière. Mais, comme Denham s'apprêtait à le suivre, l'avocat l'arrêta.

— Non, dit-il de sa voix chaude et amicale.

Le visage maigre de Denham, qui rayonnait l'honnêteté, refléta la surprise et il fronça les sourcils :

— Tu ne crois pas que je devrais assister à votre entretien ?

— Non, pas la première fois, Charlie. Je veux... prendre sa température émotive, si j'ose m'exprimer ainsi.

L'attitude aisée et souriante de ce garçon relativement jeune sembla inspirer une véritable angoisse à Denham.

— Mais c'est de meurtre qu'elle est accusée ! s'exclama-t-il.

— Evidemment, sinon qu'est-ce que je viendrais fabriquer ici ! riposta Butler.

— Oui, évidemment, admit l'avoué à demi convaincu.

Il regarda par la vitre l'énorme masse faiblement éclairée de Holloway et frissonna :

— J'ai horreur des prisons pour femmes !

Accoudé à la portière, le beau Patrick Butler, appelé par les uns « le ténor du barreau » et par les autres « ce fichu Irlandais », se mit à rire. Dans une dizaine d'années, il serait sans doute un peu trop corpulent et son teint, un peu trop fleuri. Mais, à quarante ans, il en paraissait trente. Sa grande bouche ironique corrigeait ce que son nez avait d'arrogant et le regard pétillant de ses yeux bleus atténuait l'air qu'il avait de mépriser cordialement son prochain. N'eût-il été profondément bon, et généreux jusqu'à la prodigalité, qu'il se serait attiré bien des haines.

— Oui, j'ai horreur des prisons pour femmes ! répéta Denham.

— Tu te fais une trop haute idée des femmes, railla son ami. Moi, je les aime, je t'assure. J'aime leur coquetterie, leurs yeux, leur bouche...

Il énuméra bien d'autres charmes féminins avant de conclure :

— Je suis fou d'elles, mais je ne leur accorde pas plus d'importance qu'elles n'en ont, mon vieux. Au fait, tu as pris contact avec Ferguson ?

— Ferguson ? Qui est-ce ?

— Le directeur de la prison.

Denham secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées. Bien que son cadet, il paraissait, avec sa maigreur et ses traits tirés, plus âgé que Butler.

— Ferguson, dit-il. Bien sûr ! Que je suis bête ! Mais...

— Tu sais ce qui leur adoucit la vie, en prison ? poursuivit gaiement Butler. S'assurer que chacune de ces mignonnes dispose dans sa cellule d'une glace et d'un peigne. Ne jamais paraître remarquer les produits de remplacement dont elles usent pour se maquiller. Et puis es-tu sûr que, par les temps qui courent, la vie qu'elles mènent derrière leurs barreaux soit tellement plus dure que celle des gens qui jouissent de leur liberté ?

— Ecoute, s'énerva Denham, nous ne sommes pas ici pour discuter de la condition de la prisonnière en général, mais pour prêter aide et assistance à miss Ellis, une fille innocente comme l'enfant qui vient de naître.

Il haussa le ton :

— Tu es bien d'accord qu'elle est innocente ?

Abandonnant son air ironique, Butler adopta une expression solennelle :

— Mon cher ami, elle l'est sans l'ombre d'un doute ! Qu'on me laisse m'entretenir une demi-heure avec elle. C'est tout ce que je demande.

Et là-dessus, de la démarche assurée d'un souverain en visite officielle, il se dirigea vers le portail de la prison.

Un quart d'heure plus tard, debout, chapeau à la main, Patrick Butler faisait le pied de grue dans le petit parloir aux murs blanchis à la chaux. Derrière les fenêtres à barreaux, un pan de ciel rougeoyait au soleil couchant. Une unique ampoule, dans sa cage grillagée, projetait sur les murs, la table et les deux chaises de bois blanc le réseau de son treillis protecteur.

Ce n'était pas la première fois que Patrick Butler attendait dans ce parloir. Et cependant, en dépit du ton dégagé qu'il avait affecté devant Denham, il ne s'y était jamais habitué. Il lui semblait être enfermé dans une salle funéraire, au cœur de la Grande Pyramide, hanté par l'idée que des mains invisibles frappaient aux barreaux. Il se secoua et, imposant dans son pardessus luxueux, s'installa devant la table. A cet instant précis, une gardienne fit entrer Joyce Ellis.

« Bon sang ! se dit Butler. La jolie fille ! Belle serait plus juste. Surtout si elle avait une expression plus animée. Pas mon type. Mais

rudement attirante... »

Joyce Ellis, taille moyenne, cheveux noirs et grands yeux gris, parut stupéfaite en voyant l'avocat se lever pour l'accueillir. Et elle dut s'éclaircir la voix avant de pouvoir parler.

— Et Mr Denham ? s'inquiéta-t-elle tandis que son regard faisait le tour de la pièce.

— Il n'a malheureusement pas pu venir, prétendit Butler, adoptant le ton chaleureux d'un frère aîné et se fendant de son plus séduisant sourire. Mais j'espère être capable de le remplacer. Je suis votre avocat. Butler. Patrick Butler.

— Patrick Butler ! répéta la jeune fille – et l'avocat comprit qu'elle le connaissait de réputation.

La gardienne à l'uniforme bleu était sortie du parloir, mais elle devait les observer par le judas, prête à intervenir si Butler faisait mine ne fût-ce que de serrer la main de sa cliente.

La porte refermée sur la gardienne, Joyce Ellis regarda fixement l'avocat, puis balbutia enfin :

— Mais je... Je n'ai pas d'argent ! Je ne peux pas... Je veux dire...

Butler éclata de rire :

— Ça n'a aucune importance, voyons !

— Bien sûr que si !

— Pas le moins du monde, trancha Butler. (Il se désintéressait à ce point des questions matérielles que l'argent affluait vers lui de toutes parts.) Si cela peut vous rassurer, je me rattraperai en faisant payer le double à un trafiquant quelconque qui, lui, sera coupable.

Brusquement, et à son corps défendant, les larmes montèrent aux yeux de la jeune fille.

— Vous me croyez donc innocente ! s'exclama-t-elle.

Pour toute réponse, le « ténor du barreau » se contenta de lui sourire. Mais, ce faisant, il la jugeait froidement.

« Même sous ces vêtements informes, on voit qu'elle a un corps magnifique, cette fille, se dit-il. Elle doit être sensuelle et passionnée en diable ; heureusement qu'il n'y a pas d'homme mêlé à cette affaire. Elle fera très bien au banc des accusés. Et ces larmes peuvent passer pour sincères. »

— J'aurais dû deviner que vous ne me croiriez pas coupable ! fit Joyce avec élan. On parle souvent de vous dans les journaux et...

— On a tendance à surestimer mes modestes dons, vous savez.

— Oh ! je suis sûre que non !

Mains jointes, yeux baissés, elle s'était assise en face de lui et l'ombre des barreaux lui striait le visage :

— Mais je ne vous exprimerai pas ma reconnaissance maintenant. Je risquerais de me mettre à pleurer. Vous désirez que je vous

raconte... ce qui s'est passé ?

— Non, fit Butler après avoir réfléchi un instant. C'est moi qui vais vous dire ce qui s'est passé et, dans le cours de mon récit, je vous poserai sans doute quelques questions. Pour commencer, quel âge avez-vous ?

— Vingt-huit ans, fit Joyce, l'air surpris.

— Parlez-moi un peu de votre milieu, de votre famille.

— Mon père était pasteur dans le nord de l'Angleterre. Je sais, tous les mauvais romans commencent comme ça, mais c'est la vérité. Mon père et ma mère sont morts dans un accident d'avion. Tous deux étaient...

— Et vous ? Parlez-moi un peu de vous.

— Mon Dieu, il n'y a pas grand-chose à en dire. Ma vie, à l'époque, était morne et vide. J'aidais ma mère à la maison. Mais mes parents ne m'avaient pas préparée à gagner ma vie ; alors, quand je me suis retrouvée toute seule, je... je...

— Continuez.

Butler parlait d'un ton dégagé, mais de sa présence irradiait une telle chaleur que, déjà, la jeune fille se sentait plus détendue et un peu moins misérable.

— Pendant des années, j'ai travaillé comme assistante sociale. J'avoue que je n'aimais pas beaucoup ça. Et puis j'ai eu la chance de trouver cette situation de demoiselle de compagnie-infirmière-secrétaire auprès de Mrs Taylor.

— Vous êtes accusée, fit Butler d'une voix égale, d'avoir, dans la nuit du 22 février, empoisonné Mrs Taylor en lui faisant boire de l'antimoine.

A cet instant, tous deux eurent conscience, d'une façon aiguë, du regard de la gardienne. On avait l'impression que ce regard envahissait la pièce.

Joyce, les yeux fixés sur la table, se contenta d'acquiescer de la tête. De son index, elle traça sur le bois blanc une ligne verticale, qu'elle barra, dans le bas d'une ligne horizontale. Ses cheveux noirs, coupés à la Jeanne d'Arc, brillaient sous la lumière crue de l'ampoule. L'atmosphère de la prison où, depuis deux semaines déjà, elle attendait de passer en jugement, la prit à nouveau à la gorge.

— Depuis combien de temps étiez-vous auprès de Mrs Taylor ?

— Pas loin de deux ans.

— Que pensiez-vous d'elle ?

— Je l'aimais bien, fit Joyce, s'arrêtant de dessiner du doigt.

— D'après mes notes, reprit Butler, Mrs Mildred Taylor avait environ soixante-dix ans. Une femme très grosse, très riche, et une malade imaginaire.

— Non, fit Joyce.

Un éclair s'alluma dans ses yeux gris :

— Non, « malade imaginaire » ne s'applique pas exactement... Je ne sais comment vous la décrire.

— Faites un effort.

— Elle adorait les médicaments. N'importe lesquels, et de toutes sortes. Si elle souffrait de palpitations, par exemple, et qu'une de ses amies prenait devant elle une pilule digestive, elle était capable d'en avaler une, juste pour voir ce qui se passerait. Elle absorbait continuellement des sels d'Epsom pour digérer.

— Si je suis bien renseigné, fit Butler, depuis la mort de son mari, elle habitait à Balham, aux confins de Tooting Common, dans une grande baraque, assez vieille, *le Prieuré*, avec, à l'arrière, une remise. C'est bien ça ?

— Oui.

— Mais seules Mrs Taylor et vous couchiez dans la maison ?

— Oui. Les domestiques occupaient des chambres aménagées au-dessus de la remise. Et c'est ce qui rend tout si terrible pour moi. C'est ce qui...

— Calmez-vous, murmura l'avocat.

Son visage irradiait la sympathie, tandis qu'il se disait : « Dieu que cette fille joue bien les innocentes ! »

— Voyez-vous, reprit la jeune fille, Mrs Taylor se promenait rarement et elle avait horreur de l'automobile. Quand il lui arrivait de sortir, c'était toujours en landau. Je sais que ça fait effroyablement démodé, mais c'est comme ça. Il y a une écurie à côté de la remise et j'y ai toujours vu un cheval que le cocher soignait et attelait. C'est là que...

— C'est là que *quelqu'un* s'est procuré le poison ?

— Oui, je pense.

— Dans une petite armoire fixée au mur de l'écurie, il y avait une boîte métallique qui avait contenu autrefois des sels d'Epsom. Mais elle était en réalité à demi pleine d'un poison mortel, l'antimoine. Le cocher... rappelez-moi son nom.

— Griffiths, fit Joyce. Bill Griffiths.

— Le cocher, reprit Butler, s'en servait, sous une forme diluée, pour faire briller le pelage de son cheval.

Il regarda fixement la jeune fille :

— L'antimoine se présente sous forme de cristaux blancs aisément solubles dans l'eau ; ils ont exactement le même aspect que les sels d'Epsom.

— *Je ne l'ai pas tuée, je vous le jure !*

— Mais je n'en doute pas un instant. Et maintenant, revenons-en à notre sujet : dites-moi exactement ce qui s'est passé dans l'après-midi et la soirée qui ont précédé sa... mort.

— Il ne s'est pas passé grand-chose. D'ailleurs, il ne se passait jamais grand-chose.

En dépit de lui-même, Butler dut exprimer de l'impatience et les yeux gris de Joyce Ellis s'emplirent de crainte et de confusion.

« Allons bon, se dit-il. Il ne manque plus qu'elle tombe amoureuse de moi. » C'était souvent le cas, avec les clientes, et c'était bigrement gênant.

— Il faisait froid, ce jour-là, et il y avait beaucoup de vent, reprit Joyce.

Détournant le regard, elle sembla revoir cette journée :

— Mrs Taylor ne s'était pas levée. Un bon feu de charbon brûlait dans la cheminée. Dans la matinée, je lui avais lavé et décoloré les cheveux – malgré son âge, elle tenait à être blonde comme les blés – mais elle n'était pas aussi bien disposée que d'habitude. Dans l'après-midi, elle a eu des visites.

— Ah oui ? Qui ça ?

— Le Dr Bierce, son médecin traitant, est passé vers 2 heures et demie. La jeune Mrs Renshaw avec son mari – ils sont les seuls parents de Mrs Taylor – est arrivée vers 3 heures. Ça m'a surprise.

— Surprise ? Pour quelle raison ?

— Comment vous dire ? fit Joyce, hésitante. Les Renshaw habitent assez loin d'ici, à Hampstead. Ils s'aventurent rarement dans les confins de la banlieue sud de Londres que sont Balham et Tooting Common. Enfin le fait est que Lucia Renshaw est venue. C'est une femme ravissante, une vraie blonde.

Le ton de Joyce laissait sous-entendre : « Alors que moi je suis un laideron. » Elle allait ajouter quelque chose, mais se ravisa et se mordit la lèvre.

— Continuez, fit Butler.

— Mrs Taylor, Mrs Renshaw et le Dr Bierce étaient tous réunis dans la chambre à coucher. En réalité c'est un salon où l'on a installé un lit à l'ancienne. Moi j'étais dans ma chambre, à l'arrière de la maison, en train de lire, lorsque j'ai entendu la sonnette électrique. Voyez-vous, Mrs Taylor aimait qu'on s'occupe d'elle, mais d'autre part, quand l'envie lui prenait d'être seule, elle ne supportait pas qu'on tourne autour d'elle. C'est pourquoi elle avait fait installer cette sonnerie dans ma chambre... Cette sonnerie qui me fera pendre !

Comme Butler allait parler, elle reprit :

— Non, je vous en prie, ne m'interrompez pas ! Laissez-moi achever. Lorsque j'ai entendu cet appel qui n'en finissait plus, je me suis précipitée chez Mrs Taylor. Le Dr Bierce et Mrs Renshaw étaient partis. Mrs Taylor était assise dans son lit, le doigt sur le bouton de la poire électrique. Une sonnette comme on en trouve dans les hôpitaux, au bout d'un long cordon blanc tombant du mur, à la tête du lit. Il

arrivait que la poire glisse derrière ce montant et il fallait se mettre debout sur le lit pour la repêcher.

» Mrs Taylor était furieuse. Je ne l'avais encore jamais vue dans un tel état. Ça vous paraîtra sans doute absurde et ridicule mais, si elle était furieuse, c'était parce que, en allant dans sa salle de bains, qui communique avec sa chambre, elle avait découvert que la boîte de sels d'Epsom était vide. Et brusquement, elle avait besoin de ces sels comme un alcoolique de whisky. Dans sa chemise de nuit rose, elle paraissait encore plus grosse que d'habitude.

» Bien entendu, je lui ai proposé immédiatement de courir jusqu'au « village » lui en acheter une boîte. En réalité, ce n'est pas un village, mais un petit centre commerçant au pied de Bedford Hill Road, tout près de la station de métro. Je suis partie mais je n'avais pas fait la moitié du chemin que je me suis rappelée que c'était jeudi, jour où les boutiques ferment tôt. Si je voulais trouver une pharmacie ouverte, il faudrait aller en métro jusque dans le West End. Je ne savais pas quoi faire. Mrs Taylor m'avait bien recommandé de ne pas traîner. Alors je suis revenue sur mes pas. En arrivant...

— Un instant, fit l'Irlandais. Il y avait quelqu'un d'autre dans la chambre de Mrs Taylor quand vous êtes rentrée ?

— Oui, Alice. Alice Griffiths est la femme du cocher ; elle fait à la fois office de gouvernante et de femme de chambre. Elle a un caractère un peu difficile, mais je n'ai jamais eu à m'en plaindre.

— Continuez !

— Lorsque j'ai rappelé à Mrs Taylor que, le jeudi, les boutiques fermaient tôt et que je lui ai proposé d'aller jusque dans le West End, elle était tellement furieuse qu'elle n'a rien voulu savoir. Elle m'a déclaré qu'elle se passerait de sels d'Epsom, même si sa vie devait en dépendre. Elle a ajouté que tout se liguaient contre elle, puis elle a crié, en me regardant d'un air entendu : « Je connais une jeune personne qui peut dire adieu à son legs ; j'appelle à l'instant mon avoué. » Alice n'a pas perdu un mot de la scène.

» Dans son testament, Mrs Taylor me léguaient cinq cents livres. Je le savais ; comme tout le monde d'ailleurs. Je n'avais rien fait de particulier pour mériter cet argent mais le fait est là. Croyez-moi, je ne tuerais personne pour cinq cents livres, ni pour plus d'ailleurs. Mais allez faire comprendre ça aux gens. Et, après cette scène, il ne s'est plus rien passé jusqu'au drame.

Joyce enfouit son visage dans ses mains, pressant ses doigts sur ses yeux, serrant les dents avant de dire le pire, puis elle se jeta à l'eau :

— A 7 heures et demie, j'ai servi son dîner sur un plateau à Mrs Taylor. Il faut dire qu'elle s'était considérablement radoucie. A une ou deux reprises, elle a bien encore fait allusion aux sels d'Epsom et à sa

digestion. Je ne savais pas quoi répondre, alors je me suis tue. Je vous ai dit qu'il y a trois domestiques dans la maison... si vous ne me comptez pas comme une domestique, bien entendu. Alice Griffiths, Bill Griffiths, son mari, et Emma, la cuisinière. Sur l'ordre exprès de Mrs Taylor, tous trois devaient avoir quitté la maison à 9 heures du soir. Ce qu'ils ont fait.

» Comme d'habitude, j'ai retapé le lit de Mrs Taylor. Je l'ai installée confortablement et j'ai disposé sur sa table de chevet un ou deux bouquins et un paquet de cigarettes. Mon dernier travail de la journée consistait à faire le tour de la maison et à la barricader comme une forteresse : portes, fenêtres, toutes les issues. Et de donner finalement un tour de clé à la porte de service.

» Ma chambre à coucher est proche de cette porte. J'ai lu un moment, puis je me suis endormie, malgré le vent qui hurlait au-dehors. Et, cette nuit-là, *la sonnerie n'a pas résonné une seule fois dans ma chambre.*

Joyce se pencha en avant, les mains étroitement croisées, puis reprit :

— Ils disent que je mens. Ils disent que la sonnette fonctionnait parfaitement, ce qui est vrai. Ils disent aussi que Mrs Taylor a certainement dû sonner quand ses horribles douleurs ont commencé. Mais elle ne l'a pas fait, je vous le jure. J'ai le sommeil léger, je l'aurais entendue !

» Oh, mon Dieu ! Si au moins j'avais menti ! Si j'avais prétendu avoir pris un somnifère ! Il y en avait à profusion dans la pharmacie de Mrs Taylor. Mais je croyais qu'on ne peut pas être accusé quand on est innocent ! J'ai été élevée dans la certitude que la loi est juste. Je n'ai pas encore vécu et me voilà en prison, m'attendant à être pendue.

« Pas encore vécu ? se dit Butler. Avec un visage comme le sien, avec ce corps ? Allons donc ! » Mais rien de ses pensées secrètes ne se lut sur son beau visage coloré.

— N'anticipez pas, coupa-t-il sèchement, comme on gifle une femme que menace la crise de nerfs.

— Je m'excuse, balbutia Joyce. Je m'excuse mille fois. Mais c'est un tel réconfort pour moi que vous me croyiez innocente !

— Vous m'en voyez ravi, fit Butler en rougissant légèrement. Et maintenant, arrivez-en au lendemain matin.

— Je me lève tous les matins à 8 heures, reprit Joyce docilement, j'ouvre à Alice la porte de service. Elle descend alors allumer le feu, d'abord dans la cuisine, puis dans les chambres. Emma, la cuisinière, arrive un peu plus tard et prépare le petit déjeuner de Mrs Taylor. Alice le lui monte à 8 heures et demie.

» Ce matin-là, je me suis réveillée, comme d'habitude, un peu avant 8 heures. En entendant Alice frapper, j'ai enfilé un peignoir et je

suis allée lui ouvrir. Mais comme il faisait horriblement froid, je me suis recouchée et j'ai somnolé un moment. Mrs Taylor ne m'appelait jamais avant 10 heures au plus tôt.

» Il était à peine 9 heures moins le quart lorsque la sonnerie s'est mis à résonner furieusement.

» Une sonnerie frénétique ! Des appels interminables coupés de petits silences ! J'ai pensé que Mrs Taylor faisait une nouvelle colère et me réclamait. Sans même me soucier de m'habiller, je me suis précipitée chez elle. Mais ce n'était pas Mrs Taylor qui appelait. Quand je suis arrivée à la porte de sa chambre... Alice m'attendait sur le seuil. Elle m'a fait entrer. Elle s'est approchée du lit. Elle tenait toujours son plateau à la main. Emma, la cuisinière, lui faisait face de l'autre côté et venait de lâcher la sonnette dont la poire frôlait la joue de Mrs Taylor.

» Et Mrs Taylor gisait là, toute recroquevillée, entortillée dans ses couvertures. J'ai compris aussitôt qu'elle était morte. Elle avait le masque creusé des morts. Alice et Emma se sont tournées vers moi, les yeux vitreux, comme des droguées.

» Sur la table de chevet, un verre, dans ce verre, une cuillère, et dans le fond de ce verre, une sorte de poudre blanchâtre. Et à côté du verre, une boîte de sels d'Epsom, ouverte. On a relevé sur cette boîte de métal les empreintes de Mrs Taylor... Joyce fit une pause et reprit sur le même ton :

— Et les miennes.

II

Derrière les fenêtres à barreaux, le ciel rougeoyant avait viré au bleu-noir. L'ampoule nue déversait une lumière plus crue, plus dure, plus impitoyable encore.

Patrick Butler avait posé sur la table son feutre gris et ses gants. Son pardessus bleu marine largement ouvert, il se renversa en arrière et se balançait sur sa chaise. Les yeux fixés au plafond, un sourire énigmatique aux lèvres, il dit brusquement :

— Si j'ai bien compris, cette boîte qui avait contenu des sels d'Epsom, se trouvait généralement dans l'écurie. Et c'est d'antimoine qu'elle était pleine. C'est bien ça ?

— Oui.

— Les sels d'Epsom, reprit Butler, ne sont pas effervescents. Donc quelqu'un apporte cette boîte à Mrs Taylor...

— Quelqu'un, répéta Joyce avec amertume.

— Alors Mrs Taylor verse deux ou trois cuillerées d'antimoine pur dans un verre d'eau. Elle remue ce mélange et avale le tout sans rien remarquer d'inhabituel. En effet, l'antimoine, tout comme l'arsenic, n'a ni goût ni odeur.

— Mais vous ne comprenez pas que je suis la seule personne qui ait pu la lui donner ?

— Ça..., fit Butler en se mordillant les lèvres.

— J'étais seule avec elle. La maison était verrouillée de l'intérieur. Personne ne pouvait entrer. Ils ne me croient pas quand j'affirme que la sonnette n'a pas fonctionné. Il y avait cette petite somme qu'elle me léguait. Et moi... je lui en voulais de la scène qu'elle m'avait faite...

Posant enfin la question qui lui brûlait les lèvres depuis le début de leur entretien, elle demanda :

— Mr Butler, est-ce que j'ai une chance de m'en tirer ?

— Attendez, déclara gravement l'avocat. Faites-moi confiance encore une minute ou deux, jusqu'à ce que vous ayez terminé votre récit. Vous vous en sentez capable ?

— Il le faut bien puisque vous me le demandez.

— Alors revenons-en à la minute où vous avez trouvé Mrs Taylor morte dans son lit. Vous revoyez cette scène avec netteté ?

— Avec une netteté terrible..., fit Joyce se gardant de lui dire que l'angoisse la prenait au ventre parce qu'il n'avait pas répondu à sa question.

— Lorsque vous avez vu cette boîte de sels d'Epsom sur la table de chevet, est-ce que vous avez établi un rapport avec celle qui était

dans l'écurie ? Celle qui contenait de l'antimoine ?

— Seigneur Dieu, non ! s'exclama Joyce. Aucun de nous n'y a pensé avant que la police ne se mette à nous questionner. Je... je croyais que c'était vraiment une boîte de sels d'Epsom qu'elle avait dénichée quelque part.

— Qu'est-ce que vous avez fait quand vous avez vu que Mrs Taylor était morte ?

— Je me suis approchée d'elle et j'ai touché sa joue. Elle était déjà froide. Alice et Emma étaient dans un tel état qu'elles bafouillaient. Je ne comprenais rien de ce qu'elles me disaient. J'ai pris la boîte de sels d'Epsom sur la table de chevet, j'ai regardé ce qu'il y avait dedans et puis je l'ai reposée tout en me demandant comment diable elle se l'était procurée.

— Et voilà pourquoi la police a découvert vos empreintes sur cette boîte.

— Exactement.

— C'est la seule et unique fois que vous l'avez touchée.

— La seule et unique fois.

— Vous savez, je pense, qu'Alice Griffiths et Emma Perkins affirment qu'elles ne vous ont pas vu prendre cette boîte ?

— Oui, je le sais, fit Joyce, le cœur serré. Mais elles se trompent. Comprenez-moi bien ! Elles sont sincères, j'en suis sûre. Ce sont de braves filles. Mais elles étaient tellement bouleversées qu'elles ne s'en souviennent plus. Dans des moments pareils, les gens ne se souviennent pas de ce genre de détails, même si on les leur rappelle.

Butler lui lança un regard aussi énigmatique que le sourire qu'il avait adressé au plafond un moment auparavant.

— « Même si on les leur rappelle » répéta-t-il. Je me demande...

Il changea brusquement de sujet :

— Mrs Taylor a-t-elle vomi au cours de cette nuit-là ? Ne prenez pas cet air surpris et répondez-moi. A-t-elle vomi ?

— Non. C'est... c'est la première question que m'a posée le Dr Bierce. Nous avons regardé partout. Il n'y avait pas trace de vomissures.

— Quiconque avale une forte dose d'antimoine est pris de violents vomissements dans le quart d'heure ou les vingt minutes qui suivent.

— Mais c'est bien à l'antimoine qu'elle a été empoisonnée ! s'écria Joyce. Lorsqu'ils m'ont fait comparaître devant le juge pour m'inculper et qu'ils ont énuméré les charges relevées contre moi, le médecin légiste a précisé qu'il s'agissait d'antimoine.

— Hé oui, c'est le bon côté de notre système juridique ! fit Butler d'un air enchanté. La police se doit d'exposer toute l'affaire devant le juge alors que nous autres avocats n'y sommes pas tenus, Dieu merci !

Je ne révélerai qu'au tribunal les atouts que j'ai en main, ajouta-t-il d'une voix vibrante.

— Je n'en peux plus ! explosa Joyce. Je vous en prie, je vous en supplie, dites-moi si j'ai une chance de m'en tirer !

— Ecoutez-moi bien, ronronna Butler, si vous me faites confiance, et si vous suivez mes instructions en tous points, l'accusation ne pourra retenir aucune charge contre vous.

Joyce le fixa, la bouche légèrement entrouverte. Il la regardait. Son sourire satisfait, son air ironique l'auraient sans doute fait frissonner si elle n'avait pas été sous son charme.

— L'accusation ne pourra retenir aucune charge contre moi ? répéta-t-elle.

— Exactement !

— Ne vous fichez pas de moi ! Je vous en supplie, ne vous fichez pas de moi !

— Comment pouvez-vous imaginer que je me fiche de vous, ma pauvre petite ? protesta Butler d'un ton pénétré. Je ne fais qu'exprimer ma conviction la plus profonde.

— Mais les charges qui ont été énumérées contre moi...

Elle se rappela brusquement :

— Ah, c'est vrai, vous n'assistiez pas à cette séance.

— Moi non, mais un de mes stagiaires.

— Et pour... pour préparer ma défense...

— Votre défense ? Elle est toute prête. J'ai visité la bicoque de Mrs Taylor et j'ai questionné les témoins. Voilà pourquoi je vous affirme que vous n'avez aucune raison de vous tourmenter.

— Et si vous vous trompiez ?

— Je ne me trompe jamais, déclara Butler.

Il prononça ces mots sans la moindre suffisance, mais on le sentait convaincu. Il affirmait sa supériorité intellectuelle aussi simplement que s'il avait dit qu'il passait toujours ses vacances sur la Côte d'Azur.

Joyce avait peine à rassembler ses pensées. Tout tourbillonnait dans sa tête. Ce n'était pas tout à fait vrai, comme l'imaginait Patrick Butler, qu'elle soit tombée amoureuse de lui. Mais elle n'en était pas loin. Encore quelques entretiens de ce genre et cette hypothèse se transformerait en réalité. Il était devenu un dieu pour elle, presque comme... Elle se remit à tracer du doigt des lignes sur la table. Elle était prête à faire n'importe quoi pour lui, pour qu'il ait une bonne opinion d'elle. Son cœur battait à l'étouffer et un brouillard passait devant ses yeux.

— Entendons-nous bien, reprit Butler en riant, je peux me tromper dans bien d'autres domaines. En misant sur un mauvais cheval. En effectuant un mauvais placement. Il m'arrive aussi, quoique

rarement, de me tromper en ce qui concerne une femme, mais je ne me trompe jamais sur l'issue d'un procès ni la valeur d'un témoin. Et à ce sujet...

Il se pencha en avant, sa voix se fit plus incisive :

— Il y a deux points d'une importance capitale pour votre défense que je désire éclaircir avec vous avant de vous quitter.

— Me quitter ? répéta Joyce.

Elle embrassa d'un regard le parloir.

— Oui, évidemment, vous allez partir, frissonna-t-elle.

— Le premier de ces points concerne la sonnette qui pendait au-dessus du lit de Mrs Taylor.

— La sonnette ?

— Je l'ai examinée. Comme vous me l'aviez dit, c'est une poire au bout d'un long cordon blanc. Elle est accrochée derrière le montant – ou plutôt sur le côté – du montant triangulaire de ce lit en noyer qui doit dater du siècle passé. Quand vous êtes entrée, ce matin-là, dans la chambre de Mrs Taylor, cette poire lui effleurait la joue. C'est ce que vous avez déclaré ?

— Oui, c'est exact.

— Parfait ! fit Butler, l'air enchanté. Mais quand vous aviez installé la victime, la veille au soir, pour la nuit...

Il se pencha vers elle et articula en la fixant :

— Où se trouvait cette sonnette, à ce moment-là ? Elle pendait à portée de sa main, ou elle avait glissé derrière le montant du lit ?

— Honnêtement, je ne m'en souviens pas, fit Joyce après avoir vainement évoqué la scène.

— Réfléchissez ! Concentrez-vous ! Vous avez certainement dû vérifier la position de cette sonnette, pour le cas où Mrs Taylor aurait besoin de vous pendant la nuit.

— Non. Parce qu'elle ne m'appelait jamais pendant la nuit. Mrs Taylor était persuadée qu'elle ne fermait pour ainsi dire pas l'œil – Alice qui était entrée à son service bien avant moi pourra vous le dire. Mais, en réalité, elle dormait comme une souche !

— Réfléchissez ! répéta Butler plongeant dans les yeux de la jeune fille son regard bleu. Revoyez la pièce. Le papier peint à rayures jaunes, les meubles de salon fin de siècle, le lit ! Où se trouvait la sonnette ?

— J'ai vaguement l'impression, murmura Joyce, qu'elle pendait derrière le montant du lit. Mrs Taylor gesticulait beaucoup en parlant. Mais il me semble...

— Parfait ! s'exclama l'avocat d'un ton admiratif. Et maintenant passons à ma seconde et dernière question...

— Mais ce n'est qu'une impression, objecta Joyce. Et d'ailleurs quelle importance ? Je ne vois pas...

— Ne vous torturez pas les méninges, coupa Butler, l'arrêtant du geste. Ça, c'est mon affaire. Revenons-en à ma seconde et dernière question qui concerne la porte de service et la clé de cette porte.

— Alors là, je me souviens de tout dans les moindres détails.

— Vraiment ? C'est formidable, mon petit ! Si je ne me trompe, vous m'avez dit que votre dernier geste, avant d'aller vous coucher, avait été de fermer cette porte à clé ?

— Oui !

— Comme nous le savons tous les deux, il n'y a pas de verrou à cette porte. Elle se ferme uniquement grâce à une clé. Et maintenant, regardez bien cette clé et dites-moi si c'est celle de la porte de service.

Il sortit de la poche de son pardessus une de ces clés d'un vieux modèle, de bonne taille, un peu rouillées, communes à toutes les portes de service des maisons de l'époque victorienne.

— Est-ce que c'est la clé en question ? répéta-t-il.

— Au nom du ciel où est-ce que vous vous l'êtes procuré...

Joyce s'interrompit brusquement et dit simplement :

— Oui, c'est bien la clé. Ou du moins elle lui ressemble.

— De mieux en mieux, fit son avocat, en la remettant d'un air ravi dans sa poche. Vous avez déclaré ensuite que vous aviez ouvert le lendemain matin la porte de service à Alice Griffiths ?

— Oui ! A 8 heures.

— C'est bien cela. Mais je suis convaincu que vous avez oublié un détail qui sera pour vous d'une grande utilité.

— Un détail ?

— Comme vous l'avez dit vous-même tout à l'heure, les gens qui ont subi un choc ont tendance à oublier certains détails qui leur reviennent quand on le leur rappelle.

Il la regarda droit dans les yeux :

— J'ai la conviction que, lorsque vous êtes allée ouvrir cette porte, la clé n'était pas dans la serrure.

— Pas dans la serrure ? répéta Joyce, abasourdie.

— Non. Je suis persuadé, insista Butler avec un regard lourd de signification, que vous avez trouvé cette clé par terre, au pied de la porte. Qu'il vous a fallu la ramasser et l'introduire dans la serrure avant de pouvoir ouvrir à Alice.

Pendant dix secondes peut-être un silence lourd plana, un silence si total que Butler entendait le tic-tac de sa montre. Pour ne pas mettre la jeune fille mal à l'aise, il laissa errer son regard sur les murs blanchis à la chaux, sifflotant entre ses dents. Il donnait l'image même de la pureté et de l'innocence.

— *Mais ce n'est pas vrai !* laissa échapper Joyce.

Patrick Butler n'aurait pas été plus surpris si le toit lui était tombé sur la tête.

— Pas vrai ?

— Non ! La clé *était* dans la serrure.

A nouveau, un silence plana et Joyce se troubla sous le regard réprobateur de l'avocat. A la surprise de ce dernier se mêlait maintenant une colère qui lui mit le sang aux joues. A quoi cette fille jouait-elle ? Elle était intelligente, pourtant, elle aurait dû comprendre quel atout elle mettait dans son jeu en déclarant que la clé n'était pas dans la serrure. A moins que...

Ça y est. Il avait compris. Et son irritation fit place à une sorte d'admiration. Sa tâche serait un peu plus difficile si Joyce Ellis s'obstinait à jouer ce jeu-là, mais il la comprenait. Et même il lui tirait son chapeau. Une femme selon son cœur.

— Mr Butler, je...

Butler se leva, prit son chapeau, ses gants, puis dit d'un ton enjoué :

— Bien entendu, ceci n'est qu'un premier entretien. Je reviendrai dans un jour ou deux. Et à ce moment-là, j'en suis persuadé, la mémoire vous sera revenue. Après tout, vous avez eu beaucoup de chance.

— Beaucoup de chance ? s'étrangla Joyce prise de panique. Oh ! vous voulez dire de vous avoir pour avocat ? Je m'en rends compte, croyez-moi, mais...

— Non, non, je ne parle pas de ça, se défendit Butler. Comme je vous l'ai déjà dit, vous surestimez mes dons. Non, vous avez eu de la chance dans le déroulement des événements. La pauvre Mrs Taylor a rendu l'âme, au *Prieuré*, dans la nuit du 22 février. Vous avez été arrêtée... quand, déjà ?

— Une semaine plus tard, exactement. Pourquoi ?

— Il se trouve que votre cas sera jugé dans la session actuelle de la Cour d'assises ; c'est-à-dire dans un peu plus de quinze jours. Vous aurez été impliquée, arrêtée, jugée – *et acquittée* – en un peu moins d'un mois. Pas mal, hein ?

De cette voix chaude et prenante qui enveloppait la jeune fille comme un cocon, il ajouta :

— Au revoir, miss Ellis ! Et courage !

— Ecoutez-moi, je vous en prie, Mr Butler ! Oh ! ce n'est pas que cela me fasse peur de dire un mensonge, c'est seulement que...

Joyce se tut, prise au piège en voyant la gardienne entrer dans le parloir. Un gardien en uniforme bleu dont les pas résonnaient dans le couloir surgit pour reconduire le visiteur.

Cinq minutes plus tard, tandis que Joyce sanglotait dans sa cellule, Patrick Butler sortit de la prison de Holloway, très content de lui. La longue conduite intérieure noire était garée à quelques pas. Johnson, le chauffeur de Butler, en descendit pour lui ouvrir la

portière. Et sur la banquette arrière, véritable paquet de nerfs, l'attendait ce bon vieux Charlie Denham.

— Alors ? demanda l'avoué.

— Tout va bien, fiston. Et je meurs de soif. Johnson, conduisez-nous au *Garrick Club*.

— Un instant, fit Denham.

Il accompagna cet ordre d'un geste de la main si impérieux que le chauffeur lâcha le démarreur. L'avoué alluma le plafonnier pour mieux voir le visage de son compagnon.

Ce « bon vieux Charlie Denham » avait en réalité trente-deux ans. C'était un garçon mince, bien bâti, mais marqué par sa profession, d'une correction parfaite avec son melon noir, son pardessus foncé, son col dur et sa cravate discrète. Jamais il n'avait eu l'air aussi sombre que ce soir-là.

Sous la lumière lunaire du plafonnier, dans cette voiture capitonnée de gris qui les isolait du froid et de la nuit, des ombres se creusaient sous ses pommettes. Sa lèvre supérieure s'ombrait d'une fine moustache et, sous ses sourcils froncés, ses yeux avaient un regard candide.

— Alors ? haleta-t-il. Qu'est-ce que tu penses d'elle ?

— Pas mon type, déclara Butler d'un ton enjoué. Mais je reconnais qu'elle est séduisante. De même que bougrement excitante... et facilement excitable, s'il faut te livrer le fond de ma pensée.

Les mâchoires de Denham se crispèrent devant une telle désinvolture.

— A t'entendre, on pourrait croire que les trois quarts des femmes n'ont pas d'autre idée en tête que de coucher, Pat ! s'insurgea-t-il d'un ton navré.

— Oh ! je ne dirais pas les trois quarts, protesta l'avocat, dont le sourire laissait entendre que son appréciation convenait plutôt aux neuf dixièmes du sexe féminin.

— Ça doit venir du fait que ce sont ces femmes-là qui gravitent autour de toi.

— Eh bien, je peux te garantir qu'elle grave autour de moi elle aussi. Ça ne fait pas un pli.

— Tu mens ! Je n'en crois pas un mot !

— Du calme, fiston ! s'exclama Butler sincèrement surpris. Dis donc, est-ce que tu as le béguin pour elle, par hasard ?

— Non. Pas exactement. Mais...

— Merde, je n'y avais pas pensé ! s'exclama l'avocat. Je savais que tu étais l'avoué de la vieille Taylor. Mais tu vois, je me demandais pourquoi tu te tourmentais tant au sujet de cette Joyce Ellis.

— Parce qu'elle est innocente, voilà pourquoi. Tu la crois

innocente, non ?

Butler hésita. Ils étaient amis de longue date, mais on ne savait jamais sur quel pied danser avec Charlie, son idéal britannique et sa fichue conscience.

— Tu veux que je te réponde franchement, ou que je te joue la comédie habituelle entre avoué et avocat ?

— Que tu me répondes franchement, bien entendu.

— Elle est aussi coupable qu'on peut l'être, sourit Butler. Mais ne t'en fais pas, Charlie. J'aime beaucoup mieux défendre des coupables que des innocents.

Denham ne répondit pas tout de suite. Il baissa la tête, considéra le bout de ses chaussures, puis demanda enfin :

— Qu'est-ce qui te fait croire que Jo... que miss Ellis est coupable ?

— D'abord, les faits. Mais, surtout, des impressions. Je me fie avant tout à mes impressions.

— Vraiment ? Et si tu te trompais ?

— Je ne me trompe jamais.

Cette phrase-là, ce n'était pas la première fois que son ami la lui sortait. Denham retint sa colère et reprit :

— Ainsi tu préfères défendre les coupables ?

— Bien entendu, gloussa Butler. Où serait le mérite – ou le plaisir – si on défendait un innocent ?

— Alors pour toi, c'est un jeu que de triompher de ton adversaire ? C'est ça, ta conception de la loi ?

— Mais, tout accusé a, selon la loi, le droit d'être défendu.

— Défendu honnêtement, oui, mais pas par n'importe quels moyens.

— M'a-t-on jamais accusé d'user de manœuvres malhonnêtes pour défendre mes clients ?

— Non, grâce à Dieu, sinon tu serais foutu. Mais ça te pend au nez.

— On en reparlera si ça m'arrive, tu veux bien ?

— Et puis il y a plus qu'une question d'éthique, reprit Denham. Imagine que tu obtiennes l'acquittement d'un être coupable d'avoir tué par cupidité, par haine, ou par sadisme et qui, une fois acquitté, recommencerait ?

— C'est à notre cliente que tu fais allusion ? demanda Butler d'une voix suave.

Denham, très pâle, se passa la main sur le front :

— Je voudrais te poser une question, Pat. Tu prends Joyce Ellis pour une complète idiote ?

— Au contraire. Je l'estime même très intelligente.

— Bon ! Dans ce cas, si elle avait vraiment empoisonné Mrs

Taylor, tu crois qu'elle aurait été assez folle pour ne pas détruire tous les indices qui l'accusent ?

— C'est un excellent argument, reconnu Butler, et bien entendu je m'en servirai. Mais, dans la vie, les choses ne se passent pas comme dans les romans policiers. Les assassins sont capables de commettre les erreurs les plus stupides. Et l'avocat part perdant qui se fonde sur le « jamais-un-coupable-n'aurait-fait-ça ». Je ne suis pas de ceux-là, Charlie.

Denham commença par éteindre le plafonnier, puis il demanda d'une voix étranglée :

— Et pour Joyce ? Tu vas fonder ta défense sur de faux témoignages ?

— Deux de mes principaux témoins, décréta sèchement Butler, seront cités par l'accusation. L'un, le Dr Bierce, dira la vérité. L'autre, Alice Griffiths, dira ce qu'elle croit *maintenant* être la vérité.

— J'aimerais être aussi sûr de toi que tu l'es. Tu prends de tels risques que... Bon Dieu, Pat, et s'il y avait un pépin ?

— Il n'y en aura pas.

— Tu es sûr ?

— Je suis prêt à parier ma voiture contre un dîner, fit Butler avec assurance, que le jury rapportera dans les vingt minutes un verdict de « non coupable ».

Puis il se pencha et toqua contre la cloison de verre :

— Au *Garrick Club*, Johnson !

III

Cela faisait trente-cinq minutes que le jury délibérait.

Au tribunal d'Old Bailey, la salle numéro 1 paraissait plus somnolente et plus déserte qu'elle ne l'était en réalité. Sous la galerie réservée au public, l'horloge marquait en cet après-midi du jeudi 20 mars, 4 heures moins 5.

Le sort en était jeté maintenant.

Une pluie mêlée de neige tambourinait sur la verrière. Quelqu'un toussa. On perçut le bruit étouffé d'une porte tournante. Tous les sons semblaient tamisés. Dans la galerie, les assistants avaient l'air de mannequins. Aucun d'eux n'avait quitté sa place, de peur de la perdre. Bien entendu un verdict de culpabilité les enchanterait. L'acquittement est tellement moins spectaculaire !

Au-dessous de cette galerie, sur un des bancs réservés aux avocats, Patrick Butler, lui aussi, se tenait parfaitement immobile.

Il était seul. Sa perruque d'un blanc mat, aux boucles impeccables, encadrait un visage impassible. Sous la toge de soie noire, les épaules étaient rigides. Il ne quittait pas du regard sa montre-bracelet posée sur la table, devant lui.

« Pourquoi ce foutu jury ne revient-il pas ? Pourquoi diable met-il autant de temps à délibérer ? »

Il n'était pas question pour lui de perdre cette cause. C'était exclu. Surtout qu'il n'avait fait qu'une bouchée de ce pauvre vieux Tuffy Lowdnes... Théodore Lowdnes, avocat de la partie civile et de la Couronne. Mais malgré tout...

Patrick Butler regarda machinalement le box maintenant désert, vitré de trois côtés, et ouvert face au juge. Les deux gardiennes avaient reconduit Joyce dans une cellule en attendant le verdict.

Cela ne faisait plus de doute, maintenant. Elle était tombée amoureuse de lui. Et, sans qu'il s'explique pourquoi, cela l'exaspérait. (Il ne s'expliquait pas non plus l'attitude étrange qu'elle avait adoptée au cours des deux dernières semaines ni les étranges réponses qu'elle avait faites à ses questions.)

Butler revécut en pensée l'ouverture du procès, la veille, à 10 heures du matin... ce procès qui touchait à sa fin. Il entendait à nouveau les chuchotements, les grincements des bancs, tandis que les avocats penchaient les uns vers les autres leurs lourdes perruques. Il revoyait aussi le juge en robe rouge, trônant dans sa haute stalle, sous le glaive d'or, symbole de la Justice.

Le greffier au visage cadavérique s'était levé, face à la Cour pour entonner :

— Joyce Leslie Ellis, vous êtes accusée d'avoir assassiné, dans la nuit du 22 février, Mildred Hoffman Taylor. Joyce Leslie Ellis, plaidez-vous coupable ou non coupable ?

Butler revit Joyce, debout dans le box, entre ses deux gardiennes, dans son tailleur marron et son pull jaune, répondant, les yeux baissés :

— Non coupable.

— Vous pouvez vous asseoir, lui dit le juge.

Le juge Stoneman dont la perruque s'accordait bien à son visage ridé semblait frêle et lointain dans sa robe rouge. Le jury, constitué par onze hommes et une femme, n'ayant été récusé par aucune des deux parties, avait été rapidement constitué. Théodore Lowdnes, un homme de petite taille, plutôt corpulent, aux manières onctueuses de prêlat, se leva pour déclarer le procès ouvert.

— Plaise à Votre Honneur, membres du jury...

Là-dessus, l'avocat général Lowdnes se mit à exposer l'affaire avec clarté et modération, comme cela se doit. Mais en dépit de son ton modéré on le savait redoutable. « Nous nous efforcerons de démontrer... Je me permets de suggérer... » Il brossa le portrait de l'accusée, montra comment, dans une colère folle, se voyant frustrée des cinq cents livres qui devaient lui revenir, elle avait empoisonné sa bienfaitrice, puis avait écouté sans broncher les appels désespérés de la sonnette.

La chose était établie : Mrs Taylor avait réclamé avec insistance des sels d'Epsom. Quoi de plus facile que d'aller chercher la boîte ayant contenu des sels d'Epsom, qui était conservée à l'écurie du *Prieuré* dans une petite armoire non fermée à clé ?

— On vous fera remarquer, continua Lowdnes, que le poison en question n'agit pas immédiatement. Vous vous demanderez alors pour quelle raison Mrs Taylor n'a pas appelé à l'aide. L'accusée affirme qu'elle n'en a rien fait. Vous vous demanderez également pourquoi seules les empreintes de l'accusée et de la victime ont été relevées sur la boîte métallique. Enfin vous vous demanderez, et à juste raison, qui d'autre aurait pu administrer à la victime de l'antimoine, dans une maison, décrite par l'accusée elle-même, au cours de sa déposition à l'inspecteur divisionnaire Wales, comme « barricadée comme une forteresse » ?

— Ça, c'est le coup dur, murmura un des collègues de Butler assis derrière lui. Je me demande comment notre « fichu Irlandais » va s'en sortir.

— Je n'en sais rien, chuchota son voisin, mais je te garantis que ça va faire des étincelles.

Il ne se trompait pas. Les étincelles jaillirent au moment où Lowdnes procédait à l'interrogatoire de son quatrième témoin. Alice

Griffiths. Après lui avoir posé les questions préliminaires, l'avocat général attaqua :

— Pouvez-vous nous dire, Mrs Griffiths, où vous vous trouviez, aux environs de 4 heures moins le quart, dans l'après-midi du 22 février ?

— Oui, votre Honneur. Vous voulez dire quand je suis entrée dans la chambre de Mrs Taylor pour voir si le feu marchait bien ?

— Je ne veux vous influencer en rien, Mrs Griffiths, fit Lowdnes dont les yeux brillaient derrière son pince-nez. Racontez-nous simplement les choses à votre façon.

— Ben, je l'ai fait.

— Fait quoi ?

— Ben, j'suis entrée dans sa chambre.

Des rires étouffés s'élevèrent provenant principalement des bancs réservés aux officiels et aux invités privilégiés. Le juge Stoneman les réprima d'un regard.

Mrs Griffiths était une petite bonne femme rondelette et bien décidée, d'une quarantaine d'années. Aussi mal ficelée que possible, elle n'en arborait pas moins fièrement un chapeau neuf orné de fleurs rouges. Agitée, intimidée, et par conséquent mécontente, elle pinçait les lèvres.

— La victime était-elle seule à ce moment-là ? reprit Lowdnes, imperturbable.

— Oui.

— Vous a-t-elle parlé ?

— Oui. Elle m'a dit que Mrs Renshaw et le Dr Bierce étaient venus la voir, mais qu'ils n'avaient pas voulu rester pour le thé. Elle m'a encore dit que le Dr Bierce était parti le premier. Et enfin elle m'a dit qu'elle avait eu des mots avec Mrs Renshaw. Pour des histoires de religion.

— Des histoires de... Bon. La victime était donc une femme très pieuse ?

— Ben, elle allait jamais à l'église, mais elle en causait beaucoup... de religion, je veux dire.

— Voilà où je voulais en venir. Mrs Taylor vous a-t-elle dit quelque chose sur l'accusée ?

— Ben... oui, votre Honneur.

— Votre répugnance à me répondre est toute à votre honneur, Mrs Griffiths. Mais il faut le faire.

— Madame a traité miss Ellis de... Elle a dit que...

— Qu'a-t-elle dit exactement ? fit le juge Stoneman, intervenant.

Alice Griffiths devint aussi rouge que les fleurs de son chapeau.

— Elle l'a traitée de... de putain.

La femme de chambre déballa alors toute l'histoire... La fureur

dans laquelle était entrée Mrs Taylor, sa déclaration au sujet du legs de cinq cents livres, sa menace de téléphoner sur-le-champ à son avoué.

— Maintenant, Mrs Griffiths, articula lentement Lowdnes qui buvait du lait, arrivons-en au lendemain matin, c'est-à-dire au dimanche 23 février. Vous avez déclaré, si je ne me trompe, que votre mari et vous – ainsi qu'Emma Perkins, la cuisinière – logiez au-dessus de la remise ?

— Oui.

— Aviez-vous l'habitude de vous présenter tous les matins à 8 heures à la porte de service et était-ce bien l'accusée qui, tournant la clé dans la serrure, vous faisait entrer ?

— Oui, votre Honneur.

— Le matin du 23 février, l'accusée vous a-t-elle, comme à l'habitude, ouvert la porte qui était fermée à clé ?

— Oui, votre Honneur.

Sur quoi Alice Griffiths se redressa et en ouvrant tout grand ses yeux d'un bleu délavé :

— Oh ! j'allais oublier, ça s'est pas passé comme d'habitude.

— Pas comme d'habitude, Mrs Griffiths ?

— Non !

Alice Griffiths secoua la tête, agitant les fleurs rouges de son chapeau :

— Ce matin-là, la clé n'était pas dans la serrure.

Un silence plana. Lowdnes cilla à plusieurs reprises, puis demanda :

— Expliquez-vous plus clairement.

— Elle était pas dans la serrure, répéta la femme de chambre avec obstination. La clé, elle était par terre, dans le corridor. Au pied de la porte. Et miss Ellis, elle a dû la ramasser et la remettre dans la serrure avant de pouvoir m'ouvrir la porte.

Cette déclaration fit sensation, et l'on entendit une voix murmurer : « Si ce fichu Irlandais peut prouver que quelqu'un s'est introduit dans la maison au moyen d'une autre clé... »

— Un instant, intervint vivement Lowdnes qui se trouvait dans la pénible obligation de faire subir à son propre témoin un contre-interrogatoire. Avez-vous mentionné ce fait à la police ? Ou au juge d'instruction ?

— Non, votre Honneur. Ils m'ont pas posé la question, avoua Alice Griffiths en toute innocence. C'est par la suite que ça m'est revenu.

— Voyons, Mrs Griffiths ! Cette porte était bien fermée à clé ?

— Oui.

— Alors comment pouvez-vous affirmer que l'accusée a ramassé

cette clé ? Vous ne pouviez pas la voir ?

— Non, votre Honneur. J'aurais peut-être pas dû dire ça, mais je l'ai entendue mettre la clé dans la serrure... tâtonner, puis l'enfoncer avant de la tourner.

— Vous n'avez donc rien vu, je le tiens pour acquis. A moins que vous ayez regardé par le trou de la serrure.

— Non, votre Honneur, j'ai jamais fait une chose pareille de ma vie, fit Alice Griffiths visiblement outragée.

— Donc, ce que vous avez entendu était peut-être tout simplement la clé tournant dans la serrure ?

— Non, votre Honneur. Et puis y a quelque chose de plus. Cette porte, quelqu'un l'a ouverte au milieu de la nuit. Bill – je veux dire Mr Griffiths – et moi, on l'a entendu claquer jusqu'à ce qu'elle se referme.

Cette fois ce ne fut plus une sensation, mais un véritable coup de tonnerre.

Et cette déclaration du témoin stupéfia Patrick Butler lui-même.

Jusque-là, il avait feint de se plonger dans son dossier d'un air détaché. Mais sa surprise fut telle qu'il faillit se trahir. L'histoire de la clé ne se trouvant pas dans la serrure, il était payé pour le savoir, était fausse. En questionnant longuement et patiemment Alice Griffiths et en lui faisant d'insidieuses suggestions, il était parvenu à la persuader que la clé n'était pas dans la serrure.

Et maintenant, cette Alice Griffiths, qu'il tenait pour une brave et honnête créature, sortait cette histoire de la porte claquant au milieu de la nuit. Et si quelqu'un s'était réellement introduit dans la maison ? Et si les arguments qu'il avait fabriqués de toutes pièces se révélaient exacts ? Et si Joyce Ellis était réellement innocente ?

Il lança un rapide coup d'œil vers le box. Pour la première fois, l'accusée, très pâle, avait relevé la tête et regardait fixement Alice Griffiths. Puis les yeux gris se posèrent sur Butler et se détournèrent aussitôt. Il fut pendant un instant si désarçonné qu'il n'entendit plus ni questions ni réponses jusqu'à ce que son stagiaire, George Wilmot, le tirât par la manche.

— Vous nous dites, Mrs Griffiths, que cette porte, en claquant, vous a réveillée au milieu de la nuit. Quelle heure était-il ?

— Alors ça, je sais pas. On n'a pas allumé pour regarder l'heure.

— Qui ça, on ?

— Mon mari et moi.

— Vous n'avez pas une idée approximative de l'heure qu'il pouvait être ?

— Oh ! peut-être minuit, quelque chose comme ça.

— Et qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que le bruit que vous avez entendu était celui de la porte de service qui claquait ?

— Parce que, à ce moment-là, je me suis levée et j'ai été jusqu'à la fenêtre pour voir ce qui se passait. Le vent soufflait fort et y avait des nuages, mais la lune brillait quand même par moments. Je l'ai vue, cette porte. Elle a claqué encore une fois, puis elle s'est refermée pour de bon. C'est la vérité vraie, ce que je vous dis là ! Vous avez qu'à demander à Mr Griffiths.

— Contentez-vous de répondre aux questions qui vous sont posées et abstenez-vous de tout commentaire, intervint le juge Stoneman d'une voix douce, mais cependant coupante. Je tiens à éclaircir ce point. Vous avez signalé ce claquement de porte à la police ?

— Non, votre Honneur.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Parce que je croyais pas que c'était important, votre Honneur. C'est donc important ?

La naïveté même de cette question donnait plus de véracité encore à ce témoignage. Patrick Butler exultait. Pendant un instant, le juge, la tête dans les épaules, fixa Mrs Griffiths, comme s'il se préparait à lui sauter dessus ; puis il fit un geste de la main et, se tournant vers l'avocat général :

— Continuez, je vous prie.

— Je vous remercie, votre Honneur. Laissons de côté, pour le moment, ce *nouveau* témoignage, fit Lowdnes lançant au jury un regard chargé de sous-entendus. Vous nous avez dit que l'accusée vous avait ouvert la porte à 8 heures. Bon. Est-ce elle qui vous a dit que la clé était tombée au pied de la porte ?

— Non.

— Vraiment ? fit Lowdnes d'un air sceptique.

— Non, elle a rien dit. Elle est retournée dans sa chambre.

— Et vous, qu'avez-vous fait ?

— Je suis descendue à la cuisine, allumer le feu et je me suis fait une tasse de thé.

— Et ensuite ?

— Emma... je veux dire Mrs Perkins s'est amenée. Et elle a aussi bu une tasse de thé. Ensuite, j'ai préparé le thé de Mrs Taylor, dans le service en argent, et je le lui ai monté dans sa chambre.

— Décrivez-nous exactement ce qui s'est passé alors.

Dans le box des témoins, la replète Alice Griffiths parut se recroqueviller sur elle-même.

— Ben j'ai d'abord tiré les rideaux. Et j'allais poser le plateau sur la table quand j'ai vu Mrs Taylor. Ça m'a fait un tel effet que j'ai failli lâcher mon plateau. Elle était morte. Et elle était toute tordue. On voyait qu'elle avait souffert.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai couru jusqu'à l'escalier de service, je me suis penchée sur la rampe, et j'ai appelé Emma.

— C'est-à-dire Mrs Perkins, la cuisinière ?

— Oui, votre Honneur. J'ai crié : « Emma ! » Et elle m'a répondu : « Qu'est-ce qui se passe ? » Alors je lui ai dit : « Monte vite ! Il est arrivé quelque chose d'horrible ! »

— Mrs Perkins est donc montée du sous-sol ?

— Oui. On était là, de chaque côté du lit, et moi je tenais toujours mon plateau. On s'est dit comme ça qu'elle avait eu une attaque. Alors Emma a dit : « Je vais sonner miss Ellis. Faut la prévenir. »

— Et maintenant, écoutez-moi bien. La poire de la sonnette, au bout de son cordon, était-elle à portée de main de la victime ?

— Non, répondit promptement Alice Griffiths. Elle pendait derrière la tête du lit.

Il serait inexact de dire que Theodore Lowdnes poussa un râle comme un homme qui a reçu un coup au creux de l'estomac, mais il laissa retomber sur son pupitre son dossier d'où s'échappa une feuille rose.

— Et si j'ai pas dit ça à la police, lança Alice Griffiths sans attendre la question rituelle, c'est parce qu'ils me l'ont pas demandé. Ils l'ont vue tout comme moi, cette sonnette, et ils ont dû penser qu'elle était toujours comme ça.

Le témoin se fit vertement rappeler à l'ordre. Et l'inspecteur divisionnaire Gilbert Wales se rembrunit, conscient d'avoir négligé un détail essentiel.

— En tenant compte du fait que la victime avait avalé de l'antimoine, reprit Lowdnes qui préférait visiblement ne pas insister, lui était-il possible d'atteindre aisément cette sonnette ?

— Oh ! pour ça oui, votre Honneur.

— De quelle façon ?

— Ben, comme a fait Emma quand elle a appuyé sur le bouton.

— Comment s'y est-elle prise ?

— Elle est montée sur le lit, elle a attrapé le cordon et elle a ramené la sonnette sur le lit. Puis elle a mis le doigt sur le bouton et elle l'a plus enlevé.

— L'accusée est-elle venue immédiatement ?

Alice Griffiths hésita, soudain bouleversée.

— Non, votre Honneur, dit-elle enfin. Nous, on savait que la sonnette marchait. On entendait très bien la sonnerie. Alors je suis sortie dans le corridor pour aller la chercher. Et juste à ce moment, elle arrivait.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Miss... l'accusée m'a dit : « Qu'est-ce qui se passe ? Elle est morte ou quoi ? »

— Je vois. Ainsi l'accusée a dit : « Elle est morte ? » avant même que vous ayez mentionné la victime ?

— Oui.

— En fait, avant même que vous ayez ouvert la bouche ?

— Oui, votre Honneur.

Dans le box des accusés, Joyce Ellis retenait son souffle. Dans la salle du tribunal régna brusquement une tension aussi tangible que la corde du gibet. Tous les yeux étaient fixés sur la jeune fille.

— Quelle expression avait l'accusée en prononçant ces paroles ? Etait-elle calme ? Agitée ?

— Elle avait l'air bouleversé.

— Qu'a-t-elle fait ?

— Elle est entrée dans la chambre de Mrs Taylor, elle l'a regardée, et elle lui a effleuré la joue. Emma et moi, on pleurait. Miss Ellis s'est laissé tomber dans un fauteuil, elle a mis sa tête dans ses mains – comme ça – et puis elle a dit : « Oh, non ! Oh, non ! » comme si elle était suffoquée de chagrin. Alors Emma et moi, on s'est remises à pleurer.

— Et maintenant, Mrs Griffiths, avez-vous remarqué ce qu'il y avait sur la table de chevet qui se trouvait à main droite de la victime ?

Sur sa réponse affirmative, on fit identifier à Alice Griffiths la boîte métallique portant l'inscription « Sels d'Epsom » entourée d'une guirlande de fleurs bleues. Elle identifia également le verre où l'on voyait encore un résidu de poudre blanchâtre, et la cuillère. Et elle reconnut que de l'antimoine se trouvait à l'écurie dans une boîte toute semblable.

— Une fois dans la chambre de la victime, l'accusée a-t-elle fait allusion à cette boîte de sels ?

— Je... je m'en souviens pas, votre Honneur.

— Qu'a-t-elle dit exactement ?

— Ben, elle est brusquement redevenue toute calme, comme elle était toujours, et elle a dit qu'on ferait bien de téléphoner au Dr Bierce.

— Et quelqu'un lui a téléphoné ?

— Oui. Emma.

Theodore Lowdnes se fit soudain imposant. Etalant ses deux mains à plat sur son pupitre, il s'y appuya de tout son poids et se pencha en avant :

— Vous n'avez pas quitté la chambre, j'imagine, du moment où vous avez découvert le corps jusqu'à l'arrivée de la police ?

— Je suis sortie de la pièce une minute, et ça je le jure.

— Regardez-bien cette boîte de sels d'Epsom, Mrs Griffiths. L'accusée l'a-t-elle, en votre présence, touchée ou prise en mains ?

— Non.

— Dans ce cas, puisque les empreintes de l'accusée ont été relevées sur cette boîte, il faut donc qu'elle l'ait tenue en main avant que vous ne découvriez le corps de la victime ?

— Je...

— En votre âme et conscience, Mrs Griffiths, l'accusée a-t-elle, à un moment quelconque, touché cette boîte ?

— Non, elle ne l'a pas fait.

Derrière son pince-nez, Lowdnes laissa un instant s'appesantir son regard sur le jury. Puis, se drapant dans sa toge, il s'assit.

Et c'est alors que Patrick Butler se leva pour procéder au contre-interrogatoire, au bénéfice de la défense.

IV

Parfaitement immobile et faisant face au juge, Joyce Ellis sentait déjà la corde se nouer autour de son cou.

Il est relativement facile, en prison, d'attendre de passer en jugement. Le fait de porter ses propres vêtements, de recevoir des journaux, des livres, des visites même, vous aide à chasser de votre esprit les accusations portées contre vous. Spécialement lorsqu'un avocat tel que Patrick Butler vous prodigue des paroles d'encouragement.

Mais le jour fatal était arrivé. En gravissant le petit escalier métallique et en entrant dans le box des accusés, Joyce avait senti ses genoux se dérober sous elle. Elle avait l'impression qu'elle serait incapable de répondre aux questions qu'on lui poserait.

Au début, elle avait eu comme un voile devant les yeux. Puis elle avait distingué, sur sa gauche, le banc des jurés. Un peu en avant, sur sa droite, les avocats ; et, derrière eux, les places réservées aux personnalités officielles et à certains privilégiés.

La première personne qui l'avait frappée, parmi les assistants, par sa haute taille et sa corpulence, était un homme drapé dans une cape, arborant une épaisse moustache et dont le pince-nez était retenu par un ruban de soie noire. Un inconnu pour elle. Puis son regard était tombé sur Lucia Renshaw.

Lucia Renshaw, cette nièce de Mrs Taylor qui, souriante et enjouée, lui avait rendu visite dans l'après-midi qui avait précédé sa mort.

« Au nom du ciel, s'était demandé Joyce, prise de panique, qu'est-ce qu'elle fait ici ? »

Lucia, sa petite tête blonde toute bouclée, s'enveloppait frileusement dans son manteau de vison. C'était une jeune femme potelée, mais sans excès. Sa beauté de vraie blonde au teint clair et aux yeux bleus était avivée par un maquillage discret.

Elle avait haussé ses fins sourcils, souri à Joyce, et lui avait adressé un petit signe d'encouragement. Puis avec la franche curiosité d'un enfant, elle s'était mise à regarder autour d'elle.

« Petite sainte nitouche ! » avait pensé avec irritation Joyce, en digne fille de clergyman.

Puis ç'avait été brusquement la voix du greffier ouvrant la séance.

« Joyce Leslie Ellis, vous êtes accusée de l'assassinat de Mildred Hoffman Taylor... »

C'est alors que s'était levé l'horrible petit bonhomme au pince-nez. Il s'était mis à présenter les faits sous un tel jour que Joyce avait

senti le cœur lui manquer. Puis était venu le tour d'Alice Griffiths – cette pauvre vieille Alice – dont le témoignage avait été tour à tour, pour elle, favorable, puis accablant.

Et elle n'était pas coupable ! Elle n'était pas coupable !

Lorsque Patrick Butler se leva pour procéder au contre-interrogatoire, Joyce sentit son cœur s'arrêter de battre. Il n'avait pas tourné une seule fois les yeux dans sa direction, du moins pas pendant qu'elle l'observait.

Le bel Irlandais regarda aimablement Alice Griffiths qui lui répondit par un petit sourire crispé. Il regarda plus aimablement encore les jurés, puis attaqua d'un ton simple et franc qui fit paraître l'interrogatoire de Lowdnes affecté et prétentieux.

— Eh bien, Mrs Griffiths, nous avons fait, grâce à vous, de précieuses découvertes, non ?

— Comment ?

— La maison n'était nullement « barricadée comme une forteresse », pour citer mon estimé confrère.

— Pour ça non, elle l'était pas !

S'appuyant sur le fait que la porte avait claqué au milieu de la nuit, que la clé n'était pas dans la serrure, Butler soumit Alice Griffiths à un feu roulant de questions imaginées pour démontrer que n'importe qui – quiconque ayant une clé ouvrant cette serrure – avait pu pénétrer dans la maison.

— Je ne veux pas abuser de vous, Mrs Griffiths, lui dit-il d'un ton amical. Mais je me permets de vous suggérer que les mots que vous avez prêtés à l'accusée : « Que se passe-t-il ? Elle est morte ou quoi ? » ne sont peut-être pas exactement ceux que vous avez entendus ?

— Si, votre Honneur, c'est la vérité vraie.

— Ma chère madame, je ne mets pas un instant en doute votre bonne foi ! fit Butler, l'air indigné, avant de revenir au ton de l'intimité. Mais moi, voilà comment je vois les choses. Vous avez bien dit que miss Ellis, en arrivant devant la chambre, a paru bouleversée ?

— Oui.

— Mais vous l'aviez vue, trois quarts d'heure auparavant, lorsqu'elle vous avait ouvert la porte de service. Paraissait-elle bouleversée, à ce moment-là ?

— Ben... non.

— Cependant, si elle avait réellement empoisonné Mrs Taylor, elle aurait déjà dû paraître bouleversée à ce moment-là. Or, elle ne l'était pas.

— Ben... maintenant que j'y pense, non.

— Je ne vous le fais pas dire ! Vous nous avez raconté ensuite qu'Emma – Mrs Perkins – avait appuyé sur le bouton de sonnette pour

appeler miss Ellis. A-t-elle sonné fortement et longuement ?

— Euh... pendant une bonne minute.

— De son vivant, Mrs Taylor avait-elle l'habitude de sonner si tôt sa dame de compagnie ?

— Non, jamais ! Jamais avant 10 heures.

— Parfait ! Et maintenant, mettez-vous à la place de miss Ellis. Vous êtes en train de somnoler. Et brusquement, au moins une heure plus tôt que vous ne vous y attendiez, vous entendez sonner dans votre chambre avec insistance. Ne seriez-vous pas désagréablement surprise ?

— Pour ça, oui !

— Bouleversée, même ? Ou, tout au moins, contrariée ?

— Pour ça, oui !

— Vous avez dit, Mrs Griffiths, avoir entendu l'accusée s'exclamer : « *Qu'est-ce qui se passe ? Elle est morte ou quoi ?* » Paroles qui pouvaient parfaitement expliquer une vive contrariété, vous ne croyez pas ?

Un léger remous se manifesta dans le tribunal jusque-là parfaitement silencieux. Alice Griffiths, bouche bée, œil fixe, semble revivre le passé.

— Ma foi, c'est bien possible, répondit-elle enfin.

— Passons maintenant, Mrs Griffiths, à cette malheureuse question de la boîte d'antimoine posée sur la table de chevet.

Il lança un regard de pitié à Theodore Lowdnes :

— Vous avez déclaré que votre première pensée, en voyant la victime, était qu'elle avait succombé à une attaque ?

— Oui. C'est ça que j'ai pensé.

— Vous n'avez pas imaginé un instant que Mrs Taylor était morte empoisonnée ?

— Ça non, alors !

— Et cette boîte métallique posée sur la table de chevet n'a éveillé en vous aucun soupçon ?

— Non. Pour dire la vérité, j'y ai pas prêté grande attention.

— Je ne vous le fais pas dire ! clama Butler, rayonnant. Vous n'y avez pas prêté grande attention. Par conséquent, il serait faux de dire que vous n'avez pas quitté cette boîte du regard ?

— Ma foi, je...

— Ou pour m'exprimer autrement, dire que vous n'y avez pas accordé une grande attention et prétendre que vous ne la quittiez pas des yeux me paraît contradictoire.

Comme Alice Griffiths paraissait ne plus savoir où elle en était, Butler reprit d'un ton apaisant :

— Excusez-moi si je m'exprime mal. Cette boîte, vous l'observiez, oui ou non ?

— Ben, non. Pas comme vous dites.

— A quelle heure miss Ellis est-elle entrée dans la chambre de la victime ?

— Vers 9 heures moins un quart, je crois.

— Bon. Et à quelle heure la police est-elle arrivée ?

— Oh ! bien plus tard. Peut-être une heure plus tard. L'inspecteur est arrivé bien après le Dr Bierce.

— Et, pendant tout ce temps, vous n'avez pas eu les yeux rivés sur cette boîte. Dans ce cas, pouvez-vous jurer, Mrs Griffiths, que l'accusée n'a pas une seule fois – je dis pas une seule fois – touché la boîte d'antimoine ?

Le visage d'Alice Griffiths se contracta. Elle regarda autour d'elle comme pour appeler à l'aide, mais ne vit que des visages de pierre à l'exception de celui de Patrick Butler, toute bonté et indulgence.

— Non, je pourrais pas le jurer.

— Je vous remercie, Mrs Griffiths. J'en ai fini avec vous.

Et là-dessus Patrick Butler s'assit.

Theodore Lowdnes, qui avait perdu son calme et dont le visage était congestionné de fureur, se leva d'un bond pour procéder à un contre-interrogatoire, mais ne put faire varier Alice Griffiths dans ses déclarations. Il interrogea ensuite William Griffiths, le cocher-jardinier qui corrobora les dires de sa femme, tant pour la porte qui avait claqué dans la nuit que pour la boîte d'antimoine qu'il conservait dans l'écurie. Emma Perkins, la cuisinière, longuement et habilement cuisinée par Patrick Butler, revint sur sa déposition et finit par admettre que Joyce Ellis avait en effet pu prendre en main la boîte contenant le poison.

Il n'y eut plus d'autres étincelles jusqu'au moment où, peu avant l'interruption de midi, l'accusation appela au banc des témoins le Dr Arthur Evans Bierce.

Grand type maigre approchant de la quarantaine, le Dr Bierce, avec son long nez, sa bouche ferme, son regard plus ferme encore, donnait l'impression d'un homme capable et énergique.

— A 8 h 55 du matin, le dimanche 23 février, déclara-t-il, j'ai reçu du *Prieuré* un coup de téléphone m'informant que Mrs Taylor était morte pendant la nuit et me priant de venir au plus vite.

— Avez-vous été surpris, docteur Bierce ? demanda Theodore Lowdnes dans une envolée de sa large manche noire.

— Très.

— Vous étiez depuis quelques années son médecin traitant ?

— Depuis cinq ans exactement.

— La victime souffrait-elle d'une maladie organique ?

— Absolument pas. Elle aurait pu se rendre à pied en Chine en portant elle-même sa valise. Mais c'est du point de vue psychique

qu'elle n'était pas très normale.

— Pas très normale ? Expliquez-vous, je vous prie.

— A l'âge de soixante-dix ans, Mrs Taylor se teignait les cheveux, se maquillait outrageusement et m'avait demandé à plusieurs reprises s'il n'existait pas un produit à base d'hormones susceptible de lui rendre jeunesse et sex-appeal.

— Rien de bien grave, en somme, fit Lowdnes.

— Tout dépend du point de vue auquel on se place, rétorqua le Dr Bierce en haussant les sourcils.

— Si quelqu'un lui avait apporté ce qui ressemblait à une boîte de sels d'Epsom, en aurait-elle pris, à votre avis ?

— De la main de quelqu'un en qui elle avait confiance, elle aurait avalé n'importe quoi.

— « Quelqu'un en qui elle avait confiance... » Parfait. Et maintenant, ses rapports avec l'accusée étaient-ils cordiaux ou non ?

— Beaucoup trop cordiaux à mon gré. Il régnait dans cette maison une atmosphère malsaine. Particulièrement pour quelqu'un qui avait encore si peu vécu, ajouta le Dr Bierce en lançant un bref regard sur Joyce.

— C'est à l'accusée que vous faites allusion ?

— Oui.

— A votre arrivée au *Prieuré*, qu'avez-vous fait et quelles ont été vos conclusions ?

— J'ai examiné la victime et j'ai conclu que la mort était due à une forte dose d'un poison violent, probablement de l'antimoine.

— Et à votre avis, à quel moment la victime a-t-elle succombé ?

— Je dirais entre 10 heures et minuit.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Ne pouvant signer un permis d'inhumer, j'ai appelé la police. Sur les instructions du coroner, j'ai procédé à l'autopsie, et envoyé certains organes au laboratoire aux fins d'analyse.

— Avez-vous examiné la boîte de sels d'Epsom et le verre posés sur la table de chevet ?

— Oui. La boîte contenait de l'antimoine pur ; il en restait, dans le fond du verre, une solution fortement diluée, mais dans le corps de la défunte, après analyse, on a trouvé une très forte dose d'antimoine.

— Dans l'empoisonnement par antimoine, les symptômes sont-ils lents ou rapides ?

— Rapides. Généralement un quart d'heure à vingt minutes après ingestion.

— Et maintenant, docteur Bierce, je vous demanderai de bien réfléchir à ma question, commença Lowdnes détachant chaque syllabe. Etant donné que les symptômes se manifestent rapidement, la victime aurait-elle eu tout de même le temps d'appuyer sur le bouton

de la sonnette qui pendait à côté d'elle ?

— Sans aucun doute.

— Je vous remercie, docteur. Je n'ai pas d'autres questions à vous poser.

Joyce Ellis avait porté la main à sa gorge. Mais comme l'avocat de la défense se levait, une tension s'empara de tout l'auditoire.

Butler commença par jauger son témoin, puis il attaqua :

— Docteur, voulez-vous avoir l'obligeance de nous décrire les premiers symptômes de cette forme d'empoisonnement ?

— Ils se manifestent, dans la plupart des cas, par un goût métallique dans la bouche, des nausées, puis des vomissements incoercibles...

— Tiens ! Puis-je vous demander si la victime a eu de tels vomissements ?

— Non.

— Et quels sont les autres symptômes ?

— Un dessèchement de la bouche et de la gorge, une raideur des bras et des jambes et de terribles crampes d'estomac.

— Des crampes ! répéta Butler. Je suis d'accord avec vous que Mrs Taylor aurait pu sonner si la sonnette s'était trouvée à portée de sa main. Mais qu'en aurait-il été si le cordon s'était trouvé derrière le montant du lit ?

— Pardon ?

Butler expliqua alors au Dr Bierce qui, selon la loi, n'avait pas assisté à l'interrogatoire des autres témoins, ce qu'avaient dit à ce sujet Alice et Emma. Puis il reprit :

— Pour atteindre cette sonnette, la victime aurait donc dû sortir de son lit et le tirer pour atteindre le cordon. Ou encore grimper sur son lit comme l'a fait Emma Perkins. Etant donné les terribles douleurs que vous venez de nous décrire, estimez-vous que la victime était capable de le faire ?

— Certainement pas.

— Considérez-vous la chose comme impossible ?

— Virtuellement impossible, oui.

— *Nous pouvons donc affirmer*, dit Butler enflant la voix, *que Mrs Taylor n'a pas sonné pour l'excellente raison qu'elle ne pouvait pas atteindre la sonnette.*

Et sans même attendre une réponse, Butler reprit place à son banc.

On aurait pu entendre s'écrouler les arguments de l'accusation. Le contre-interrogatoire qu'avait fait subir Butler à Alice et à Emma les avait déjà minés et, grâce au Dr Bierce, il venait de leur porter un coup final.

Joyce avait observé du coin de l'œil, au cours de ce dernier

contre-interrogatoire, l'attitude de la charmante Lucia Renshaw qui, se soulevant sur son siège et pressant son manteau de vison contre sa poitrine, gardait les yeux fixés sur le Dr Bierce comme pour lui transmettre un message.

Joyce avait également remarqué l'attitude de Charles Denham, cet homme qui s'était toujours montré si amical envers elle et qui, très pâle, assis au banc des avocats, jouait machinalement avec le col d'une carafe d'eau posée devant lui et qui, au moment où Patrick Butler posa la dernière question au Dr Bierce, avait fermé les yeux comme s'il priait.

Dès cet instant, et pendant toute la journée qui suivit, la défense avait eu nettement le dessus.

Avec les policiers, Butler se montra impitoyable. Affectant envers le juge et les jurés un immense respect, il cloua au pilori l'inspecteur divisionnaire Wales, le forçant à avouer qu'il avait omis de questionner Alice Griffiths et Emma Perkins quant à la position exacte de la sonnette.

Le lendemain, 20 mars, Butler plaida. Il fit comparaître Joyce Ellis au banc des témoins et, en dépit du sévère contre-interrogatoire que lui fit subir Theodore Lowdnes, elle produisit bonne impression. Il en arriva enfin à sa plaidoirie. Jamais il ne s'était montré aussi brillant.

Ce fut un véritable triomphe et Joyce se remit follement à espérer. Jusqu'au moment où tout parut à nouveau s'écrouler, sous l'effet du réquisitoire du juge Stoneman, qui reprit impitoyablement tous les arguments en faveur de l'accusation.

Ce dernier épisode dura exactement une heure et dix minutes. Pour Joyce, recroquevillée sur elle-même, elle parut durer une éternité. Se gardant bien de prononcer un mot qui pût justifier un recours en appel, Stoneman laissa entendre qu'Alice Griffiths, William Griffiths et Emma Perkins avaient, intentionnellement ou non, fait de faux témoignages. Et il continua d'accumuler les arguments accablants pour l'accusée.

Dans une sorte de brouillard, Joyce remarqua que, ce jour-là, Lucia Renshaw ne figurait pas parmi les assistants. Un huissier s'approcha sur la pointe des pieds de Charles Denham et lui murmura quelque chose à l'oreille. Denham, surpris, regarda autour de lui ; puis, après un instant d'hésitation, il se glissa hors de la salle du tribunal. Et tandis que le juge Stoneman continuait son terrible discours, Patrick Butler resta accoudé à sa table, la tête entre les mains, parfaitement immobile, mais sa nuque même exprimait la haine.

A un moment donné il fit le geste de se lever, mais son assistant le retint par la manche et Joyce crut entendre qu'il le rappelait au

respect dû à la Cour.

« Membres du jury, veuillez maintenant vous retirer pour délibérer. »

Les jurés, visiblement conscients de leur responsabilité, se laissèrent docilement entraîner hors de la salle.

— Venez, mon petit, fit une des gardiennes d'une voix emplie de commisération en posant la main sur le bras de Joyce qui, à cet instant, perdit tout espoir.

Et voilà pourquoi, à 4 heures moins le quart de l'après-midi, alors que le grésil tambourinait sur la verrière et que le jury s'était retiré pour délibérer depuis trente-cinq minutes, Patrick Butler, figé dans cette salle quasi déserte, ne quittait pas sa montre des yeux.

Trente-cinq minutes !...

L'opinion qui prévaut au barreau, c'est que plus les délibérations des jurés s'étirent en longueur, plus grandes sont les chances des accusés. Mais Butler n'y croyait pas, ou se refusait à y croire. Ce qu'il aimait, c'était l'acquittement rapide, les applaudissements qui fusent et cette joie qui l'emplissait à chaque fois.

Il lui semblait inimaginable de perdre ce procès. Pas une minute, il n'eut une pensée pour l'accusée. Seul son orgueil était en jeu. La haine qu'il vouait au juge Stoneman le faisait voir rouge.

A cet instant, Charles Denham, dont les pas résonnèrent sur le parquet poli, s'approcha de lui.

Pour empêcher ses mains de trembler, Patrick Butler prit sur la table un crayon et se mit à le tripoter.

— Où étais-tu ? demanda-t-il.

— J'ai été appelé au téléphone, fit Denham d'un ton bizarre. Ce que je vais t'apprendre te rendra peut-être un peu moins vantard.

Les doigts de Butler se crispèrent sur le crayon. Le mot « vantard » l'avait touché au vif, car il aurait juré qu'il n'y avait pas l'ombre de vantardise en lui.

— Explique-toi, Charlie.

— Tu as ta voiture ? demanda Denham.

— Oui. Elle est garée près de l'entrée principale d'Old Bailey. Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Je te le dirai tout à l'heure. Sais-tu que tu as perdu ton procès ?

— Qu'est-ce qu'on parie, Charlie ?

— Tu as fondé ta défense sur de faux témoignages et le vieux Stoneman a vu clair dans ton jeu.

Sous les doigts nerveux de Butler le crayon se brisa en deux morceaux.

— Ça t'intéressera peut-être d'apprendre, dit-il en se dominant,

qu'à part deux points de peu d'importance, j'ai mené ma défense de la façon la plus orthodoxe et que...

— Ne t'en fais pas, interrompit l'avoué. Avec ce que je viens d'apprendre à l'instant, rien ne nous sera plus facile que d'aller en appel.

— Je ne vais jamais en appel, riposta Butler. Le cas ne s'est jamais présenté.

— Dieu t'entende, Pat.

— Tu es bien bon, ironisa Butler. Mais je préfère ne compter que sur moi. Et quelles sont ces mystérieuses révélations ?

— Tu n'as pas lu les journaux, cet après-midi ? Et hier, dans l'assistance, tu n'as pas remarqué Lucia Renshaw ?

— Qui est Lucia Renshaw ?... Ah oui ! la nièce de Mrs Taylor. Et alors ?

— Hier, fit Denham, elle se trouvait aux places réservées, juste derrière toi. Ce matin...

Une rumeur se fit entendre dans la salle du tribunal. A la galerie, les spectateurs se levèrent. Le greffier alla taper à la porte du bureau du juge.

— A tout à l'heure, lança Denham. Les jurés s'amènent.

Tout sembla alors se dérouler avec une extrême lenteur, comme dans un film au ralenti.

Dans la galerie, les gens se penchaient, haletants. Les pas des jurés résonnèrent longuement et bruyamment. Le juge Stoneman prit place, aussi lointain et détaché qu'un bouddha. L'accusée, dont les genoux se dérobaient, entra dans son box, soutenue par ses gardiennes et attendit, debout en face du juge.

Lorsque le président du jury se leva, le greffier, déjà dressé, entonna :

— Madame et messieurs les membres du jury, avez-vous rendu votre verdict ?

— Oui.

— En votre âme et conscience, l'accusée, Joyce Leslie Ellis est-elle coupable ou non coupable ?

— Non coupable.

Les applaudissements qui crépitèrent et qui, un instant, couvrirent le tambourinement du grésil sur la verrière, furent rapidement étouffés. Patrick Butler, tête baissée, laissa échapper un long soupir qui ressemblait presque à un sanglot. Dans le box, Joyce vacilla et faillit tomber.

V

Comme Patrick Butler sortait par la grande porte d'Old Bailey, le grésil vint le frapper au visage. Il se dirigeait d'un pas vif vers sa voiture lorsqu'une silhouette jaillit de l'ombre de l'édifice.

— Mr Butler..., murmura Joyce Ellis.

L'Irlandais retint une exclamation d'impatience. Le procès était terminé. Il se sentait las. Il...

— Je tenais à vous remercier, dit Joyce.

Malgré lui, Butler fut touché, et pris de pitié en regardant la jeune fille qui ne portait qu'un mince imperméable sur son tailleur.

— Vous n'avez pas de manteau ? fit-il.

— De manteau ? répéta Joyce, interloquée.

— Vous devriez porter un manteau par un froid pareil !

— Oh ! peu importe, fit Joyce.

Dans ses grands yeux gris il lut la joie que lui avait causée cette attention :

— Je voulais simplement... Vous m'aviez promis quelque chose.

— Moi, je vous ai promis quelque chose ?

— Oui. Je sais que je vous ennuie avec ça, mais c'est pour moi d'une très grande importance. Vous m'avez dit que, si je me conformais en tous points à vos instructions, au cours du procès, vous répondriez à la question que je désire vous poser. Non, je vous en prie, ne partez pas.

— Dans ce cas, venez jusqu'à ma voiture. Nous y serons mieux pour parler.

— Non ! Mr Denham vous y attend. Oh ! il a été merveilleux pour moi, mais... je préfère qu'il n'assiste pas à cet entretien. N'y a-t-il pas un endroit où nous pourrions aller parler pendant quelques minutes ?

A nouveau, Butler dut lutter contre l'exaspération qui montait en lui, mais sa nature généreuse l'emporta.

— Suivez-moi, fit-il.

Il y avait, de l'autre côté de la rue, une brasserie qui, avec ses box de chêne ciré, évoquait un roman de Dickens. Mais à peine Butler en eut-il poussé la porte grinçante qu'il se rendit compte que le local était sale et abandonné. Une ampoule électrique nue brûlait au plafond. L'air empestait le moisi et le café réchauffé.

Butler fit signe à la jeune fille de s'installer dans un des boxes et prit place en face d'elle. Un client avait laissé sur la table un journal tout froissé à côté d'un sucrier vide taché de chiures de mouches. Une manchette sauta aux yeux de l'avocat.

Véritable vague de crimes par empoisonnement, déclare l'inspecteur

principal Hadley.

Du fond de la salle s'amena le propriétaire de cet infâme bistrot. Il portait un chandail informe et leur lança un regard hargneux.

— Deux cafés, commanda Butler.

— Y a pas de café ! aboya le type au chandail avec un plaisir visible.

— Deux thés, alors.

Le type reconnut à contrecœur qu'il pouvait leur servir du thé et s'éloigna.

— Alors, de quoi s'agit-il, miss Ellis ? fit Butler s'efforçant de prendre un ton cordial.

La gorge serrée, Joyce ne put dire un mot. Butler qui l'observait à la dérobée, dut s'avouer qu'elle avait rudement bien tenu le coup. Elle ne pouvait empêcher ses mains de trembler, mais son visage n'était ni hagard ni défait et il fut frappé une fois de plus par la beauté de ses grands yeux gris aux longs cils noirs. Des gouttes de pluie brillaient comme des diamants dans ses cheveux noirs. Et ses lèvres charnues révélaient une telle sensualité que Butler jugea plus sage de ne pas s'y attarder.

— Vous ne croyez pas à mon innocence, n'est-ce pas ? demanda enfin Joyce d'une voix sourde.

— Voyons ! reprocha Butler. Vous ne faites donc pas confiance à la justice de notre pays ?

— Je...

— Bon dieu ! Le jury vous a acquittée. Il a cru à tout ce que vous avez dit. Vous êtes libre, libre comme l'air. Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— C'est peut-être ingrat de ma part d'exiger... mais...

A ce moment, le type au chandail leur apporta leur thé ou, du moins, une espèce d'eau de vaisselle dans d'épais bols de faïence. Butler en profita pour sortir subrepticement son portefeuille de sa poche et en extraire, à l'abri de la table, une liasse de quelque cinquante ou soixante livres qu'il garda au creux de sa main.

— Dites-moi, reprit-il d'un ton apaisant, quels sont vos projets ?

— Oh ! je n'en ai pas. Je n'y ai pas encore pensé.

— Il faut que vous ayez un peu d'argent devant vous. Je sais bien qu'il y a ce legs de Mrs Taylor...

— Je n'en veux pour rien au monde. Chaque fois que j'y toucherais, je la reverrais...

— Ce sentiment vous honore, fit Butler. Dans ce cas, permettez à quelqu'un qui a de l'amitié pour vous de vous offrir...

Déjà son poing fermé glissait sur la table.

Joyce eut un réflexe si violent qu'elle heurta du coude le bol de thé qui se renversa. Elle en eut l'air pétrifié, comme si elle venait

réellement de commettre un crime.

— Oh, pardon ! Mais, je vous en prie, je vous en supplie, ne m'offrez pas d'argent !

— Voyons, mon petit, c'est uniquement pour vous permettre de...

Butler glissa la liasse sous le journal froissé, à portée de la main de la jeune fille.

— Je vous ai observé, au tribunal, reprit Joyce. Par moments, vous sembliez croire en moi. Mais à d'autres... Vous êtes un merveilleux avocat. Ça, je le sais. Mais vous êtes aussi un remarquable comédien. Et vous n'avez fait que jouer la comédie.

La colère fit monter le sang aux joues de Butler qui demanda sèchement :

— Vous ne trouvez pas que vous manquez plutôt de reconnaissance ?

— Oui, c'est vrai, reconnut Joyce, dont les yeux s'emplirent de larmes. Mais quand vous êtes venu me voir pour la première fois, à la prison de Holloway, vous m'avez assuré que vous ajoutiez foi à ce que je vous disais.

— Bien sûr !

— Par la suite, vous m'avez dit que, pour faire éclater la vérité, on est souvent obligé de mentir sur de petits détails. Et puis il y a eu cette histoire de porte qui claque en pleine nuit.

— Avant qu'Alice Griffiths se trouve au banc des témoins, je n'en avais jamais entendu parler, affirma Butler en toute sincérité.

— Maître, aucune porte n'a claqué au milieu de la nuit. C'est une des lourdes persiennes du premier étage qui tapait ; je suis montée assujettir les crochets. Seulement, le second jour du procès, vous m'avez bien recommandé de corroborer le témoignage d'Alice Griffiths.

Elle chercha le regard de Butler qui se déroba.

— Alice et Bill Griffiths sont d'honnêtes gens. Comment ont-ils pu dire un tel mensonge ?

— Vous devriez être la première à vous en féliciter, miss Ellis. C'est à cela que vous devez de conserver votre jolie tête sur vos épaules.

— Donc vous ne me croyez pas innocente ? Et vous ne l'avez jamais cru ?

— Je vais vous répéter mot pour mot ce que j'ai déclaré à Charlie Denham ! lança brutalement Butler, exaspéré. Vous êtes aussi coupable qu'on peut l'être. Soyez honnête ! Reconnaissez-le !

Ce fut comme s'il l'avait frappée au visage. Un long silence pesa entre eux.

— Je vois, murmura enfin Joyce en humectant ses lèvres desséchées.

Péniblement, car ses jambes tremblaient, elle glissa sur la banquette, se leva et sortit du box. Sans accorder un regard à Butler, elle boutonna jusqu'au cou son imperméable. Le tremblement avait maintenant gagné tout son corps. Elle fit deux pas vers la porte, puis se retourna :

— Vous étiez un dieu pour moi. Vous l'êtes encore. Vous le serez toujours. Mais un jour, un jour qui viendra peut-être plus vite que vous ne pensez, vous serez obligé de reconnaître que vous vous êtes trompé. Et au nom du ciel, cria-t-elle, ne me répondez pas que vous ne vous trompez jamais !

Là-dessus elle sortit en courant. La porte claqua derrière elle.

L'air glacé qui s'était engouffré dans la salle miteuse fit voler le journal qui tomba sur la banquette tandis que la liasse de billets de banque allait baigner dans les flaques de thé. Butler ne fit pas un geste pour les ramasser.

« Pourquoi diable faut-il toujours que les femmes se laissent dominer par leurs sentiments ? » se dit-il, agacé. Il n'en éprouvait pas moins envers la jeune fille un vague remords de conscience. Il but machinalement une gorgée d'un infect thé tiède, récupéra enfin les billets et, levant les yeux, vit Charles Denham planté devant lui.

— Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi ! s'exclama-t-il furieux.

— De quoi parles-tu ?

— Est-ce que je sais ?

— Félicitations, murmura Denham en s'asseyant en face de son ami. Tu l'as obtenu, ton acquittement.

— Pas de quoi me féliciter. Pour moi, c'était couru d'avance.

Denham était calme, comme à l'habitude, mais ses yeux brillaient d'un feu contenu.

— Au tribunal, j'essayais de te dire qu'il y a du nouveau. Cette nuit, alors que Joyce était encore en cellule, il s'est passé quelque chose.

— Ah oui ? Et quoi ?

— Tu m'as dit ne pas connaître Lucia Renshaw, qui assistait hier au procès. Et son mari, Dick Renshaw, ça te dit quelque chose ?

— Jamais entendu parler de lui. Pourquoi ?

— Renshaw a succombé cette nuit à l'absorption d'une forte dose d'antimoine. Il est mort vers 3 heures du matin dans d'horribles souffrances. C'est probablement un seul et même meurtrier qui a assassiné Mrs Taylor et Dick Renshaw.

Butler, qui avait sorti de sa poche un porte-cigarettes et un briquet d'argent qu'il avait déjà allumé, resta la main en l'air, fixant Denham, puis il souffla sur la flamme :

— Le même meurtrier... Dis-moi, Charlie, ces Renshaw sont aussi tes clients ?

— Oui, tout comme l'était Mrs Taylor.

— Et Renshaw a été empoisonné, lui aussi ? La police soupçonne quelqu'un ?

— Oui. Lucia Renshaw elle-même. Et je dois avouer, ajouta Denham, que les charges relevées contre elle sont accablantes. Ils vont probablement procéder à son arrestation.

— Bon Dieu ! s'exclama Butler d'un air extasié. Si je comprends bien, il va falloir que je plaide à nouveau et que je flanque à nouveau des coups de pied au cul aux policiers. Dans la même affaire d'empoisonnement, par-dessus le marché !

— Pas si vite, Pat ! Tu ne vois pas tout ce que cela implique ? sourit Denham.

Dès l'instant où Joyce Ellis avait été acquittée, Denham avait changé. Il n'avait plus l'air égaré, il était redevenu le garçon calme et souriant qu'appréciaient tous ses amis. Et cependant, sous ce calme souriant, on devinait une certaine tension. Il proféra, un doigt tendu :

— Réfléchis ! Joyce n'a pu en aucun cas empoisonner Dick Renshaw. Et à mon avis, la ravissante Lucia Renshaw n'est pas coupable, elle non plus. Je crois que nous nous trouvons au cœur d'une sombre affaire. Regarde ça.

Denham se saisit du journal froissé, l'étala sur la table et indiqua la manchette que Butler avait lue machinalement, sans y accorder d'attention :

Véritable vague de crimes par empoisonnements, déclare l'inspecteur principal Hadley.

— Ne te donne pas la peine de lire la suite, fit Denham. Je suis au courant de détails qui n'y figurent pas. C'est du Dr Fell que je les ai obtenus.

— Le Dr Fell ?

— Tu as dû tout de même entendre parler du Dr Gédéon Fell ? Il assistait au procès. Si tu t'étais retourné pour regarder derrière toi, tu n'aurais pas pu faire autrement que de le remarquer.

— Ça t'embêterait de me dire clairement de quoi tu parles ? commença à s'énerver Butler.

— Au cours des trois derniers mois, reprit Denham, il y a eu neuf cas d'assassinat par poison qui sont restés impunis. Et ils se répartissent dans tout le pays.

— Les criminels se copient les uns les autres, fit Butler en haussant les épaules. C'est bien connu.

— Je t'ai dit « au cours des trois derniers mois ». Et la plupart d'entre eux ont eu lieu avant le décès de Mrs Taylor. Et maintenant, écoute-moi bien. Dans aucun cas – je dis bien *aucun*, Pat – la police n'a pu établir un lien entre les suspects et l'achat du poison. Tu vois ce que ça implique ?

Butler fit entendre un long sifflement. En effet, l'achat du poison est presque toujours ce qui permet de remonter jusqu'à l'assassin.

— T'énerve pas, mon vieux, grogna Butler. Pour ce qui est du décès de Mrs Taylor, en tout cas, nous savons parfaitement d'où provenait le poison.

— Je me le demande !

— Qu'est-ce que tu vas encore inventer ?

— Dis-moi, Pat. Rien ne t'a frappé, aujourd'hui, au cours du procès ?

— Il me le demande ! s'écria Butler prenant la salle vide à témoin. Pour ça oui, Charlie, ce salaud de juge Stoneman...

— Non, non, je ne parle pas du juge, mais des témoins. Et en particulier du médecin.

— Le Dr Bierce ?

— Exactement, fit Denham se passant nerveusement la main sur le front. Il essayait de nous dire quelque chose, mais la procédure ne le lui a pas permis. Rappelle-toi... Il a déclaré qu'il y avait quelque chose de malsain chez Mrs Taylor. Il a même ajouté que l'atmosphère n'était pas bonne pour quelqu'un aussi inexpérimenté que Joyce... Au fait, où est-elle, Joyce ? ajouta-t-il d'un ton tout différent. J'avais cru la voir entrer ici avec toi.

— C'est exact.

— J'attendais dans ta voiture. Je... j'espérais...

— Elle ne tenait pas à te voir, Charlie. Elle me l'a dit elle-même.

— Ma foi, fit Denham, avec un rire forcé, il n'y a aucune raison pour qu'elle désire me voir. Non, aucune.

Il se tut un moment puis reprit :

— Tu as son adresse, bien entendu ?

— Non, je ne l'ai pas. Et si tu veux un bon conseil, Charlie, évite cette fille comme la peste. Je ne veux pas te voir avaler une bonne dose d'arsenic dans ta bière.

— Que d'intelligence dans ta folie ! murmura Denham. Et que de folie dans ton intelligence !

— Bon sang, est-ce que tu vas m'expliquer ? demanda l'avocat les dents serrées. Quel rapport entre ce que tu viens de me dire et les neuf cas d'empoisonnement criminel ? Et avec cette Lucia Renshaw qu'on soupçonne d'avoir assassiné son mari ? Elle avait un motif de le tuer ?

— A dire vrai, hésita Denham, ils ne s'entendaient pas très bien...

— Ça ne constitue pas une charge contre elle Charlie. C'est tout au plus une définition du mariage. Pourquoi les soupçons de la police se sont-ils portés sur elle ?

— Parce que, selon toutes apparences, Lucia est la seule personne qui ait été en mesure de commettre le crime. Et cependant...

— En somme, qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux te charger officiellement de sa défense. Mais nous ignorons ce que va faire la police. Il n'est pas plus de 5 heures. Tu pourrais peut-être faire un saut jusqu'à Hampstead et avoir un entretien avec elle avant le dîner, non ?

— Rien de plus facile, Charlie. Je ferai mieux encore. Donne-moi cinq minutes, je dis bien cinq minutes de tête-à-tête avec cette jeune femme et je te dirai si elle est coupable ou non.

— Pat, je t'assure que je ne te serai jamais assez reconnaissant d'avoir fait acquitter Joyce Ellis... Si, si, crois-moi, je te le dis du fond du cœur. Mais ce nouveau succès que tu viens de remporter t'est monté à la tête. Tu te prends pour Dieu le Père.

— Absolument pas ! clama Butler, l'air indigné. Mais comme je te l'ai déjà dit, je ne me trompe jamais, voilà tout.

VI

L'Abbaye, la demeure des Renshaw, se trouvait à Hampstead, dans Cannon Row. Quand la voiture s'arrêta, Patrick Butler, avec son impétuosité habituelle, fut le premier à en descendre et il reçut un coup au cœur.

— Bon dieu, Charlie ! s'exclama-t-il.

Il ne neigeait ni ne pleuvait plus, mais la villa, un peu en retrait derrière une palissade de bois teinte en brun, se détachait sur un ciel bas et sombre.

Les autres habitations de Cannon Row n'étaient que de vagues silhouettes piquetées çà et là de la lumière jaunâtre de quelques fenêtres.

Mais la bâtisse monstrueuse qui se dressait devant eux tranchait sur le gris par le blanc grisâtre de sa façade en stuc. Elle représentait le plus pur gothique de l'époque victorienne. De chaque côté de la porte en ogive s'ouvraient de larges baies et des créneaux couraient le long du toit flanqué d'une tourelle.

— Mais c'est la maison de Mrs Taylor ! souffla enfin Butler. Je reconnais même les arbres dont les branches viennent toucher les fenêtres.

— Ça n'a rien d'étonnant, expliqua placidement Denham. Les deux bicoques ont été construites par le grand-père de Mrs Taylor vers 1860. Une, celle de Mrs Taylor, à Balham, qui était alors un quartier résidentiel. Et l'autre ici, à Hampstead, qui l'est toujours. Ces maisons ont d'ailleurs toutes les deux des portes de service, munies des mêmes serrures de sûreté Grierson.

Grâce à Dieu, le style de la décoration différait, ainsi que le constata Butler avec soulagement lorsqu'une jeune femme de chambre leur ouvrit la porte.

Il régnait cependant dans cet intérieur une tension à couper au couteau.

Kitty Owen, la petite femme de chambre de dix-huit ans, moins maigre et moins pâle, aurait été jolie. En voyant apparaître les deux hommes, elle recula terrifiée, et ne se calma que lorsque Denham eut décliné leurs noms et qualités.

— Oh ! excusez-moi, monsieur, balbutia-t-elle. Je croyais que c'était encore des policiers. Mais je ne sais pas si Madame pourra vous recevoir. Elle est dans un tel état...

— Mrs Renshaw nous attend, lui assura Butler.

Kitty, sans raison apparente, sursauta et dévisagea Butler avec un mélange de fascination et de peur.

— Je vais aller voir, parvint-elle à murmurer. Si ces messieurs veulent bien attendre ici...

Elle les introduisit dans un immense salon, de l'époque victorienne lui aussi, richement et lourdement meublé. De hautes lampes coiffées d'abat-jour projetaient leurs cônes de lumière sur un magnifique tapis d'Aubusson.

Au milieu de la pièce qu'il venait visiblement d'arpenter, se tenait le Dr Arthur Evans Bierce.

— Butler ? fit Bierce, comme Denham les présentait l'un à l'autre. Nous nous sommes vus au procès. Je vous croyais parent de... mais évidemment sans toge ni perruque, vous êtes tout différent.

Vu de près, le médecin donnait une impression d'équilibre et d'énergie, et sa poignée de main était remarquablement ferme.

— Vous ne vous étiez jamais rencontrés... avant le procès ? demanda Denham.

— Non, dit Butler, mais je savais ce que je pouvais attendre d'un témoin tel que vous, docteur.

— Miss Ellis vous doit la vie, maître, déclara Bierce, et je suis heureux de faire votre connaissance.

— Et moi de faire la vôtre, docteur, fit Butler, très grand seigneur. Si je comprends bien, vous êtes le médecin traitant de Mrs Renshaw ?

— Je ne dirai pas ça, avoua Bierce avec une nuance d'ironie. Mrs Renshaw fait certainement appel aux grands pontes de Harley Street. Mais elle m'a téléphoné tout à l'heure, complètement affolée, et m'a supplié de venir la voir à titre d'ami.

— Et comment est-elle maintenant ?

— Je l'ignore. Elle refuse de me recevoir. Je ferais aussi bien de m'en aller.

— Dites-moi, docteur, demanda Denham, vous ne trouvez pas qu'il règne aussi une atmosphère malsaine dans cette maison-ci ?

— Comment ?

— Mon ami Butler m'a rappelé une phrase que vous avez prononcée au cours de votre témoignage. Vous avez dit, en parlant de Mrs Taylor, que sa maison avait quelque chose de malsain. Diriez-vous la même chose de celle-ci ?

— Ma foi, je...

A cet instant, Kitty fit irruption dans le salon :

— Madame demande qu'un seul de ces messieurs monte la voir : Mr Butler.

Le Dr Bierce était sur le point de parler. Butler hésita puis se résigna à suivre la petite femme de chambre.

Elle lui fit traverser le vestibule, puis monter un escalier de bois qui aboutissait à une galerie sur laquelle s'ouvraient les portes de nombreuses chambres à coucher. Cette galerie baignait dans la

pénombre et, à plusieurs reprises, Butler trébucha. Kitty frappa à une porte, à la droite de l'escalier, et l'ouvrit.

— Oui ? fit une voix féminine.

Lucia Renshaw, en déshabillé de lourde dentelle blanche, était blottie dans une bergère près d'un radiateur électrique placé devant la cheminée. L'air timide, elle se leva en chancelant légèrement.

Et Patrick Butler, ce célibataire endurci, ce cynique, reçut le choc de sa vie.

Il se rendit vaguement compte qu'il se trouvait dans une chambre à coucher très haute de plafond et dont les fenêtres, très hautes elles aussi, étaient munies de persiennes à l'ancienne. Seule une lampe posée sur une table de chevet, entre deux lits jumeaux, éclairait la pièce. Dans le fond, légèrement sur la gauche, il entrevit la tache blanche d'une salle de bains des plus modernes.

— Maître Butler ? demanda Lucia Renshaw d'une voix étouffée.

Elle venait de pleurer toutes les larmes de son corps, mais seuls ses magnifiques yeux bleus légèrement rougis en portaient la trace. Sous la lumière tamisée, sa blonde chevelure qui flottait librement sur ses épaules était d'un or assourdi et encadrait un visage ravissant.

Lucia était plutôt grande, mais elle parut à Butler de taille moyenne, petite même. Les mots « fraîcheur » et « santé » qui, en d'autres temps, auraient excité la moquerie de l'avocat, lui vinrent tout naturellement à l'esprit. En effet, la peau dorée de la jeune femme, que faisait ressortir la blancheur de son déshabillé, respirait la santé. On devinait, malgré l'épaisseur de la dentelle, que sous cette robe d'intérieur, enfilée en toute hâte, elle ne portait qu'un soutien-gorge et un slip. Aux pieds, des mules de satin rose.

— Maître Butler ? répéta-t-elle d'un ton hésitant.

Chose stupéfiante, tel un collégien, Butler dut affermir sa voix pour lui répondre :

— Lui-même, madame.

— Ils sont tous contre moi, reprit la jeune femme. Ils me haïssent tous. Voulez-vous m'accorder votre aide ?

— Je ferai plus que cela, madame. Je vous sauverai.

Butler, plus grand seigneur que jamais, ne remarqua pas ce que sa réponse avait de mélodramatique. Et comme Lucia, dans un geste impulsif, lui tendait la main, il se pencha gravement et la lui baisa tout en se disant intérieurement : « Seigneur ! Qu'est-ce qu'il m'arrive ? »

— Je savais pouvoir compter sur vous, reprit Lucia. Quand je vous ai entendu, hier, au tribunal... Au tribunal ! répéta-t-elle en frissonnant. Asseyez-vous, je vous en prie.

— Je vous remercie.

Elle lui indiqua la seconde bergère, de l'autre côté de la cheminée

dans laquelle rougeoyait un radiateur électrique. Et avec quelle grâce – quelle grâce adorable en cette ère de hâte et de brutalité – elle reprit sa place dans l'autre bergère, en rejetant en arrière, d'un geste gracieux de la tête, ses épais cheveux blonds...

— J'aime vivre dans une atmosphère agréable, avoua-t-elle. J'adore la vie. Je ne me mets jamais en colère, je ne suis jamais méchante avec les gens. Et maintenant...

— Oui, votre mari n'est plus. Vous m'en voyez désolé.

— Je le suis aussi... mais uniquement en souvenir du passé, fit Lucia.

Elle détourna le regard et plissa les paupières presque à les fermer :

— Voyez-vous, j'avais demandé cette nuit à Dick de m'accorder le divorce. Voilà pourquoi je me trouvais dans cette pièce quand il est mort.

— Votre mari est mort ici, dans cette pièce ? souffla Butler stupéfait.

— Oui. Je...

Ses yeux bleus brillants de larmes firent le tour de la chambre, puis elle se recroquevilla comme sous l'effet d'une menace et reprit :

— Vous pensez sans doute que je ne devrais pas m'y tenir ? Mais je suis tellement bouleversée que je ne sais plus ce que je fais. Voulez-vous que nous allions dans mon boudoir ?

— Non, certainement pas, non... C'est tellement naturel !

— Vous le pensez vraiment ?

— Bien sûr. Mais si vous voulez que je vous apporte mon aide, Mrs Renshaw, il faut me raconter tout ce qui s'est passé. Vous avez donc demandé à votre mari de vous accorder le divorce ?

— Oui.

— Que vouliez-vous dire en ajoutant : « Voilà pourquoi je me trouvais dans cette pièce quand il est mort ? »

— Je voulais dire que j'y ai couché, murmura Lucia en baissant les yeux. Depuis plus d'un an, nous faisons chambre à part. Mais la nuit dernière, j'avais décidé de dormir ici...

— Parce que vous croyiez que pour obtenir...

— Non, non, pas pour la raison à laquelle vous pensez...

— Mais je ne me permettrais pas de...

Tous deux se turent, vaguement confus, et Butler dut s'avouer qu'il venait de mentir. Saisi d'une brusque haine pour le défunt Richard Renshaw, il ne put s'empêcher de demander :

— Quel genre d'homme était votre mari ?

— C'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire. Vous me le rappelez un peu.

— Moi ?

— Oh ! je ne veux pas dire par là qu'il vous ressemblait. Dick était brun de peau et de cheveux ; vous avez le teint clair et les cheveux châains. Mais je retrouve chez vous sa voix, sa démarche et certains de ses gestes...

« Il n'a eu que ce qu'il méritait, ce type-là », se dit Butler qui, conscient de n'être pas au mieux de sa forme, eut le bon sens de dire simplement :

— Racontez-moi.

Lucia se blottit à nouveau dans sa bergère. Elle pâlit légèrement :

— Dick était en voyage d'affaires. En rentrant chez moi, hier après-midi, j'ai trouvé un télégramme m'annonçant qu'il rentrait par le train qui arrive à la gare d'Euston à 11 heures du soir. Alors, j'ai... j'ai pris une décision. J'ai donné l'ordre à Kitty, la femme de chambre, d'aérer les lits dans la pièce où nous sommes, de remplir d'eau fraîche la carafe, bref de tout préparer.

Tandis que la jeune femme poursuivait son récit, Butler examina discrètement la pièce.

Les lits jumeaux étaient soigneusement faits, leurs housses de soie crème bien lissées. Entre ces deux lits, assez haut sur le mur, un grand crucifix d'ivoire. Butler en fut surpris, il n'aurait su dire pourquoi. Certainement ancien, d'un ivoire jauni, le crucifix se détachait contre le mur lambrissé.

Sur la table de chevet, posée à côté de la lampe, une carafe de cristal brillait. La classique carafe de chevet avec son col étroit, coiffé d'un verre. Elle était aux trois quarts vide et il fallait la regarder de près pour distinguer sur ses parois de vagues traces grises, celles de la poudre dont l'avaient saupoudrée les policiers pour y relever des empreintes.

Butler reporta toute son attention sur Lucia qui était en train de dire :

— Kitty n'a commencé à préparer la chambre que vers 11 heures. Je m'étais déshabillée dans la mienne, à l'autre bout de la galerie, et je suis venue voir où elle en était. Je lui ai demandé de changer les draps au lieu de se contenter de les aérer, ce qu'elle a fait. Puis elle a pris cette carafe que vous voyez là...

Lucia, écartant une mèche qui lui retombait sur la joue, voulut indiquer la carafe du menton et se troubla.

— Continuez, fit Butler.

— Kitty a emporté la carafe dans la salle de bains. Je la suivais des yeux. Comme vous le voyez, le lavabo est juste en face de la porte. Elle a vidé la carafe, l'a rincée à deux reprises, puis l'a remplie d'eau fraîche au robinet.

— Et ensuite ?

— Elle l'a posée sur la table de chevet, à l'endroit où elle se

trouve actuellement, et l'a coiffée du verre. Puis je lui ai dit de vite aller se coucher. Restée seule, j'ai senti la panique monter en moi de minute en minute.

— Pour quelle raison ?

— A cause de Dick.

Elle ouvrait tout grand ses beaux yeux bleus :

— Pendant son absence, j'avais fait appel à tout mon courage pour me préparer à lui demander le divorce.

— Pourquoi vouliez-vous divorcer ?

— De nombreuses infidélités qui m'étaient complètement indifférentes, déclara Lucia, les yeux fixés sur le radiateur rougeoyant. Non, ce n'est pas tout à fait exact. On a beau se dire moderne et dégagé de toutes conventions... Je n'y étais pas indifférente. Non parce que je l'aimais, mais parce que je trouvais cela affreusement humiliant.

Butler détourna le regard, car il devinait ce qu'avait dû coûter à la jeune femme un tel aveu.

— Arrivons-en à la nuit dernière.

— A minuit moins le quart, j'ai entendu un taxi s'arrêter devant la maison. J'étais dans ce lit.

Elle indiqua celui de gauche.

— Il me fallait absolument le prendre au débotté. Quand vous voulez entamer une conversation sérieuse, les hommes vous répondent si facilement : « Ce n'est pas le moment. On en reparlera une autre fois. » Et on cède à moins d'avoir pris une résolution inébranlable. Voilà pourquoi j'étais dans cette chambre. Pour la première fois, depuis si longtemps...

— Combien de temps votre mari s'était-il absenté ?

— Un peu plus de trois semaines. Il ne pensait rester que quelques jours mais ses affaires l'ont retenu... J'ai entendu claquer la porte...

Butler, lui, crut entendre le pas lourd de Dick Renshaw montant les marches de bois ciré de l'escalier.

— ... Puis Dick est entré, sa valise à la main et son chapeau sur la nuque ; il m'a regardée d'une drôle de façon. Moi, j'étais assise dans mon lit et je tricotais. Kitty m'avait apporté mon sac à ouvrage en arrivant dans la chambre. Puis il m'a lancé : « Tiens ! tiens ! serait-ce une réconciliation ? » Je lui ai répondu que, au contraire, je voulais divorcer.

» Le visage de Dick s'est durci. Il s'est mis à déballer ses affaires, sans répondre un mot, et à les mettre en place, tandis que je continuais à lui parler divorce. Lorsqu'il a fini de tout déballer, il s'est déshabillé tranquillement et il a enfilé son pyjama, toujours sans dire un mot. Là, j'ai commencé d'avoir peur. Mais je m'étais arrangée avec

miss Cannon, pour le cas où il...

— Un instant, fit Butler brusquement alerté. Vous aviez pris vos dispositions pour le cas où... quoi ?

— Au cas où il m'aurait frappée, déclara paisiblement Lucia qui semblait trouver la chose toute naturelle.

— Je... je vois, grinça Butler. Au fait, qui est miss Cannon ?

— Agnes Cannon ? J'avais quatorze ans quand elle est devenue ma gouvernante et depuis elle ne m'a jamais quittée. Comment vous dire ce qu'elle est pour moi ? Elle fait partie de la maison. Nous avons convenu que, si Dick devenait violent, elle ferait irruption dans la chambre et le menacerait d'appeler la police.

— Et il est devenu violent ?

— Non, fit Lucia en frissonnant, mais c'était pire. Il s'est assis, en pyjama, sur le bord de son lit, et s'est contenté de me regarder. Pendant un instant j'ai cru que... qu'il allait me faire des avances, vous voyez ce que je veux dire. Puis son regard a changé, et il a saisi la carafe posée sur la table de chevet.

Elle se tut un instant, une main posée sur son sein, puis reprit :

— Dick avait une habitude qui, d'après lui, remontait à son enfance. Chaque soir, avant de se mettre au lit, il vidait presque une carafe d'eau. Il ne se servait jamais du verre et buvait au goulot d'un seul trait.

» Là-dessus il a ouvert son lit, mais au lieu d'y entrer, il s'est assis et m'a déclaré : « A moins de fournir des preuves contre moi, ce que tu ne pourras pas faire, je te conseille de te sortir de la tête cette idée de divorce. Tu sais ce qu'il est arrivé aux " privés " que tu as lancés à mes trousses. » Et, sans hausser la voix, il a continué à me dire des choses horribles.

» Puis brusquement, peut-être dix minutes ou un quart d'heure plus tard, il a pris une expression bizarre. Il semblait avoir la bouche sèche et il ne cessait de s'humecter les lèvres. Il s'est levé et s'est dirigé vers la salle de bains en marmonnant qu'il allait se laver les dents. Et là-dessus il s'est mis à vomir tripes et boyaux.

» J'ai bondi de mon lit en criant : « Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu as ? » Mais il continuait de vomir. Il est revenu en chancelant et s'est écroulé sur son lit. Il avait les yeux vitreux. Il se tordait de douleur et il a murmuré quelques mots que je n'ai pas compris. Puis, en me regardant droit dans les yeux, il m'a dit une chose que je ne peux pas vous répéter.

— Il le faut. C'est indispensable. Que vous a-t-il dit ?

— « Tu m'as empoisonné, salope ! » Et là-dessus, il s'est remis à se tordre de douleur.

» Bien entendu, j'ai voulu appeler un médecin, reprit la jeune femme allant au-devant d'un blâme. Miss Cannon et moi, nous avons

téléphoné partout... Mon médecin avait été appelé pour une urgence. Nous avons tenté d'atteindre un médecin du quartier et, pour finir, nous avons appelé des amis.

— Vous n'avez pas eu l'idée de former le 999 pour avoir une ambulance ?

— Non, fit Lucia en esquissant un geste d'impuissance. A des moments pareils, voyez-vous, on devient complètement idiot. Quand enfin un médecin est arrivé, il était près de 3 heures du matin. Miss Cannon, Kitty et moi, nous étions complètement affolées. La porte d'entrée était restée ouverte. Un agent de police est entré.

Le visage de la jeune femme se contracta, puis elle reprit :

— Le médecin s'est précipité au premier, mais c'était trop tard. Le pauvre Dick était en proie à de telles convulsions que miss Cannon n'arrivait pas à le maintenir sur le lit. Avant même que le docteur ait ouvert sa trousse, Dick a poussé un râle et a cessé de respirer... Ce n'est qu'en voyant l'agent de police sortir son calepin et son crayon que j'ai compris dans quelle situation épouvantable je me trouvais...

Elle ajouta d'un ton désespéré :

— Ils sont tous contre moi ! Ils me haïssent tous !

— Mais moi je vous suis tout acquis, déclara Butler avec force.

— C'est vrai ? Je peux compter sur vous ?

— Entièrement !... C'était de l'antimoine, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Dans la carafe ?

Lucia acquiesça de la tête en détournant les yeux.

— Pourquoi dites-vous qu'ils sont tous contre vous ? reprit Butler.

— Parce qu'ils sont persuadés que je suis la seule à avoir pu mettre du poison dans la carafe. Ou du moins, c'est ce qu'ils prétendent.

— Faites attention à ce que je vous demande, articula Butler insistant sur chaque mot. Cette Kitty, votre femme de chambre, elle a rincé la carafe, puis ensuite elle l'a remplie au robinet du lavabo. Aurait-elle pu y verser le poison à ce moment-là ?

— Non. Impossible.

— Pourquoi ?

— La police a expliqué que, quand on met ce truc horrible dans de l'eau, il faut l'agiter jusqu'à ce que les sels se dissolvent sans laisser de traces. Or, Kitty n'a rien fait de pareil. Je ne l'ai pas quittée des yeux.

Elle lança un regard furtif à Butler :

— Bien sûr, je pourrais dire le contraire mais...

— Mais quoi ?

— Miss Cannon était dans la pièce avec moi et, elle non plus, elle n'a pas quitté Kitty des yeux.

— Ensuite ?

— Ensuite, Kitty a posé la carafe sur la table de chevet, comme je vous l'ai dit. Elle et miss Cannon sont sorties ensemble de la pièce.

— Et après ? Quand vous étiez seule ?

— La chambre de miss Cannon se trouve à l'autre bout de la galerie. Je l'ai priée de s'installer sur la galerie, d'attendre que Dick rentre, puis de tendre l'oreille pour le cas où il... Vous vous rappelez ce que je vous ai dit. Personne n'est entré dans cette chambre, à l'exception de Dick lui-même.

Patrick Butler, cet homme si sûr de lui, se sentit pris de panique.

— Est-ce que quelqu'un aurait pu s'introduire dans la chambre ? Par la fenêtre, par exemple, et verser le poison dans la carafe ?

— Impossible, fit Lucia, la gorge serrée. Je l'aurais vu. De plus les volets des deux fenêtres étaient fermés de l'intérieur.

— Et si c'était venu du robinet ?

— Non, la police y a pensé aussi.

— Je ne peux que vous répéter, fit Butler de son ton le plus arrogant, que vous n'avez pas à vous tourmenter. Vous m'entendez, ne vous tourmentez pas. Reposez-vous entièrement sur moi. Voyez-vous, Mrs Renshaw...

— Vous ne voulez pas... m'appeler Lucia ?

— Vous me le permettez ?

Lucia lui tendit ses deux mains qu'il prit fermement entre les siennes. Il fut frappé une fois de plus par la beauté de la jeune femme et par la force de caractère qu'exprimait sa poignée de main. Même en un moment pareil, elle avait une expression confiante et presque tendre. Fallait-il qu'elle soit innocente et encore enfantine pour avoir gardé sa vieille gouvernante auprès d'elle. Elle était...

Un coup frappé à la porte les fit sursauter tous les deux comme si on les prenait en flagrant délit. Sur le seuil se tenait une femme plutôt petite, vêtue de façon très stricte. On voyait à ses yeux rougis qu'elle venait de pleurer. Miss Agnes Cannon, qui pouvait avoir dans les quarante-cinq ans, paraissait plus âgée. Ses cheveux blancs encadraient un visage rond au nez chaussé d'un lorgnon à monture d'or. Elle pressait contre sa bouche un mouchoir trempé.

— Maître Butler ? demanda-t-elle.

Sans même attendre la réponse, elle poursuivit :

— Mr Denham vous prie de descendre immédiatement.

— Je crains de ne pas pouvoir...

— Descendez, je vous en conjure, s'exclama miss Cannon. Mr Denham vous fait dire que c'est de toute première importance. Il s'agit de... de la police.

VII

— Je vous abandonne un instant, annonça Butler à Lucia. Mais je remonterai. J'ai encore quelques questions à vous poser.

Sur quoi il dévala l'escalier. Installé sur un canapé du salon, Charles Denham tirait sur une cigarette et faisait des ronds avec sa fumée.

— Alors ? demanda Butler. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je commençais à m'impatienter. Il y a beaucoup plus de cinq minutes que tu es auprès de Lucia Renshaw. Alors, à ton avis, elle est coupable ou non ?

— Coupable ! répéta Butler, indigné. Tu as perdu la tête, Charlie. Cette femme est innocente comme un ange du bon Dieu.

— Et cependant tout l'accuse, exposa l'avoué d'une voix égale. Les charges contre elle sont écrasantes. Tu vois déjà comment tu mèneras sa défense ?

— Laisse-moi te poser une question, Charlie. Prends-tu Lucia Renshaw pour une complète idiote ?

— Au contraire. Je l'estime même très intelligente.

— Bon. Dans ce cas, en admettant qu'elle ait empoisonné son mari, tu crois qu'elle aurait été assez folle pour ne pas détruire toutes les preuves qui l'accablent ?

— Dans un roman policier, non.

Butler, qui allait répondre, resta bouche bée. Il venait de se rendre compte que Denham et lui avaient déjà échangé les mêmes propos, mais dans l'autre sens.

— Eh oui, fit Denham lisant dans ses pensées. Nous nous répétons, mais ce que tu viens de dire de Lucia Renshaw, moi, je le disais, il y a quelque temps, de Joyce Ellis. On voit les choses d'un autre œil, hein, quand il s'y mêle du sentiment ?

Il prononça cette dernière phrase avec amertume. Se retournant, il écrasa sa cigarette dans un cendrier posé sur une table, située derrière le canapé et où se dressaient deux lourds candébrales d'argent à sept branches. Butler les regarda un moment, comme fasciné par leur beauté.

— Et où prends-tu que je mêle du sentiment à cette affaire ? lança-t-il bientôt.

— Je me trompe ?

— Tu... mais vas-tu m'expliquer pour quelle raison tu m'as fait descendre sous prétexte que la police était là ?

— Pas exactement la police, fit Denham. Puis-je te présenter au Dr Gédéon Fell ?

Impossible d'ignorer la présence du Dr Fell dans ce salon – ou dans n'importe quelle pièce, d'ailleurs – à moins d'avoir des œillères.

Debout près de la cheminée de marbre blanc, s'appuyant sur sa canne, sa vaste cape de drap noir sur les épaules, le Dr Fell écrasait de sa masse puissante Butler lui-même et la pièce tout entière. Son visage coloré surmonté d'une forêt de cheveux gris, il regardait Butler en souriant à travers ses lorgnons retenus par un large ruban noir. Il souriait si largement que son visage paraissait plus rond encore, ses doubles mentons plus nombreux et son épaisse moustache plus hérissée.

— Je souhaitais depuis longtemps faire votre connaissance, maître. Je ne dirai pas, fit-il en brandissant sa canne et en faisant voler sa cape, je ne dirai pas que votre manière de maltraiter la loi soit toujours très orthodoxe. Non, je ne le dirai pas, vu que moi-même j'ai bien souvent fait pour le bon motif des entorses à la légalité. Maître, je suis votre serviteur.

— Et moi le vôtre, docteur, fit Butler conquis.

— Très aimable.

Le Dr Fell accrocha sa canne à son bras pour se frotter les mains.

— Et maintenant, reprit-il, si nous en arrivions à notre affaire ?

— Quelle affaire ?

— L'assassinat de Richard Renshaw.

— Docteur Fell, vous êtes un vieil ami du commissaire principal Hadley. Vous êtes délégué ici par la police ?

— Hélas non, avoua Fell d'un air navré. En ce moment, je ne suis pas en odeur de sainteté à Scotland Yard. Voyez-vous, je suis de ceux qui croient à l'innocence de Joyce Ellis.

— Parfait ! Vous êtes donc d'accord que l'Accusation a donné une fausse interprétation des charges qui pesaient sur elle ?

— Pas seulement l'Accusation.

— Oh !

Butler accusa le coup avec un sourire :

— Vous pensez que la Défense, elle aussi, les a mal interprétées ?

— Malgré tout le respect que je vous dois, maître, oui, la Défense aussi. C'est d'ailleurs tout naturel. Vous avez plutôt cherché une interprétation ingénieuse qu'exacte... Pardonnez à un vieux fou de s'exprimer aussi brutalement – mais j'ai eu l'impression, tout au cours de ce procès, que les arbres vous empêchaient, les uns et les autres, de voir la forêt. Et voilà pourquoi je n'ai pas été autrement surpris en apprenant que Richard Renshaw avait été empoisonné.

— Pas autrement surpris ? Et pour quelle raison ?

— Parce que je m'y attendais.

— Vous vous attendiez à ce que Renshaw soit assassiné ?

— C'est-à-dire, traîna le Dr Fell en louchant soudain

abominablement, que je m'attendais à ce que quelqu'un fût assassiné. Vous me suivez ?

— Franchement non, docteur Fell, avoua l'avocat. D'ailleurs, pour quelle raison vous intéressez-vous à cette affaire ?

— A cause des crimes en série, dit le Dr Fell. Puis-je vous rappeler, comme je l'ai fait tout à l'heure à Mr Denham, que, au cours des trois derniers mois, il y a eu dans divers points du pays neuf empoisonnements criminels qui n'ont pas été éclaircis. Pour des raisons qui seraient trop longues à vous expliquer, je n'y inclus pas celui de Mrs Taylor. Par contre j'y inclus formellement celui de Richard Renshaw. Ce qui porte le total à dix.

— Mais, s'exclama Butler, vous ne pensez tout de même pas qu'il existe un lien entre tous ces crimes ?

— Bon dieu, si, je le pense ! rugit le Dr Fell, explosant comme un volcan. Mettons que ce soit le fruit de mon imagination morbide, je veux bien. Et pourtant je suis prêt à parier que tous ces crimes ont été accomplis – ou du moins conçus – par une seule et même personne.

— Mais, au nom du ciel, pour quelle raison ?

— Pour le plaisir d'une part, et d'autre part, par intérêt, riposta le Dr Fell.

— Un instant, intervint Charles Denham. Vous pensez qu'il s'agit d'une sorte de syndicat de gangsters tuant sur ordre, et pour de l'argent, des victimes désignées ?

— Non, non, non ! s'exclama le Dr Fell. Rien de tel dans notre pays. Comme me l'a expliqué Hadley, le monde de la pègre est à la fois trop restreint et trop imbriqué pour que rien ne transpire de pareilles activités. Une simple rumeur permettrait à Scotland Yard de se mettre en chasse non au bout de trois mois, mais dans les trois semaines. Non, il faut éliminer les professionnels du crime.

» Quelle serait donc l'organisation secrète qui agirait ainsi, sans une indiscretion, dans le plus profond mystère ? Voilà ce que je me demande, et je suis obligé de reconnaître que je l'ignore. Comment neuf assassinats ont-ils pu être commis sans laisser la moindre trace ? Et comment s'est-on procuré le poison sans que la police remonte à la source ? Comment...

Le Dr Fell s'arrêta net.

— Seigneur ! s'exclama-t-il. Par tous les dieux de l'Olympe !

Son regard venait de tomber sur un des candélabres d'argent posés sur la table, derrière le canapé. Il alla se planter devant eux, bouche ouverte, yeux écarquillés.

— Quelle mouche vous pique ? questionna vivement Denham.

Le Dr Fell ne répondit pas. Il avait pris un candélabre sur la table et, le faisant tourner, l'examinait attentivement. Il se pencha sur les porte-bougies, en gratta l'intérieur de son ongle et en sortit ce qui

apparus à Butler des traces noires de poussière.

— Docteur Fell ! intervint Butler qui, ayant hâte de retourner auprès de Lucia, ne prenait pas l'érudit professeur très au sérieux.

— Hein ?

— Si nous en revenions au malheureux qui a été empoisonné, cette nuit, dans cette maison ? Que savez-vous de lui ?

— Uniquement, fit le Dr Fell reposant le candélabre sur la table, que sa jeune femme désirait divorcer depuis un certain temps déjà.

— Ce n'est tout de même pas un motif suffisant !

— Qui vous parle de motif ? se hérissa Fell. Tout ce que je sais, c'est que son mari est rentré de voyage, qu'il a bu de l'eau empoisonnée contenue dans une carafe et que, pour une raison quelconque, Mrs Renshaw se trouvait cette nuit dans la chambre conjugale.

— Puis-je vous demander de qui vous tenez tout cela ? fit Butler.

— De moi, tout simplement, dit Lucia Renshaw apparaissant sur le seuil.

Elle ajouta avec un petit rire nerveux :

— Je lui ai téléphoné. J'ai eu tort ?

Oui, elle avait eu tort, mais ce n'était pas à Butler de le lui dire. Il se rendit compte avec amertume que l'intimité était rompue entre eux et qu'il ne la retrouverait pas ce soir-là.

Lucia adressa un chaud sourire aux trois hommes. Elle portait maintenant un chemisier de soie grise, une jupe noire, des bas fumés et des escarpins noirs. Ses cheveux, qu'elle avait remontés à la hâte, brillaient d'un doux éclat. Si elle continuait de se sentir traquée et prise au piège, elle n'en montrait rien. Derrière elle apparut le visage rond et le lorgnon de miss Agnes Cannon.

— Je vous suis reconnaissante d'être venu, docteur Fell, reprit Lucia. Si j'ai fait appel à vous ce n'est pas uniquement en raison de la situation horrible dans laquelle je me trouve. Je suis persuadée que Butler et Denham sauront m'en tirer. Au fait, où est le Dr Bierce ?

— Il a dû repartir à sa consultation, Lucia.

— Oh, je suis désolée ! s'exclama Lucia. Je n'aurais pas dû le déranger. J'étais là-haut, en train de ruminer et de tourner tout cela dans ma tête, et c'est ma chère Agnes – je veux dire miss Cannon – qui m'a persuadée de descendre.

« Cette chère Agnes, se dit Patrick Butler, furieux, je lui flanquerais volontiers mon pied quelque part. »

— Si je tenais à m'entretenir avec vous, docteur Fell, ajouta Lucia, c'est que vous êtes, je crois, le spécialiste des crimes en chambre close.

— Close ! s'écria Butler. Il n'est pas question de chambre close !

— Non, bien entendu. Mais comment quelqu'un a-t-il pu mettre le

poison dans la carafe alors qu'il n'y avait personne d'autre que moi dans la pièce ? Permettez-moi de vous raconter les choses en détail, docteur Fell...

Et là-dessus, elle entama son récit.

Butler, qui bouillait intérieurement, prit son air le plus détaché et, comme s'il se désintéressait de toute l'affaire, alla prendre place devant un petit secrétaire.

Tandis que Lucia évoquait la carafe rincée, puis emplie d'eau fraîche, le poison avalé sous le crucifix, Dick Renshaw se tordant de douleur dans les dernières convulsions, Butler remarqua, non sans une certaine satisfaction, que Fell semblait aussi surpris et embarrassé qu'il l'avait été lui-même. Et avant même que Lucia ait achevé son récit, il offrait à ce point l'image même de la consternation qu'elle lui demanda vivement :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui vous trouble ?

— Bon dieu ! Tout me trouble dans cette affaire, rétorqua Fell de sa voix sifflante d'asthmatique. Vous voyez, Mrs Renshaw, je m'attendais à tout sauf à ça.

Il gonfla prodigieusement les joues et passa les mains dans sa crinière hérissée.

— Je m'attendais plutôt...

— A quoi ?

— Prenons un détail. Parlez-moi un peu de votre mari.

— N' imaginez pas que sa mort me laisse indifférente ! Au contraire.

— Vous n'avez pas à le pleurer, ma chère enfant, pontifia miss Agnes Cannon qui s'était postée derrière le fauteuil de la jeune femme. Comme je vous l'ai déjà expliqué, sa mort est une bénédiction.

— Agnes, comment pouvez-vous dire une chose pareille !

— Dick Renshaw était un bon à rien et un débauché, déclara miss Cannon. Il courait après toutes les femmes et vivait au-dessus de ses moyens.

Un silence gêné plana, puis le Dr Fell, reprenant la situation en main, articula :

— J'aimerais vous poser une question relative à la mort de votre mari, Mrs Renshaw.

Lucia acquiesça de la tête et se pencha en avant.

— Vous avez donné l'ordre à cette fille... voyons, cette Kitty, de changer les draps des lits. Lui avez-vous également demandé de balayer la pièce et d'enlever la poussière ?

— De balayer ?... Je ne vois pas le rapport...

— Peu importe. Répondez-moi.

— Je ne me souviens pas de lui en avoir donné l'ordre. Mais je me souviens de l'avoir vue passer l'aspirateur sur les tapis, mon sac à

ouvrage pendu à son bras. Et il me semble l'avoir vue également épousseter les meubles.

— Hélas ! fit miss Cannon avec un sourire indulgent, en dépit de tous mes efforts je ne suis pas parvenue à faire de Lucia une bonne maîtresse de maison. C'est moi qui m'occupe de ces détails.

— Ah oui ? fit le Dr Fell.

— Kitty a épousseté à sa façon, et malheureusement je n'étais plus dans la pièce. Lucia m'en avait littéralement chassée.

— Agnes, c'est parce que je craignais que Dick n'arrive d'une minute à l'autre.

— En tout cas, Kitty a bien mal fait son travail. Après le départ de la police, quand j'ai remis en état chambre à coucher et salle de bains, il y avait encore beaucoup de poussière. On pouvait même y voir des marques.

Le Dr Fell se redressa si brusquement que, sous son poids, le canapé fit entendre un grincement sinistre.

— Quelles marques ? demanda-t-il vivement.

— A vrai dire, monsieur, recula miss Cannon, je ne m'en souviens pas très bien.

— Elles y sont encore ?

— Après que j'ai épousseté ? Certainement pas.

— Alors, pour l'amour du ciel, essayez de me les décrire.

Tous, dans la pièce, étaient changés en statues. Patrick Butler se surprit à ramasser sur le petit secrétaire, un galet lisse et poli qui servait de presse-papier.

— Je crois, dit enfin miss Cannon, fermant à demi ses yeux d'un brun délavé, que quelqu'un a dû tracer du doigt des lignes sur le rebord poussiéreux de la fenêtre. Il en restait deux ou trois marques.

— En forme de quoi ?

— En forme de T renversé. Avec peut-être une petite queue à la base. Mais je ne pourrais pas l'affirmer.

Le Dr Fell se figea pendant un instant. Puis, péniblement, soufflant et haletant, il se leva.

— Mrs Renshaw, exigea-t-il d'un ton qui ne lui était pas habituel, j'aimerais que Mr Butler et vous montiez avec moi au premier étage, pour un petit entretien privé. Croyez-moi, je ne vous demande pas cela sans raisons.

Ouvrant la marche, Lucia sortit du salon et commença de gravir l'escalier. Sa démarche était raide et elle gardait le silence, comme si elle craignait que la voix ne lui manque.

Le Dr Fell la pria alors de les conduire dans la chambre de Dick Renshaw. Toujours sans souffler mot, Lucia ouvrit la porte et appuya sur un commutateur.

Sur la table de chevet, la lampe s'alluma et deux rampes du

radiateur électrique se mirent à rougeoyer. Sans même jeter un regard sur la pièce, le Dr Fell ferma soigneusement la porte derrière lui et se tourna vers Lucia et Butler.

— Mrs Renshaw, c'est en présence de votre avocat, et avec son autorisation, que je désire vous poser quelques questions. Et je vous en supplie, dans votre propre intérêt, ne me mentez pas. La police ne fait que commencer son enquête. Croyez-moi, elle consacre une patience infinie à percer à jour tous les mensonges. Mrs Renshaw, réfléchissez bien avant de me répondre. Etes-vous en possession d'antimoine ?

— Non ! s'écria Lucia, horrifiée.

— Vous est-il arrivé, à un moment donné, d'en acheter ou de tenter d'en acheter ?

— Jamais !

Instinctivement, Lucia s'était agrippée au bras de Butler et à nouveau un courant d'intimité s'établissait entre eux.

— Voilà un atout énorme pour la défense ! s'exclama Butler.

— Maître, rétorqua le Dr Fell, serait-il possible que vous, son avocat, ne vous rendiez pas compte de la gravité de la situation ?

— Bien entendu que je m'en rends compte. Mais au cas improbable où ils arrêteraient Lucia, je me fais fort d'obtenir son acquittement.

— Admettons. Et vous croyez que l'affaire en resterait là ?

Butler s'aperçut, non sans surprise, qu'il serrait toujours le galet dans sa main et il le glissa machinalement dans sa poche.

— Admettons, reprit le Dr Fell en martelant les mots, que vous puissiez expliquer – et il n'est pas impossible que vous et moi nous y arrivions – comment le poison a été introduit dans la carafe. Supposons même que vous parveniez à faire acquitter Mrs Renshaw au milieu des applaudissements... Ne comprenez-vous pas que la police porterait une autre accusation contre elle ?

— Une autre accusation ? Laquelle ?

— D'avoir assassiné Mrs Taylor.

VIII

Lucia Renshaw mit quelques secondes à comprendre. Puis sa main fine lâcha le bras de Butler et, les yeux fixés sur le Dr Fell, elle recula avec une gaucherie inattendue chez une femme aussi gracieuse.

Elle recula ainsi jusqu'à un des lits jumeaux, s'apprêta à s'y asseoir, eut l'air épouvanté, puis se rendit compte que ce n'était pas celui où avait agonisé Dick Renshaw et s'y laissa tomber.

— Mrs Taylor ! cria-t-elle d'une voix étranglée. Tante Mildred !

Le Dr Fell acquiesça de la tête.

— Mais c'est de la démente ! C'est insensé ! Et d'ailleurs cette affaire est jugée, liquidée !

— Une affaire n'est jamais totalement liquidée. Or, après Joyce Ellis, vous étiez, dès le début, la principale suspecte.

— Comment le savez-vous ? demanda vivement Butler.

— Mon cher, grommela le Dr Fell, je me suis intéressé à cette affaire « dès le début » moi aussi. Ne vous ai-je pas dit que le commissaire principal Hadley m'avait quasiment mis à la porte de son bureau alors que j'essayais de lui exposer mon point de vue ? Là-dessus Joyce Ellis a été acquittée et quelqu'un a ramené sur vous l'attention de la police.

— Qui donc ? murmura Lucia.

— Butler, déclara le Dr Fell. Il a démontré que cette « forteresse verrouillée » ne l'était nullement, et qu'une personne de l'extérieur pouvait s'y introduire. D'ailleurs il a mis en valeur quantité d'autres preuves qui vous étaient également défavorables.

(*« Et dire que j'ai fabriqué ma défense de toutes pièces. Joyce elle-même n'a cessé de me répéter que la porte de service était restée fermée à clé toute la nuit. »*)

— Je vais vous exposer l'affaire telle qu'elle apparaît aujourd'hui à la police, reprit le Dr Fell. Mais auparavant, laissez-moi vous poser quelques questions. Avez-vous dit à la police que vous désiriez divorcer ?

— Oui.

— Est-il exact, comme miss Cannon l'a affirmé, que votre mari vivait au-dessus de ses moyens ?

— Dick ne me parlait jamais d'argent. Mais j'ai l'impression qu'il s'était endetté.

— Ouais, je vois. C'est un peu délicat, mais, sur le plan financier, vous dépendiez entièrement de lui ? Ou avez-vous une fortune personnelle ?

— Moi ? fit Lucia ouvrant de grands yeux clairs. Je n'ai pas un

sou à moi. Je n'en ai jamais eu.

— Dans ce cas, si vous l'aviez quitté, vous auriez été sans ressources ?

— Oui, évidemment. J'avoue que je n'y ai jamais pensé. D'ailleurs, de toute façon, Dick ne m'aurait jamais accordé le divorce.

— D'autre part, reprit le Dr Fell, votre mari et vous étiez les seuls parents de Mrs Taylor. Ou plus exactement, vous étiez son unique parente et son héritière.

Lucia se raidit, mais ne répondit rien.

— Tout à l'heure, tandis que Patrick Butler était auprès de vous, je me suis entretenu du testament de Mrs Taylor avec le jeune Denham. Vous héritez de ses propriétés : la maison qu'elle habitait, *le Priuré* ; celle-ci même, *l'Abbaye*, et une troisième, appelée *la Chapelle*. Curieux, d'ailleurs, ces trois appellations religieuses, vous ne trouvez pas ?

Lucia, toujours silencieuse, retenait son souffle.

— En argent liquide et en titres, vous héritez toutes taxes déduites, de cinquante mille livres, somme qui assurerait l'indépendance de toute femme, mariée ou pas.

— Docteur Fell ! Vous ne pensez tout de même pas que je... Oh, non !

— Dans l'après-midi qui a précédé la mort de Mrs Taylor, poursuivit le Dr Fell, vous lui avez rendu une visite impromptue.

— Oui ! Mais...

— A ce qu'on m'a dit, il n'était pas dans vos habitudes d'aller à Balham ?

— Non, en effet. Mais j'y allais à l'occasion. Ma tante était âgée et très seule.

— Au cours de votre visite, est-ce qu'elle s'est plainte amèrement de manquer de sels d'Epsom dont elle ne pouvait soi-disant pas se passer ?

— Oui, elle y a fait allusion, hésita Lucia. Mais j'avoue n'y pas avoir accordé beaucoup d'attention.

— Malheureusement pour vous, dit gravement le Dr Fell, le Dr Bierce affirme que vous vous trouviez là. Au fait, vous saviez qu'il y avait, à l'écurie, une boîte contenant de l'antimoine ?

— Ne répondez pas à cette question ! lança Patrick Butler.

— Je le savais parfaitement, rétorqua Lucia. Par prudence, le cocher de ma tante, Bill Griffiths, en avait informé tout le monde.

— Venons-en à la matinée qui suivit le décès de Mrs Taylor, poursuivit le Dr Fell. Nous savons, maintenant, que la clé de la porte de service n'était pas dans la serrure, qu'elle était tombée au pied de la porte. Patrick Butler nous a démontré...

— Une minute ! s'exclama Butler. Ce n'était pas...

— Ce n'était pas quoi ? aboya Fell.

(*« Je ne peux quand même pas leur dire que ce n'était pas vrai. Que j'ai inventé cette histoire de toutes pièces et que je l'ai serinée à Joyce Ellis. Je ne peux pas leur avouer que la clé est restée toute la nuit dans la serrure. »*)

— Vous disiez, maître..., insista Fell avec une courtoisie appuyée.

— Rien. Excusez-moi.

— Par conséquent, reprit le Dr Fell s'adressant à Lucia Renshaw, la chose est claire. Il suffisait à quelqu'un – quelqu'un de l'extérieur – de faire tomber la clé à l'intérieur à l'aide d'un crayon, par exemple, puis d'ouvrir la porte avec une autre clé. Patrick Butler nous a également démontré...

(*« Seigneur, où veut-il en arriver ? Et quel étrange regard vient de me lancer Lucia ! »*)

... qu'il s'agissait d'une serrure de sûreté Grierson. C'est bien une serrure de cette marque qui ferme la porte de service de cette maison ?

— Je ne sais pas ! Je ne sais plus !

— Eh bien malheureusement oui, c'en est une. Donc vous en possédiez la clé. Bien entendu, si vous pouviez prouver où vous vous trouviez dans la nuit du 22 février, tout changerait. Où étiez-vous ?

— Ici !

— Quelqu'un peut en témoigner ?

— Non. Dick était parti en voyage la veille, c'est-à-dire le 21 et... Oh, mon Dieu ! s'exclama Lucia en prenant son visage dans ses mains, j'avais presque oublié que Dick est mort.

— Et les domestiques ?

— Vous savez bien qu'en Angleterre on leur donne toujours congé le samedi soir et ils rentrent souvent fort tard.

— Miss Cannon, alors ?

— La pauvre Agnes, après tout, n'est qu'une... demoiselle de compagnie, rétribuée elle aussi. Dick désirait d'ailleurs se débarrasser d'elle. Elle aussi était absente ce soir-là. De toute façon, s'écria Lucia, je n'avais pas de poison, je n'en ai jamais eu !

— Hélas, Mrs Renshaw, il existe une autre charge que je tiens à vous révéler. Il n'en a pas été fait état au procès, car la police estimait, à juste raison, qu'elle n'était pas en relation directe avec l'affaire. Bill Griffiths, le cocher, affirme qu'il manquait au moins quatre cuillères à soupe dans la boîte d'antimoine, c'est-à-dire plus du double de la dose qui a servi à empoisonner Mrs Taylor. L'assassin en a donc gardé une dose en réserve.

Il arrêta du geste Lucia qui allait protester :

— Vous avez dit, tout à l'heure, que jamais votre mari ne vous aurait accordé le divorce ? Pour quelle raison, à votre avis ?

— S'il ne pouvait pas m'avoir, il n'aurait pas admis que j'appartienne à un autre, fit Lucia baissant sa tête blonde.

— Vous aviez peur de lui ?

— Terriblement.

— Vous m'avez dit, et vous l'aviez probablement déjà dit à votre avocat, que Richard Renshaw vous avait déclaré : « A moins de fournir des preuves contre moi, ce que tu ne pourras pas faire, je te conseille de te sortir de la tête cette idée de divorce. Tu sais ce qu'il est arrivé aux « privés » que tu as lancés à mes trousses. »

— Oui, murmura Lucia, toujours sans lever les yeux.

— Que voulait-il dire par-là ?

— Je suis honteuse de l'avouer, haleta la jeune femme, mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Je me suis adressée à une agence de détectives privés, en demandant de le prendre en filature.

— Et alors ?

— Au bout d'une semaine, sans me donner la moindre explication, ils m'ont écrit qu'ils renonçaient. Je me suis alors adressée à une autre agence. Cette fois, ils ont envoyé un homme me dire qu'ils se voyaient obligés de laisser tomber. Je suis parvenue à lui soutirer la vérité.

— C'est-à-dire ?

— Un de leurs employés avait été si violemment frappé avec un coup de poing américain qu'il est encore actuellement à l'hôpital.

— Vous ne pouviez donc pas espérer vous libérer de votre mari, constata le Dr Fell qui n'avait pas paru surpris par les révélations de Lucia Renshaw.

— Non, reconnut la jeune femme.

— Donc pour obtenir à la fois votre liberté et votre indépendance, le poison vous était aussi nécessaire que les cinquante mille livres. Déduction toute naturelle, vous vous êtes débarrassée d'abord de votre tante, puis de votre mari. Du moins c'est ainsi que va raisonner la police.

Un lourd silence plana.

Toujours assise sur le bord du lit, prenant appui sur ses mains, Lucia gardait la tête baissée. Mais les deux hommes virent des larmes couler sur ses joues. Comme elle relevait le visage, la lumière alluma des reflets dans ses cheveux blonds, et dans ses grands yeux bleus, ils lurent un appel désespéré.

Si Patrick Butler avait jamais mis en doute l'innocence de la jeune femme, l'expression de Lucia renforça encore sa certitude. Il la regarda avec amour, avec compassion, presque avec humilité.

Lucia, elle, n'avait d'yeux que pour le Dr Fell à qui elle demanda d'une voix étranglée :

— Alors vous me croyez capable de ces crimes ? Vous m'en

croyez réellement capable ?

— Non, non, mille fois non ! s'exclama le Dr Fell gesticulant dans un envol de sa cape.

— Mais alors, pourquoi...

— Je voulais simplement vous exposer les charges que la police peut retenir contre vous. Il y a une chose au moins dont je suis certain, reprit-il d'un ton tout différent. Ces deux morts, celle de votre tante et de votre mari, sont les deux faces d'un seul et même crime. Crime qui a été commis par un seul et même assassin.

— Mais c'est votre opinion sur moi que je voudrais connaître. Vous m'aviez dit que lorsque j'aurais répondu à vos questions...

— Chère petite madame, fit le Dr Fell, je ne vous ai pas encore posé les questions qui m'intéressent le plus. Vous étiez dans la salle du tribunal le premier jour du procès. Vous avez donc entendu Alice Griffiths, la femme de chambre de Mrs Taylor, déclarer que, au cours de votre visite à votre tante, vous aviez eu « des mots », sur une question de religion. Que voulait-elle dire par-là ?

La surprise de Lucia égala celle de Patrick Butler.

— Je ne vois pas... Ah, attendez !

Un éclair s'alluma dans les yeux de la jeune femme :

— Je crois me souvenir que tante Mildred m'a encouragée à entrer dans l'Eglise catholique romaine.

Le Dr Fell parut éberlué. Il cilla à plusieurs reprises, assujettissant son lorgnon retenu par un ruban noir.

— Vous en êtes sûre ? fit-il. Vous êtes sûre que Mrs Taylor a bien employé les termes « Eglise catholique romaine » ?

— C'est ce que j'ai compris. Tante Mildred était gentille comme tout, mais elle disait parfois des choses étranges. Je lui ai fait remarquer que nous appartenions à l'Eglise anglicane.

— Encore une dernière question, fit le Dr Fell qui ne quittait pas Lucia des yeux. Les femmes portent-elles encore des jarretières de nos jours ?

(« *Ce vieux schnoque est complètement cinglé ! Ou alors...* »)

— Pourquoi me..., commença Lucia qui se ravisa puis dit : Non, à moins qu'elles n'aient pas de porte-jarretelles. Non, vraiment elles n'en portent plus.

— Pas même des jarretières de couleur rouge ? insista le Dr Fell.

A cet instant précis, Patrick Butler leur fit signe de se taire. Depuis un moment il avait l'impression que quelqu'un écoutait à la porte, impression d'autant plus vive qu'il se sentait exclu de la conversation. Il traversa la pièce en deux enjambées et ouvrit brusquement. Dans le couloir, penchée pour mieux entendre, se tenait Kitty Owen. La femme de chambre, qui ne parut nullement gênée d'être prise en flagrant délit, se redressa le plus tranquillement du

monde.

— Qu'y a-t-il, Kitty ? demanda Lucia, le plus tranquillement du monde elle aussi, tout comme si la jeune femme de chambre avait frappé à la porte.

— Je cherche votre sac à ouvrage, madame. Puis-je entrer voir s'il est là ?

— Mais oui.

Qu'y avait-il dans le regard que Kitty Owen lança à Lucia ? Butler se le demanda. De l'hostilité ? Non. Du dédain, peut-être.

— Kitty adore tricoter, expliqua Lucia, d'un air dégagé. Je n'en dirai pas autant. Elle se balade partout avec mon sac à ouvrage et achève tout ce que j'entreprends. Vous l'avez trouvé, Kitty ?

— Oui, madame, fit Kitty.

Elle exhiba un grand réticule vert olive qui avait dû tomber de l'autre côté de la commode.

— Je vais finir le chandail, si vous voulez bien.

— Entendu. Et maintenant, sauvez-vous.

Kitty obéit, mais comme elle passait devant Butler, elle lui lança le même regard étonné, et presque effrayé qu'en lui ouvrant la porte, à son arrivée.

— C'est fou ce que vous me rappelez Mr Renshaw, dit-elle.

Elle sortit en refermant doucement la porte derrière elle. Lucia qui était maintenant au milieu de la pièce semblait se raidir pour résister à une crise de nerfs.

— Je pense que vous me comprendrez, docteur Fell, si je vous dis que j'en ai assez, pour ce soir, de m'entendre accuser de tous les crimes.

Elle s'arrêta, saisie, en s'apercevant qu'elle parlait dans le vide. Fell, ayant passé entre les deux lits, était penché sur la carafe. Butler, s'approchant à son tour, constata que cette maudite carafe ne contenait plus que deux doigts d'une eau où, à la lumière de la lampe, brillaient de minuscules particules.

— Dites-moi, madame, questionna le Dr Fell sans se retourner, votre mari a-t-il bu toute l'eau qui manque dans la carafe ?

— Non ! La police en a emporté un peu afin de l'analyser. C'est ainsi que j'ai su qu'il s'agissait d'antimoine. L'inspecteur me l'a dit cet après-midi. Si ça ne vous fait rien, je ne répondrai plus à aucune question, ni ce soir ni jamais.

— Ecoutez, Lucia..., commença Butler s'approchant d'elle.

— Maître, je vous serai reconnaissante de ne plus vous occuper de mes affaires, lança la jeune femme avec un calme menaçant.

Butler eut l'impression de recevoir une gifle, mais il fut toute indulgence. Lucia avait visiblement les nerfs à vif.

— Ecoutez-moi, lui dit-il avec douceur. En ce qui concerne le

meurtre de Mrs Taylor, il n'y a pas l'ombre d'une preuve contre vous. Evidemment, les choses se présentent mal...

— Oui. Et grâce à qui ?

— Je ne comprends pas, balbutia Butler qui avait reçu un coup au cœur.

— Butler a démontré... Butler a prouvé..., fit Lucia imitant le Dr Fell. Si j'entendais ces mots encore une fois, je me mettrais à hurler. Vous m'avez mise dans une belle situation !

— Il était de mon devoir de défendre ma cliente.

— En me chargeant ?

— Moi, je vous ai chargée ?

— Osez dire le contraire. Vous avez poussé vos témoins à se parjurer... Je vous hais ! Vous êtes contre moi, vous aussi.

— Ne soyez pas idiote !

— Charmant ! fit-elle, très femme du monde. Voilà que je suis idiote, maintenant... Oh ! et puis j'en ai assez ! Allez-vous-en, vous m'entendez, allez-vous-en !

Patrick Butler, très raide, s'inclina. Bouillant de rage, mais cependant, le cœur serré, car Lucia ne lui avait jamais paru plus désirable, il sortit de la pièce et ferma la porte avec un soin exagéré. Puis il descendit lentement l'escalier, insensible à tout ce qui l'entourait.

Arrivé dans le hall, il vit, posés sur une chaise, son pardessus et son chapeau. Il enfila son manteau avec l'impression que tout son corps lui faisait mal et, comme il se dirigeait vers la porte, il aperçut Charles Denham, également en pardessus, son melon à la main, qui se tenait, hésitant, sur le seuil.

— Tu en as assez pour ce soir ? demanda-t-il.

— Hein ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Tout comme le Dr Bierce, je semble être de trop ici, fit Denham ouvrant la porte. D'ailleurs il est 7 heures et demie, Pat, et je meurs de faim.

— Moi, c'est de soif. J'ai besoin de me soûler la gueule.

— Tu as déjà fait le tour de Lucia ? demanda Denham en lui lançant un regard vif tandis qu'ils sortaient dans la nuit froide et humide.

— Elle n'est pas plus coupable que toi et moi ! tonna Butler.

— Bon, admettons. Mais il faut voir les choses en face, Pat. Il n'y a pas plus égoïste qu'elle, et elle n'a pas plus de cœur que... que ces pavés.

— C'est faux !

— Décidément, tu es drôlement pincé ! Mais tu auras bien de la peine à la faire acquitter, celle-ci.

— Je n'en assumerai pas moins sa défense, aboya Butler, et

j'espère bien me trouver à nouveau aux prises avec ce salaud de juge Stoneman.

— C'est quand même malheureux, murmura Denham. Toi qui préfères défendre les coupables que les innocents...

— Je n'ai jamais dit...

— « Où serait le mérite – ou le plaisir – si on défendait un innocent ? » Ce sont tes propres paroles... Mais pour parler sérieusement, Pat, sur quoi vas-tu fonder ta défense ?

— Je ne sais pas.

— Tu n'en as pas la moindre idée ?

— Non, pas la moindre.

Comme Denham éclatait de rire, Butler, furieux, se tourna vers lui, disant :

— Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a de drôle dans tout cela.

— Excuse-moi. Ce n'est pas drôle, en effet. Mais je ne peux pas m'empêcher de rire à l'idée que tu ne parviendrais pas à faire acquitter la seule de tes clientes que tu tiens pour innocente.

Cette nuit-là, effectivement, Butler se « soûla la gueule ». A 11 heures du soir, alors qu'il buvait au *Chien bleu*, dans Berkeley Square, son énième whisky, Lucia Renshaw, reflétée par tous ses miroirs, faisait sa toilette de nuit dans sa chambre à coucher.

Elle s'assit pour enlever ses bas. Des bas roulés un peu au-dessus du genou et retenus par d'étroites jarretières de couleur rouge. Avant de les enlever, Lucia contempla, songeuse, le reflet que lui renvoyait un miroir en pied.

IX

Il en avait fini avec Lucia Renshaw ! Fini avec toute cette affaire ! Il en avait plein le dos !

Lorsque le lendemain matin, la tête lourde, il descendit prendre son petit déjeuner, sa décision était prise. Un Patrick Butler ne se laissait pas insulter par n'importe qui. Cette pimbêche n'avait qu'à se chercher un autre avocat.

Sa vieille gouvernante, Mrs Pasternack, l'attendait à la salle à manger.

— Bonjour, Mrs Pasternack.

— Bonjour, monsieur. Je me suis permis de...

— Mrs Pasternack, déclara Butler, le front douloureux, je n'ai aucun rendez-vous aujourd'hui et je n'y suis pour personne, pas même si on téléphone de mon étude. Ce sera tout, merci.

— Bien monsieur, fit la vieille gouvernante qui connaissait assez son patron pour ne pas insister.

Patrick Butler habitait, dans Cleveland Row, une ravissante maison ancienne, mais, par cette froide matinée brumeuse, la salle à manger XVIII^e ne lui parut guère accueillante. Il trouva un goût de sciure à la première bouchée de saucisse qu'il avala et il en eut le cœur soulevé. Tout en se versant une tasse de thé bouillant, il examina nonchalamment la pile de lettres posées à côté de son assiette, puis il prit celle du dessus, une enveloppe grise portant son adresse au crayon en lettres d'imprimerie.

Il l'ouvrit et le bref message qu'elle contenait, écrit lui aussi en lettres d'imprimerie, lui sauta aux yeux.

NE VOUS MELEZ PAS DE L'AFFAIRE RENSHAW.

CET AVERTISSEMENT EST LE PREMIER ET LE DERNIER.

— Tiens ! tiens ! tiens ! fit l'Irlandais brusquement plein d'entrain.

Se servant une seconde tasse de thé, Butler l'emporta vers le guéridon où était posé le téléphone, consulta l'annuaire puis forma un numéro.

— Puis-je parler à Mrs Renshaw, je vous prie ? demanda-t-il.

— Je crains bien que non, répondit la voix pincée de miss Cannon. De la part de qui ?

— De Patrick Butler, chère miss Cannon, et dites-lui que c'est urgent.

Il perçut un bruit de pas précipités, puis la voix haletante de Lucia, pleine de remords et de tendresse :

— Patrick ! J'allais vous appeler. J'ai été ignoble, hier soir, et d'une telle ingratitude...

— N'en parlons plus. Vous n'étiez pas dans votre état normal.
— Comment puis-je me faire pardonner ?
— Rien de plus facile, fit Butler le cœur en fête. Déjeunez avec moi.

— Je ne sais vraiment pas si je peux, hésita Lucia qu'on sentait tentée.

— Et pourquoi pas ?

— La mort de Dick...

— Vous aviez ce fumier en horreur, alors pas de grimaces ! Faites-vous belle et rendez-vous dans le hall du *Claridge*, près de l'entrée du grill, à midi et demi.

— Je pourrai peut-être m'arranger pour y être.

— Parfait ! Ah ! encore une chose, reprit Butler, les yeux brillants. Vous m'avez parlé, hier soir, d'une agence de détectives à laquelle vous vous étiez adressée et vous m'avez dit qu'un de leurs agents, mis sur votre affaire, avait été grièvement blessé par une ou plusieurs personnes munies de coups de poing américains. Cette personne, c'était votre mari ?

— Seigneur, non ! Ce n'était pas le genre de Dick !

— Je le pensais bien. Il faisait exécuter la sale besogne par quelqu'un d'autre. Cette agence me fournira peut-être des indices. Pouvez-vous me donner son nom et son adresse ?

— C'est dans Shaftesbury Avenue, fit Lucia après avoir réfléchi, mais je ne sais plus le numéro. La plaque porte : *Smith and Smith, discrétion assurée*. Vous trouverez l'adresse exacte dans l'annuaire. Mais je ne vois pas...

— Ça peut m'ouvrir des horizons. Au *Claridge*, à midi et demi.

— Au *Claridge*, à midi et demi, répéta gaiement Lucia.

Quant à Butler, après avoir raccroché, il dut se retenir pour ne pas danser de joie. Il avala ses saucisses refroidies avec appétit, se beurra des toasts et se servit une troisième tasse de thé. Sa gouvernante, qui l'observait par la porte entrouverte, jugea le moment propice :

— Excusez-moi, monsieur, mais j'ai pris sur moi de faire entrer la jeune dame dans la bibliothèque.

— De faire entrer qui ?

— La jeune dame, répéta Mrs Pasternack en appuyant sur le dernier mot.

— Et qui est cette jeune dame ?

— Une certaine miss Joyce Ellis, monsieur.

« Au diable cette fille ! » se dit Butler en se levant d'un bond et en jetant sa serviette sur la table d'un geste rageur. Il n'en aurait donc jamais fini avec elle ? Et cependant il devait s'avouer qu'elle était singulièrement attirante, et il se rappela brusquement avoir rêvé d'elle

cette nuit-là. Peut-être venait-elle s'excuser de son attitude au bistrot.

— Je vais la recevoir, dit-il à la gouvernante.

Sa bibliothèque, qu'assombrissait le brouillard du dehors, contenait presque autant d'ouvrages de criminologie que celle du Dr Gédéon Fell. Installée devant un guéridon, Joyce feuilletait un bouquin qu'elle posa en le voyant entrer.

— Je m'excuse de vous déranger, dit-elle avec élan, mais je sais ce que vous avez entrepris et je crois être en mesure de vous aider.

— Vous savez ce que j'ai entrepris ? s'exclama Butler surpris.

— Oui. J'ai lu hier soir dans les journaux que Dick Renshaw était mort empoisonné.

— C'est possible, mais je ne vois pas...

— Mr Denham est passé à la prison de Holloway pour demander si, par hasard, on connaîtrait mon adresse. Or, il se trouve que la gardienne en chef a une sœur qui tient une pension de famille à Bloomsbury. Elle m'a recommandée à elle et c'est là que Mr Denham m'a retrouvée. Or, Mr Denham...

— Qu'est-ce que vous lui reprochez, à ce bon Charlie ?

— Rien, dit vivement Joyce. Il s'est confié à moi. Les gens le font volontiers. C'est ainsi que j'ai appris que vous alliez défendre Lucia Renshaw et je crois pouvoir vous aider.

— De quelle manière ?

Joyce se pencha en avant. Elle portait le même tailleur brun et le même chandail jaune que la veille, mais elle était allée chez le coiffeur et elle n'exhalait plus l'odeur de savon noir et de désinfectant de la prison.

— Est-ce que cela vous intéresserait de connaître le motif de ces deux meurtres ? demanda-t-elle en secouant ses cheveux noirs, lisses et brillants.

— Evidemment !

— J'ai vécu pendant près de deux ans auprès de Mrs Taylor, fit Joyce. Je l'aimais bien. D'ailleurs, je crois que tout le monde l'aimait. Mais on peut vivre ainsi aux côtés d'un être sans remarquer certaines choses. Puis brusquement, un beau jour... Voyez-vous, Mr Butler, au fond, vous n'êtes pas très observateur.

Butler se sentit à nouveau pris de migraine et ses mains se crispèrent sur les accoudoirs de son fauteuil.

— De plus, reprit Joyce, vous êtes très normal, presque trop... C'est pourquoi...

— Continuez. Vous m'intéressez vivement. Alors à votre avis, je ne suis pas observateur ?

Fouettée par ce ton acerbe, Joyce leva vivement la tête tandis que Butler reprenait :

— Si cela vous chante, organisez une conférence sur le don

d'observation. Quant à moi, miss Ellis, j'en ai assez entendu.

— Vous n'écoutez donc jamais personne ? s'écria Joyce.

— Cela m'arrive, à l'occasion.

— Et vous refusez d'entendre ce que j'ai à vous dire ?

— Une autre fois, peut-être, fit Butler.

Il se leva et consulta son bracelet-montre.

— Si vous voulez bien m'excuser, j'ai de nombreux rendez-vous ce matin.

— J'ai compris, fit Joyce se levant à son tour.

Comme Butler allait appuyer sur la sonnette, elle ajouta :

— Ne vous donnez pas la peine de me faire raccompagner.

— Peut-être, suggéra Butler pris d'un vague remords ou frappé par le corps magnifique de cette fille, pourrions-nous dîner ensemble un de ces soirs...

Sur le seuil de la porte, Joyce pivota sur elle-même.

— Je ne vous reverrai pas avant d'être en mesure de vous révéler le nom du véritable assassin, déclara-t-elle d'une voix haute et claire.

— Bonne chance ! fit Butler en éclatant de rire. Vous croyez réellement le découvrir avant moi ?

— Je ne risque rien à essayer, riposta Joyce du vestibule.

La porte s'ouvrit, se referma sur elle et elle disparut dans le brouillard.

Butler se fit cette réflexion que, à la fin de chacun de ses entretiens avec cette fille, il restait partagé entre l'exaspération et l'admiration. L'idée qu'elle voulait jouer les détectives l'amusa un moment, mais bientôt l'image de Lucia chassa celle de Joyce.

Il arriva au *Claridge* une demi-heure à l'avance. Et ce fut avec une demi-heure de retard que Lucia poussa la porte tournante et vint à lui, l'air navré :

— Je n'arrivais pas à trouver un taxi. Pourquoi souriez-vous ?

— Moi ? Je ne souris pas.

— Si, vous souriez.

— Je ne sais pas pourquoi, je pensais au Dr Fell manipulant ce candélabre d'argent hier et vous posant cette question ridicule : « Les femmes portent-elles encore des jarrettières de nos jours, et particulièrement des jarrettières rouges ? »

— Patrick, fit Lucia après une légère pause, il n'y a pas de quoi rire.

— C'est possible, mais je me demande où il voulait en venir... Allons-y !

Le grill, aux sièges capitonnés de cuir rouge, et au buffet croulant sous les hors-d'œuvre scandinaves, était plein à craquer. Ils durent attendre qu'une table soit libre. Pendant tout ce temps, comme pendant le déjeuner, Lucia parla de tout et de rien, avec un entrain qui

dissimulait mal une secrète terreur. Elle pouvait être arrêtée d'une minute à l'autre et elle le savait. Mais l'angoisse semblait accroître encore sa vitalité et elle était plus ravissante que jamais. Son tailleur noir et son manteau de vison mettaient en valeur ses cheveux de soie blonde et ses grands yeux bleus. Butler admira son courage.

Ils étaient assis l'un à côté de l'autre et c'est seulement quand on leur eût servi le café et qu'ils eurent allumé une cigarette que Lucia revint au sujet qui l'obsédait.

— Dites-moi, ce Dr Fell, il paraît qu'il a une réputation formidable, mais par moments, il a l'air complètement gâteux.

— Non, Lucia, n'en croyez rien.

— Mais enfin, vous avez entendu les questions stupides qu'il m'a posées.

— Oui. Moi-même il m'est arrivé de le croire cinglé. Mais ne vous y trompez pas. Gédéon Fell est un homme remarquable.

— Alors, c'est vrai, s'exclama Lucia, qu'il a fait toute une histoire au sujet d'un des candélabres d'argent du salon ?

— C'est exact, fit Butler. S'il s'y est intéressé, autant que j'ai pu comprendre, c'est parce qu'un des porte-bougies portait encore, à l'intérieur, des traces de cire.

— Mais c'est faux ! Il était propre !

— Comment le savez-vous ?

— Kitty nous en a parlé ce matin. La pauvre Agnes était bouleversée, elle est tellement méticuleuse... Nous les avons examinés, ils étincelaient.

— Pas hier soir, Lucia, cela je puis en témoigner moi-même. Quelqu'un a dû...

Butler se tut. Sa migraine avait disparu, son cerveau fonctionnait de nouveau à plein régime, et le mot « quelqu'un » qu'il venait de prononcer le hanta.

— Peu importe, reprit-il. J'ai deux nouvelles à vous annoncer.

— De bonnes nouvelles ?

— La première, c'est que vous dînez avec moi ce soir.

Lucia fut peut-être surprise, mais elle ne joua ni les coquettes ni les ingénues. Elle eut pour Butler un regard qui lui fit battre le cœur.

— Avec joie, dit-elle, à condition que vous me laissiez vous faire une suggestion. Je crois vous connaître assez pour penser qu'elle ne vous choquera pas. Si nous allions dîner et danser dans une boîte mal famée ?

— Pourquoi pas ? s'exclama Butler, ravi. Mais un avocat toujours sur la brèche n'est guère spécialiste des mauvais lieux à la mode. En connaîtriez-vous un ?

— Oh oui ! dit vivement Lucia. Je n'y suis encore jamais allée, mais il paraît qu'on s'y amuse follement. On ne sait même pas avec

qui on danse.

— Que voulez-vous dire par-là ?

— Attendez et vous verrez. Vous avez du papier et un crayon ?

Butler lui tendit une vieille enveloppe et un porte-mine et la jeune femme reprit :

— Je ne me souviens plus du nom de cette boîte, mais voici l'adresse : 136, Dean Street. C'est dans Soho... Et ensuite, êtes-vous prêt à courir l'aventure sans me poser la moindre question ?

Il prit l'enveloppe sur laquelle elle avait griffonné quelques mots :

— Moi ? Mettez-moi à l'épreuve... Si j'envoyais mon chauffeur vous prendre ce soir avec la voiture ?

— Non, non, surtout pas, souffla Lucia. On ne s'aventure pas dans des quartiers pareils avec une voiture de maître. Pas plus qu'on ne s'habille. Mettez ce que vous avez de plus vieux. Rendez-vous là-bas à 8 heures.

Elle lui effleura la main :

— Si l'on doit m'arrêter, au moins que je prenne un peu de bon temps auparavant.

— C'est justement à cela que se rapporte ma seconde nouvelle, fit Butler se rapprochant d'elle. Je vous ai dit hier soir de ne pas vous faire de souci.

— Mais comment le pourrais-je ?

— Parce que je suis en mesure maintenant de prouver que vous n'êtes pas coupable.

— Si vous me racontiez plutôt ça à moi, Mr Butler, intervint une voix de basse.

Lucia sursauta, comme piquée par une guêpe, et Butler fronça le sourcil. Devant eux, l'air impassible, se tenait le commissaire principal Hadley.

Hadley, en dépit de son vieil imperméable délavé, ne paraissait nullement déplacé dans ce restaurant luxueux. Sa haute taille, ses larges épaules, ses cheveux et sa courte moustache d'un gris d'acier lui donnaient l'allure d'un officier en retraite.

— Je ne pensais pas, commissaire, qu'un homme comme vous s'abaissait à prendre les gens en filature, fit Patrick Butler couvrant de la sienne la main tremblante de Lucia. Mrs Renshaw, puis-je vous présenter le commissaire Hadley, de la Brigade criminelle ?

— Je ne vous ai nullement pris en filature, fit Hadley.

Il se garda bien d'ajouter que Lucia était depuis deux jours sous surveillance.

— Puis-je m'asseoir un instant à votre table ?

Butler fit signe à un garçon d'apporter une chaise et Hadley prit place en face d'eux.

— Je ne vois aucun inconvénient à vous dire où j'en suis arrivé

dans mes conclusions, fit Butler. Ce sont d'ailleurs celles du Dr Fell. Au fait, vous l'avez vu récemment ?

— Ce matin, grommela Hadley, s'assombrissant. Et je l'ai trouvé plus nébuleux que jamais.

— Pour lui, reprit Butler, nous avons affaire à une bande de criminels qui tuent par le poison et ne laissent jamais le moindre indice derrière eux.

— Parlez moins fort, fit Hadley sans quitter des yeux l'avocat et sa cliente.

— Cette bande de fous dangereux, insista l'avocat, opérerait sous une « couverture ». Quelle couverture, ça je l'ignore. Et, ma vie en dépendrait-elle, je ne vois pas le rapport avec un chandelier, un dessin tracé dans la poussière et une femme portant des jarrettières rouges. Mais je crois pouvoir vous dire qui était à la tête de cette bande.

— Parfait ! Qui est-ce ?

— J'ai dit « était » corrigea Butler, conscient de la bombe qu'il allait faire éclater. Le chef de cette bande, que quelqu'un a empoisonné pour prendre sa place, n'était autre que Richard Renshaw.

Lucia renversa sa tasse de café. Une bien petite tasse mais qui en se brisant domina le bruit assourdi des conversations.

— Un... un criminel ! s'exclama-t-elle l'air incrédule. Mais c'est impossible !

A la stupeur des deux hommes elle ajouta :

— Dick choisissait toujours lui-même mes robes.

Cette réflexion leur parut un véritable coq-à-l'âne.

— Vous remarquerez, fit Butler souriant, avec son assurance habituelle, que Mrs Renshaw n'est au courant de rien. Et c'est pour bien le démontrer que le Dr Fell lui a posé hier soir toutes ces questions bizarres. Trouvez celui qui a remplacé Renshaw à la tête de cette bande de criminels, et vous tiendrez le coupable. Qu'en dites-vous, Hadley ?

— Nous recueillons les informations, Butler, dit le commissaire en faisant saillir ses mâchoires. Nous n'en donnons pas. Cependant, je vais apporter de l'eau à votre moulin. Renshaw avait trois comptes en banque sous trois noms différents.

Il lança à Lucia un regard impénétrable :

— Si vous êtes réellement innocente, Mrs Renshaw, vous serez une femme riche.

— Mais alors, pourquoi ne pas suivre cette piste, commissaire ? fit Butler en frappant du poing sur la table.

— Et comment vous y prendriez-vous à ma place ?

— Un des enquêteurs de l'agence de détectives Smith and Smith, « discrétion assurée », a été durement tabassé par deux hommes à la solde de Renshaw. Smith and Smith, ou quel que soit son nom, doit

certainement savoir qui sont ces deux hommes. Interrogez-le et cela vous mettra sur la piste.

— Figurez-vous, Butler, fit Hadley tandis que l'ombre d'un sourire éclairait son rude visage, que nous y avons pensé. Smith and Smith, dont le vrai nom est Luke Parsons, pratique en effet une « discrétion assurée ». Nous ne sommes pas parvenus à lui arracher un mot.

— Eh bien moi, je vous parie que j'y arriverai !

— Tiens ! tiens ! fit Hadley. Auriez-vous l'intention de vous lancer vous-même dans cette affaire ?

— A pieds joints !

— Cela présente des risques.

— Vous ne croyez tout de même pas que ces crapules me font peur ? fit Butler l'air stupéfait. Au fait, j'ai déjà reçu des menaces.

— Quoi ?

— Oui. Un billet ainsi rédigé : « Ne vous mêlez pas de l'affaire Renshaw. Cet avertissement est le premier et le dernier. » J'ai eu affaire à trop de criminels au cours de ma carrière pour en avoir peur, commissaire.

— Vous voulez dire que vous en avez fait relâcher pas mal.

— C'est en effet ce que je veux dire, fit Butler d'un ton enjoué. Et j'ai toujours été frappé par leur manque total d'intelligence.

— Pas besoin d'être intelligent, remarqua Hadley, pour vous taillader le visage à l'aide d'une pomme de terre hérissée de lames de rasoir.

— A ce moment-là, j'aviserai.

— Vous vous êtes déjà trouvé dans une véritable bagarre ? Vous savez vous servir de vos poings ?

— Non, fit Butler avec un suprême dédain. Je ne me suis jamais soucié de prendre des leçons de boxe.

— Vous ne vous êtes jamais soucié !... Ecoutez-moi, Butler, fit Hadley se penchant vers lui, ce boulot-là, c'est nous que ça regarde. Et je vous mets en garde, parce que...

— Quoi ?

— Je ne dispose pas d'assez d'hommes pour assurer votre protection.

— Et qui vous a demandé votre foutue protection ? fit Butler avec le plus grand calme. Vous me l'offririez sur un plateau que je n'en voudrais pas... Encore un peu de café, Lucia ?

Une demi-heure plus tard, Patrick Butler, plus sûr de lui que jamais, grimpait quatre à quatre l'escalier menant à l'agence *Smith and Smith, discrétion assurée*.

X

— Vous désirez ? interrogea une fille à lunettes à monture de corne et à chignon dont le profil se détachait sur une porte vitrée poussiéreuse aux lettres d'or à demi effacées.

L'officine était située au premier étage d'un immeuble minable de Shaftesbury Avenue et ne comprenait que deux petites pièces.

L'avocat avait préparé d'avance son plan d'attaque, mais remarquant, sur sa gauche, la porte légèrement entrouverte du second bureau, il changea ses batteries.

— Bonjour, fit-il arborant son sourire le plus séduisant. Puis-je avoir un petit entretien avec Mr Parsons ?

— Vous avez rendez-vous ? demanda la fille au chignon jouant d'une façon touchante le rôle de la parfaite secrétaire.

— Non, fit Butler, haussant la voix. Mais je crois qu'il me recevra. Annoncez-lui Mr Renshaw.

De la pièce à côté parvint à Butler le brusque grincement métallique d'un fauteuil à pivot. Il n'y avait pas à se tromper sur le tremblement de la main que la fille tendit vers le téléphone intérieur, ni à son regard affolé derrière ses lunettes.

— Inutile ! fit vivement Butler, en fonçant vers la porte.

Il avait pensé faire un certain effet, mais celui qu'il produisit dépassa ses espérances.

Bouche bée, blanc comme un linge et l'air pétrifié, le petit type maigre à la moustache trop noire pour son âge et trop épaisse pour son visage qui était installé à une table de travail, face à la porte, dévorait Butler des yeux.

L'avocat marqua une légère pause, puis simula l'étonnement :

— Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous croyez voir un fantôme ? Vous ne me prenez pas pour mon frère, par hasard ?

— Votre... votre frère ? balbutia Luke Parsons.

— Oui, mon frère Dick, qui est mort il y a deux jours, le pauvre vieux.

— Ah... fit Parsons. C'est donc ça !

— Je vis aux Etats-Unis depuis six ou sept ans, reprit Butler en fermant la porte derrière lui. Et je me suis dit que peut-être...

— Ce n'est pas que vous lui ressembliez vraiment, fit le petit type qui était chauve par-dessus le marché. Mais la voix... la démarche... Alors comme ça, vous êtes son frère ? Et vous habitez les Etats-Unis ?

— Oui. En apprenant la mort de Dick, j'ai pris le premier avion.

— Voilà un pays où une agence comme la mienne est considérée, alors qu'ici Scotland Yard nous traite comme des chiens.

— Ne vous frappez pas, fit Butler qui baissa la voix : je viens vous voir pour une petite affaire d'un caractère strictement privé...

— Asseyez-vous, cher monsieur ! trémola Parsons se levant, sa grosse moustache agitée d'un frémissement. Asseyez-vous, je vous en prie !

Il avança une chaise à Butler, se rassit à son tour, puis demanda :

— De quoi s'agit-il exactement ?

— C'est un peu délicat à expliquer.

— Mais oui, mais oui, c'est souvent le cas. Il s'agit d'une dame, je suppose.

— En quelque sorte, oui.

— Pénible, mais bien naturel, fit le petit type maigre en secouant sa tête chauve d'un air de commisération. Mais vous connaissez notre devise : « Discrétion assurée ». Confiez-vous à moi comme vous le feriez à un ami.

— Eh bien voilà. Je suis dans les affaires aux Etats-Unis.

— Puis-je me permettre de vous demander quel genre d'affaires ?

— Un peu comme celles que Dick avait organisées ici, fit Butler sans quitter des yeux son interlocuteur. Mais je crois que notre « couverture » est meilleure que ne l'était la sienne.

Pendant un instant, Patrick Butler eut l'impression d'avoir été trop loin, car au mot de « couverture » Parsons avait blêmi. Sur quel terrain mouvant était-il en train de s'avancer ? Quel mot avait terrifié le petit moustachu ? Le mot « couverture »... Bizarre.

— Je regrette, fit le détective d'une voix tremblante, mais je ne veux pas être mêlé à tout ça.

— Un instant, lança Butler. Je crois que vous ne m'avez pas compris.

— Ah non ?

— Non. Je ne cherche nullement à vous mêler à mes affaires. Vous vous rappelez sans doute qu'il y a quelque temps, mon frère a eu des ennuis avec sa femme ?

— Vraiment ?

Les yeux du moustachu papillotèrent.

— Hé oui. Dick s'était assuré les services de deux gaillards pour... comment dire, flanquer une raclée à un de vos hommes. Et ce sont justement ces deux types que je voudrais retrouver pour les emmener avec moi aux Etats-Unis. Je ne vous demande rien de plus.

— Désolé, mais j'ignore tout de cette affaire.

Butler esquissa le geste de sortir son portefeuille de la poche intérieur de son veston :

— Si vous doutez que je sois bien Bob Renshaw...

— Non, jamais de la vie ! Si vous étiez brun et non châtain, je croirais voir son fantôme.

— Mes affaires me rapportent gros.

Butler, sortant cette fois son portefeuille, en tira un billet de cent dollars qu'il posa sur le bureau.

— Encore une fois, je ne vois absolument pas de quoi vous voulez parler.

Butler posa sur le bureau un second billet de cent dollars, et, malgré le froid qui régnait dans la pièce, Parsons se mit à suer à grosses gouttes.

— Je pourrais peut-être, chuinta-t-il enfin, vous donner une adresse où vous pourriez peut-être joindre les deux hommes en question. Mais dans mon agence, on ne prononce jamais un nom. Non, jamais ! Et je ne dis pas que vous les trouverez, mais que vous pourriez peut-être les trouver.

— Si vous êtes en train de me blouser, bien entendu, je...

— Seigneur, Mr Renshaw, jamais je ne me le permettrais !

Butler poussa vers lui les deux billets. Arrachant une feuille à son bloc-notes, Parsons y écrivit une adresse en lettres d'imprimerie, la plia et la glissa dans la main de Butler qui, la mettant dans sa poche, se leva en disant :

— Je peux compter sur votre discrétion ?

— Mais naturellement, monsieur ! Vous pouvez me faire toute confiance ! déclara « discrétion assurée », qui, à peine la porte refermée sur son client, décrocha le téléphone.

Mais cela, Patrick Butler n'en sut rien. Il dévala l'escalier et ne déplia le feuillet qu'une fois arrivé dans Shaftesbury Avenue, grouillante de monde. Après l'avoir lu, il resta planté sur le trottoir, insensible aux piétons qui le bousculaient. Et le froid qu'il éprouva soudain, ce n'était pas au brouillard à goût de suie qu'il le devait. Sortant de sa poche l'enveloppe où Lucia Renshaw avait griffonné l'adresse de la boîte où ils devaient se retrouver le soir même à 8 heures, il s'assura qu'il ne se trompait pas. C'était bien la même : 136 Dean Street, dans Soho.

— Taxi ! hurla-t-il sans beaucoup d'espoir. Taxi !

Son état d'esprit, au cours des heures qui suivirent, peut se résumer par un seul mot : « Démence ». Oui, c'était dément de penser, ne fut-ce qu'un instant, que Lucia Renshaw était mêlée à cette affaire. Sur ce point, sa conviction était faite.

Il était toujours dans le même état d'esprit lorsqu'il partit de chez lui à 7 heures et quart pour se rendre à pied à son rendez-vous avec Lucia.

Le brouillard s'était légèrement dissipé, mais il faisait encore très froid, lorsque, traversant Piccadilly Circus, il prit la direction de Shaftesbury Avenue.

Toujours plongé dans ses pensées, il remonta l'avenue, tourna sur

sa gauche et s'engagea dans Dean Street, une rue étroite et peu engageante. Des filles y faisaient le trottoir, les plus misérables et les plus laides que Butler ait jamais vues. Un peu plus loin, deux grands types, des Noirs, s'entretenaient à voix basse. Puis la rue s'allongeait, déserte.

Butler éprouva le choc de sa vie en arrivant devant le numéro 136.

Trois marches en contrebas, puis, se détachant sur une fenêtre, en lettres émaillées, le mot « billards ». En se penchant, Butler compta en effet, dans la salle grouillante de monde, trois tables de billard. La porte vitrée, proche de la fenêtre, portait aussi le n° 136. « Ce n'est pas possible ! » se dit-il. Il regarda autour de lui. Il y avait bien, sur la droite, une entrée de niveau avec la rue, mais elle semblait condamnée. Sur la gauche, une autre porte, en aussi mauvais état et qui, elle aussi, semblait condamnée. Aux étages, pas une seule fenêtre éclairée.

Lucia lui avait parlé d'une boîte, d'une espèce de club où l'on allait pour dîner et danser. Était-il croyable que cette femme élégante et raffinée lui ait donné rendez-vous dans ce bistrot où l'on pénétrait par une salle de billard minable ? D'autre part c'était bien le genre d'endroit que devaient hanter les deux hommes de main qui...

Butler consulta sa montre. Il disposait d'un peu plus de dix minutes avant d'aller retrouver Lucia et, sur son conseil, il ne s'était pas habillé, choisissant au contraire son complet le plus défraîchi ainsi qu'un pardessus et un feutre qui dataient du déluge.

Il descendit les trois marches, poussa la porte vitrée.

Une aigre odeur de bière le prit à la gorge. Le bruit sourd de billes qui se carambolaient et les exclamations des joueurs dominaient le brouhaha des conversations. Les tables s'alignaient dans toute la profondeur de la salle, mais seules trois maigres ampoules pendant du plafond les éclairaient, laissant dans l'ombre les joueurs en manches de chemises criardes.

C'est alors que Butler repéra une nouvelle porte.

Elle s'ouvrait au fond de la salle, sur la droite, en face de la troisième table. Mine de rien, Butler s'y dirigea.

Personne ne fit attention à lui, ou du moins il le crut. On jouait, aux deux premières tables, au billard classique, et, à la troisième, au billard américain.

Arrivé devant la porte, Butler constata qu'elle n'était pas fermée et que la clé était dans la serrure. Il s'y adossa, mit ses mains derrière son dos. Il ne s'agissait sûrement pas d'un placard, car un rai de lumière en filtrait. Butler sortit adroitement la clé de la serrure et la fourra dans sa poche.

Au billard américain, la dernière bille tomba dans la poche de

droite. Celui qui venait de réussir ce coup, un jeune type aux cheveux trop longs et au complet couleur moutarde se redressa, l'air satisfait, et se tourna vers Butler qui lui demanda :

— Terminé ?

— Oui. A ton tour, papa, fit le type au complet moutarde en lui tendant la queue de billard.

— Personne ne m'a demandé, ce soir ? fit Butler.

— Toi, il me semble que je t'ai déjà vu, fit l'autre en plissant les paupières.

— Renshaw, fit Butler. Bob Renshaw.

— Personne a demandé après Renshaw ? gueula le type aux cheveux lissés. Bob Renshaw ?

Il y eut un silence si bref qu'il aurait pu passer inaperçu si le choc mat des billes ne s'était fait plus distinct. Quelques grognements négatifs s'élevèrent puis moururent. Si Patrick Butler sentit venir le danger, il n'en montra rien.

— Manque de pot, fit l'autre. T'es seul ?

— Oui.

— Fais-toi la main en attendant, fit le type en lui indiquant du pouce le billard américain. Tu verras, c'est pas sorcier.

— Bonne idée. C'est ce que je vais faire.

Les billes de couleurs vives, portant chacune un numéro, s'éparpillèrent sur la table à mesure que Butler vidait les poches. Il les rassembla dans le triangle de bois, qu'il retira ensuite, et se posta le dos toujours tourné à la porte.

Neuf minutes avant de retrouver Lucia. Plus que neuf minutes !

Se penchant sur le billard, Butler visa la bille blanche qui, venant les frapper, éparpilla les billes de couleur dans toutes les directions. Il se préparait à viser à nouveau lorsque, comme averti par un sixième sens, il se redressa brusquement.

L'ambiance s'était curieusement gâtée dans la salle. Plus un seul cliquetis de billes, plus un bruit de voix, plus un frottement de semelles. Plus un geste, plus un souffle. Seule une brûlante hostilité dirigée sur lui comme un faisceau.

Un instant, il se crut seul, puis il leva les yeux.

La salle s'était vidée. Seuls deux types étaient restés.

On avait baissé le store sale sur la fenêtre en façade. Une persienne masquait la porte vitrée. Les trois ampoules à la lumière jaunâtre, enveloppées d'un halo de fumée froide, n'éclairaient plus que des tables désertes.

Le type maigre, installé, jambes croisées, sur le banc placé sous la fenêtre, les yeux abrités par une visière jaunâtre, était visiblement le propriétaire. Face à Butler, de l'autre côté de la salle, un second type était négligemment adossé au râtelier où s'alignaient les queues de

billard.

Les mains dans les poches, il portait un chandail noir à col roulé, reprisé et rapiécé, comme on en voit tant dans les salles d'entraînement de boxe. Un costaud, plus grand que Patrick Butler, plus large d'épaules, aussi, et si musclé que sa grosse panse se voyait à peine. Il avait les cheveux qui traînaient sur son col et le nez cassé.

Le silence se prolongea. Aucun des deux hommes n'accorda ne fût-ce qu'un regard à Butler.

— M'a l'air de jouer comme un manche, ce gars-là, prononça le type à la visière comme s'il parlait d'un Martien.

— Ouais, fit l'autre d'une voix de rogomme. M'a l'air de jouer comme un manche.

Butler fut pris d'une rage froide. Il connaissait ce genre de propos. Il avait affaire à des brutes dont l'intelligence ne dépassait pas celle d'enfants de dix ans.

D'une voix claire, en se débarrassant de la queue de billard qu'il posa sur la table, il annonça avec un sourire :

— J'ai l'impression que vous êtes les hommes que je cherche.

A nouveau, un silence plana. Puis le type à la visière, se renversant en arrière, éclata de rire. Une de ses dents de devant était en or. Mais son rire cessa presque immédiatement.

— Il nous cherchait, fit l'homme à la dent d'or, l'air pénétré. Tu te rends compte, Em, il nous cherchait.

— Tu m'en diras tant, Goldy !

— Et dis donc, Em, pourquoi tu crois qu'il nous cherche ? ricana Goldy.

Le dénommé se redressa de toute sa hauteur et gonfla le thorax, faisant s'entrechoquer dans son dos les queues de billard. Le plus tranquillement du monde, il sortit sa main gauche de sa poche pour fixer à sa main droite un lourd coup de poing américain. Puis, lançant un regard à Butler, il enfila sur le tout un fin gant noir tout déformé.

Patrick Butler, debout près de la table, avait la rage au cœur mais continuait de sourire.

Cependant la peur le prit aux tripes. L'idée que de telles crapules ne méritaient que le mépris l'aida à surmonter cette peur. Ces types-là, il faut soit les ignorer, soit les abattre.

D'un air dégagé, il jaugea du regard la distance où se trouvaient les billes les plus proches. De bonne taille et d'un bon poids, on les tenait bien en main. Lancées de... dix mètres environ, elles pouvaient aisément fracasser un crâne. Butler souriait toujours. Il dissimulait déjà une de ces billes dans sa main droite. Le silence se prolongea. Puis Goldy et Em le regardèrent enfin en face et tout se déchaîna.

— Vas-y, Em ! gueula Goldy.

Le bras de Patrick se détendit comme un ressort et il lança une

bille meurtrière.

La boule, d'un rouge vif, passa à un centimètre de la tête d'Em et alla s'écraser dans le râtelier. Une des queues de billard se brisa en deux, toutes les autres dégringolèrent et se mirent à pleuvoir sur Em avant de rebondir sur le sol avec fracas.

De l'autre côté des tables, dans la pénombre, la gueule d'Em était plutôt celle d'un gosse vicieux et cruel que d'un adulte. Il ne comprit ce qui venait de se passer que lorsque la bille rouge roula à ses pieds.

— Salaud ! Tu me le payeras ! éructa-t-il en s'élançant.

Mais cette fois, Butler ne le rata pas. La bille, une verte striée, cette fois, l'atteignit à l'attache de l'épaule et du bras droit. Em chancela, se prit les pieds dans les queues de billard et s'écroula sur le dos, le bras droit inerte. Il se mit à gesticuler faiblement comme un cancrelat géant.

— Et maintenant, à ton tour, Goldy, fit Butler, animé d'une haine féroce.

Mais déjà Goldy, toujours installé sur le banc, glissait sa main derrière la persienne et frappait sur le carreau pour appeler du renfort. Une bille alla s'écraser sur la persienne qui amortit le choc, préservant la vitre. La lèvre retroussée sur sa dent d'or, Goldy alla s'abriter sous la première table.

Pendant un instant, un silence presque irréel régna. Butler, en pardessus et feutre, commençait à transpirer. Juste derrière lui, un peu sur sa gauche, s'ouvrait la porte dérobée. Il serrait la clé dans sa main gauche. Dieu sait où elle menait, cette porte !

Celle qui donnait sur rue s'ouvrit sans bruit. Quatre types d'aspect si neutre que Butler n'aurait pu les décrire, entrèrent sans bruit, eux aussi.

— Dispersez-vous ! lança Goldy d'une voix grasseyante. Planquez-vous sous les tables et quand vous le tiendrez, allez-y de la patate.

La patate, en question c'était tout simplement une pomme de terre hérissée de lames de rasoir. Vous la plantez dans la figure, donnez un quart de tour et...

— Il en tâtera, fit Goldy qui en mangeait d'avance. Il en tâtera et pas plus tard que tout de suite.

Pendant environ cinq secondes, Butler tint les nouveaux venus sous le feu des billes multicolores. Des missiles jaunes, rouges et bleus sillonnaient la salle comme des balles traçantes au cours d'un raid aérien. Un des râteliers s'effondra. Un des nouveaux venus, atteint au bas-ventre, gueula et se plia en deux. Em, qui tentait de se relever malgré son épaule brisée, glissa sur une des queues de billard et s'étala à plat ventre.

Butler lança un dernier regard sur les billes qui tourbillonnaient et rebondissaient, s'engouffra dans la porte dérobée et la referma.

derrière lui. Ses mains tremblaient si fort qu'il faillit laisser échapper la clé. Déjà les truands arrivaient en courant. Il donna juste à temps un tour de clé.

Il comprit alors où il se trouvait.

Un étroit couloir, parallèle à la salle de billard, courait sur sa droite jusqu'à une porte d'entrée. La porte qui se trouvait à côté du n° 136 et qui, de la rue, lui avait semblé condamnée.

Sur sa gauche, des marches menaient à un palier et à une porte d'où filtraient de la lumière et les accents d'un orchestre de jazz...

Le fameux club de Lucia. Et la porte, en apparence condamnée, en était la véritable entrée.

Butler grimpa l'escalier quatre à quatre. La prudence lui conseillait de filer en vitesse. Mais il avait promis à Lucia de la retrouver. De plus, il avait un compte à régler avec l'homme à la dent d'or.

Sur le palier, la musique se fit assourdissante. Lançant un regard par la porte entrebâillée, Butler comprit pourquoi Lucia lui avait dit : « On ne sait même pas avec qui on danse. » En effet, hommes et femmes portaient tous des masques noirs, blancs ou roses. Certains de simples loups, mais, la plupart, des loups à volant dissimulant tout le visage.

Sur le palier, un jeune homme au type espagnol était installé derrière une table supportant un registre et une pile de masques. Butler se redressa de toute sa taille, et prenant son air le plus assuré, articula :

— Un masque, je vous prie.

— Oui, monsieur, tout de suite, monsieur, fit le jeune homme se levant d'un bond et ouvrant le tiroir-caisse.

Jaugeant Butler du regard, il trancha :

— Pour vous, monsieur, ce sera une livre.

En bas des marches, Goldy et sa bande martelaient la porte de leurs poings.

D'un air dégagé, Butler choisit un masque noir dans la pile puis lança un billet de cinq livres sur la table :

— Tu ne m'as pas vu. Compris ?

— Compris ! Je vous ai pas vu, monsieur.

Butler s'engouffra dans le dancing. Après trois pas, il s'arrêta et se retourna. Comme il s'y attendait, le jeune type aux yeux langoureux s'était précipité ouvrir la porte dérobée à Goldy et ses acolytes.

Butler en profita pour revenir sur le palier et pour échanger son masque noir contre un rose. Puis il retourna en toute hâte se mêler aux danseurs.

Ce prétendu club où l'on étouffait n'était ni plus vaste ni mieux tenu que la salle de billard. Des tables s'alignaient de deux côtés de la

piste. Un vieux projecteur fixé à un angle du plafond émettait un faisceau de lumière alternativement rouge, jaune et violet et les danseurs masqués semblaient des personnages de cauchemar.

Cependant il se dégageait de cette boîte une sensualité qui monta droit à la tête de l'Irlandais. Les femmes masquées – on le sait depuis la nuit des temps – sont prêtes à courir l'aventure.

Se frayant un chemin entre les danseurs et la rangée de tables de droite, Butler enleva feutre et pardessus.

« J'ai un masque rose, maintenant, se dit-il, et ils vont se mettre à la recherche d'un type masqué de noir. Mais ce qu'il me faut, c'est une cavalière. Où la dénicher ?... Décidément, le sort me sourit ! »

Au fond de la salle, une femme, seule par extraordinaire, était installée à une table, le visage dissimulé sous un masque blanc, et les cheveux sous un foulard, blanc également, noué en turban. Sous cette maigre lumière, on remarquait à peine que sa robe de velours noir au décolleté profond était défraîchie.

Butler se dirigea vers elle, glissa sous la table son feutre et son pardessus, s'inclina profondément et invita l'inconnue à danser ; puis, sans plus de cérémonie, il la prit par la main et l'entraîna vers la piste, tout en se demandant où diable pouvait bien être Goldy.

Mais il n'en oublia pas pour cela qu'il tenait une femme dans ses bras et il lui murmura des fadaises, lui chuchotant à l'oreille : « Votre beauté me rend fou... vos seins me brûlent... votre corps est un...

— Patrick, fit Lucia Renshaw, vous trouvez que c'est de très bon goût ?

Butler eut un haut-le-corps et faillit lui marcher sur le pied.

— Seigneur ! Ne me dites pas que vous...

— Mais naturellement !

Derrière les étroites fentes du loup, les yeux bleus étincelèrent :

— Vous ne m'aviez donc pas reconnue ?

— Seigneur, non ! fit Butler, relâchant son étreinte. Excusez-moi ! Je pensais...

— Oh, fit Lucia, tandis que l'orchestre se déchaînait et que les masques semblaient grimacer sous le faisceau aux couleurs changeantes. C'est donc ainsi que vous traitez les femmes que vous supposez... légères ?

— A dire vrai, oui.

A ce moment, Goldy surgit dans l'embrasement de la porte, flanqué d'une demi-douzaine de ses gros-bras. Seulement il avait changé d'aspect. C'était bien lui avec son visage osseux et son ricanement, il n'y avait pas à s'y tromper. Mais il ne portait pas, tout à l'heure, ce smoking crasseux, et, surtout, il avait perdu sa dent d'or. Il souriait, aimable, jouant les propriétaires de club, ce qu'il était probablement, et ses dents de devant étaient des dents ordinaires.

Tout comme ses compagnons, il restait planté là, sans bouger, inspectant lentement du regard la salle enfumée. Chacun d'eux tenait à la main sa fameuse « patate ». Butler pensa au beau visage de Lucia et, instinctivement, la serra contre lui.

— J'aime mieux ça, murmura la jeune femme.

— Lucia ! fit vivement Butler. Pour quelle raison avez-vous choisi cette boîte ?

— Mais je vous l'ai dit. J'ai parfois envie de m'encanailler. Oh ! pas pour faire des choses extraordinaires... pour regarder. Mais ce que ça peut être morne, ici !

— C'est bien mon avis, grinça Butler qui ne quittait pas Goldy des yeux.

Celui-ci s'était décidé à agir et, se faufilant entre les danseurs, les examinait de près.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit, murmura Butler, qu'on n'entre pas dans cette boîte par la salle de billard ?

— Pourquoi ? C'est par là que vous êtes venu ? s'étonna Lucia. Pauvre chou ! Mais il y a deux entrées, à part celle de la salle de billard.

— Deux entrées ? Où ça ?

— D'abord celle-là, fit Lucia lui montrant du menton la porte bien gardée.

— Oui, celle-ci, je la connais. Mais où est l'autre ?

A nouveau, Lucia eut un geste du menton. La seconde porte s'ouvrait dans le même mur que la première, mais à l'extrémité opposée. Butler vit le topo : deux escaliers parallèles que séparait toute la longueur de la salle. Les videurs s'étaient rassemblés près de la première porte. Quant à la seconde...

— Lucia, chuchota-t-il, qui se tient généralement à la seconde porte ? Un autre préposé au type espagnol ?

— Oui, regardez ! On le voit d'ici.

— Au nom du ciel, ne me le montrez pas du doigt.

— Pat, que se passe-t-il ? fit-elle en se raidissant.

— Rien. Suivez-moi.

Goldy se dirigeait droit sur eux.

Butler se garda bien d'entraîner sa partenaire vers la seconde porte, car c'est sans doute ce que Goldy et ses acolytes, à l'affût du moindre signe de panique, attendaient. Au contraire, il se dirigea, toujours dansant, dans la direction de Goldy.

« Impossible de filer par cette seconde porte. Seul, j'y arriverais, mais avec Lucia c'est infaisable. Ces crapules ne nous laisseraient pas le temps de nous enfuir. Il faut que je trouve autre chose. Il faut que je... »

Butler, tout en exécutant des pas fantaisistes, se pencha vers

l'oreille d'un homme masqué de noir et lui murmura :

— Les flics !

D'un geste du menton, il lui indiqua les types massés devant la première porte.

— C'est le moment de déguerpir !...

Sur le moment, il ne se passa rien. L'homme au masque noir le regarda et s'éloigna en dansant. Butler ne s'attendait d'ailleurs pas à ce qu'il se précipite vers la seconde porte. Mais le grain était semé et parmi ces gens qui n'avaient pas la conscience tranquille, il ne tarderait pas à germer. Ces mots, chuchotés à d'autres oreilles, allaient se répandre...

— Les flics ! répéta Butler à un autre masque, lui indiquant à nouveau du menton la première porte. Le moment de les mettre !...

Goldy n'était plus qu'à trois mètres d'eux.

Un coup de cymbale éclata dans l'orchestre. Les quatre musiciens entamèrent une rengaine à succès. Le batteur martela le rythme, à vous aiguïser les nerfs, tandis que le pianiste, attrapant le micro, chantait d'une voix sirupeuse...

Les danseurs s'alanguirent. Un jeune homme et une gosse qui n'avait pas seize ans se mirent à danser bouche à bouche, oublieux de tout ce qui les entourait. Cependant l'alerte était donnée et ces mots lourds de menace gagnaient du terrain :

— Les flics ! C'est le moment de les mettre !

— On étouffe ici, murmura Lucia. Vous ne trouvez pas que nous ferions bien de partir ?

— C'est exactement ce que nous allons faire, lui assura Butler qui continua de verser dans l'oreille de ses voisins son fameux : « Les flics ! Barrez-vous ! »

— Pat, qu'est-ce qui se passe ?

— Dans une minute à peu près, fit Butler, je vais exécuter une curieuse figure de danse. Etes-vous prête à me suivre, même si je vous paraîs brutal ?

— Oui... Oui !... Oui !

Ils étaient maintenant juste derrière Goldy.

Tandis que la lumière virait au rouge, et avec une joie à nulle autre pareille, Butler lança dans les tibias du truand un formidable coup de pied. Puis, entraînant Lucia, il se dissimula derrière deux couples au moment où la lumière changeait à nouveau.

Le cri de rage et de douleur que poussa Goldy vrilla le silence comme la fraise du dentiste le nerf d'une dent cariée. Et simultanément Butler, s'approchant d'un autre type masqué de noir, lui chuchota, avec le même geste du menton : « Les flics ! Barrez-vous ! »

Cette fois la réaction fut aussi violente qu'une corde de violon qui

casse.

L'homme au masque noir s'arrêta pile, lâcha sa partenaire en lui murmurant quelque chose. Puis, pivotant sur lui-même, il se précipita vers la seconde porte avec une telle rapidité et une telle souplesse que, avant que personne le remarque, il avait déjà une bonne avance.

Goldy, la main levée, le désignait frénétiquement. Toujours massés à l'entrée, ses hommes ne furent pas longs à réagir. Rapidement, ils passèrent devant l'estrade de l'orchestre et se dirigèrent vers la seconde porte...

— Allons-y ! fit Butler.

Les hommes de Goldy ne se risquaient pas à arrêter l'homme au masque noir sur la piste de danse, de peur de provoquer une rixe. Ils mettraient la main sur lui dans l'escalier... et découvriraient alors qu'ils s'étaient trompés de gibier.

Pendant une vingtaine de secondes environ, la première porte ne serait pas gardée.

XII

Mais elle l'était un peu, tout de même.

Goldy, à qui on ne la faisait pas, se fraya instantanément, à tout hasard – et à coups de coude – un chemin vers la première porte.

Butler, qui faisait passer Lucia devant lui et l'abritait de son bras droit pour lui éviter d'être bousculée, s'élança dans le sillage de Goldy, non sans susciter de nombreuses protestations.

— Pat, qu'est-ce que vous faites ? demanda Lucia qui s'inquiétait.

— On vide les lieux. Comme vous me l'avez demandé.

— Mais mon manteau ! Mon sac !

— Ce n'est pas votre manteau de vison ?

— Non. Une vieille pelure. Mais dans mon sac, il y a justement la clé... qui nous aurait permis de tenter l'aventure.

— L'aventure ?

— Oui, vous m'avez promis, fit Lucia d'un ton caressant, qu'en sortant de cette boîte vous la tenteriez avec moi.

— Entendu. Mais peu importe la clé. Ne bougez plus, maintenant.

Goldy, qui avait atteint la première porte, venait de se retourner. Ses petits yeux brillaient d'un éclat cruel. De deux doigts de sa main droite, il effleura le bout d'un de ces rasoirs à l'ancienne mode, pliants comme un canif, qui dépassait de sa manche gauche.

Butler se remit à danser avec Lucia tout en lui murmurant des mots d'amour. Puis, arrivé à la hauteur de Goldy, il lui envoya son poing droit en plein dans la figure.

Quelque part derrière eux, une femme se mit à hurler.

Le rasoir, tel un serpent qui se détend, s'était ouvert en un brusque déclic dans la main de Goldy, une seconde avant que Butler ne frappe. Le truand, surpris, recula en chancelant sur le palier, se prit le talon dans la première marche et roula comme un pantin jusqu'au bas de l'escalier. La stupeur se lisait sur son visage.

— Relevez votre robe à deux mains, dit vivement Butler à Lucia, et courez comme si votre vie en dépendait.

Enjambant Goldy écroulé au bas de l'escalier, ils se précipitèrent vers la porte donnant sur la rue, qui, par bonheur, n'était pas fermée à clé. Dans Dean Street, un brouillard glacé les enveloppa.

Tous deux se débarrassèrent de leurs masques et ce ne fut plus qu'une jeune femme frissonnant dans sa mince robe du soir et un homme mal vêtu, sans chapeau ni pardessus, qui se dirigèrent vers Shaftesbury Avenue.

— Inutile de chercher un taxi, dit Lucia qui, en dépit de ses longues jambes, avait toutes les peines du monde à suivre Butler.

Votre voiture est garée tout près d'ici.

— Ma voiture ?

— Oui, je me suis dit que pour nous lancer dans notre aventure, nous aurions besoin d'une voiture. Et à peine étiez-vous parti que j'ai appelé votre chauffeur...

— Où est-elle, cette bagnole ?

— Un peu au-delà de Cambridge Circus. Derrière le Cinéma-Palace.

— Dieu vous le rendra, fit Butler qui avait encore les nerfs à vif. Mais auparavant, il faut que je passe un coup de fil.

— A qui ?

— Au commissaire principal Hadley, de préférence... mais n'importe quel inspecteur fera l'affaire.

Ils tombèrent sur une cabine téléphonique à quelques mètres de l'endroit où Johnson, le chauffeur de Butler, les attendait, debout à côté de la luxueuse limousine. Butler pressa Lucia d'aller s'y installer, puis il entra dans la cabine où, comme à l'habitude, l'ampoule était grillée et l'annuaire en loques. Mais il n'avait besoin ni de l'une ni de l'autre pour former Whitehall 1212.

Trois minutes plus tard, il rejoignait Lucia qu'il trouva installée à l'arrière, bien au chaud, essayant de remettre un peu d'ordre dans sa chevelure blonde. Johnson referma sur lui la portière et les deux jeunes gens se regardèrent un instant sans parler.

— Ça va mieux ? demanda enfin Butler.

— Oui, fit Lucia dans un grand sourire. Ça a été affreux... mais fascinant. Je n'aurais voulu manquer ça pour rien au monde !

Patrick Butler se rapprocha de la jeune femme, la prit dans ses bras, et ils échangèrent un baiser si long et si passionné qu'ils perdirent la notion du temps. Puis Lucia le repoussa doucement en disant :

— Non ! Je veux dire pas ici, et pas maintenant. Quand je pense qu'on se prépare à m'arrêter...

— On ne vous arrêtera pas, fit Butler s'efforçant avec peine de reprendre son calme. Au fait, aurais-je oublié de vous dire que je vous aime ?

— Oui, je crois en effet que vous avez oublié, fit Lucia qui, prenant l'écharpe qui lui avait servi de turban, la noua autour de son cou et enfonça les pans dans son décolleté.

— Heureusement, nous aurons tout le temps de...

Patrick laissa sa phrase en suspens. Pourquoi – alors qu'il était en train d'échanger avec Lucia un baiser passionné – avait surgi devant ses yeux l'image d'une autre femme, de Joyce Ellis ?

Et pourquoi Joyce ? Elle ne l'intéressait en rien. Depuis leur entretien du matin, il ne lui avait plus accordé une seule pensée. Les

tours que peut nous jouer notre imagination !...

— De plus, reprit Lucia en lui lançant un regard de coin, nous avons un long trajet à accomplir.

— Ce n'est pas que j'y attache tant d'importance, fit Butler s'arrachant à ses pensées secrètes, mais où allons-nous ?

Lucia, se penchant, frappa à la vitre qui les séparait de Johnson, et dit :

— J'ai donné des instructions à votre chauffeur.

Là-dessus la voiture démarra. Les yeux de Lucia brillaient étrangement. Il se dégageait d'elle un charme troublant. Pourtant elle s'arrangea pour s'écarter de l'avocat.

Tandis que la limousine silencieuse dépassait Cambridge Circus et s'engageait dans Charing Cross Road, Butler fit à Lucia le récit de ce qui s'était passé dans la salle de billard. La jeune femme s'extasia sur le courage et le sang-froid dont il avait fait preuve. Puis, comme ils continuaient de rouler, Butler demanda :

— Où sommes-nous, et où allons-nous ?

En effet, en regardant par la portière, il s'était aperçu qu'ils traversaient Westminster Bridge, et, en se retournant, il vit se détacher le cadran illuminé de la tour au-dessus de la masse d'un gris noirâtre du Parlement.

A cet instant, Big Ben, sonnant le quart de 9 heures, propagea de longues vibrations.

— Encore une fois, Lucia, où allons-nous ?

— A Balham.

— Tiens, fit Butler. Par Balham, je suppose que vous entendez la maison de Mrs Taylor ?

— Absolument pas.

— Alors expliquez-vous.

— Vous savez, je crois, depuis hier soir, que j'ai hérité de trois propriétés. Une à Hampstead ; celle de ma tante, à Balham, et une troisième qui se trouve également à Balham. C'est une maison qui n'a jamais été habitée.

— Et c'est cela que vous appelez « tenter l'aventure » ? fit Butler franchement surpris.

— Vous y trouverez peut-être plus d'inattendu que vous ne pensez, murmura Lucia.

La phrase que venait de prononcer la jeune femme avait quelque chose de vaguement inquiétant. Le brouillard s'élevait de la Tamise qui roulait des flots noirs, et Westminster Bridge, désert et battu des vents, était spécialement sinistre.

— Attention, imbécile ! s'exclama soudain Johnson en donnant un violent coup de frein.

La voiture dérapa puis s'arrêta pile, projetant Butler et Lucia en

avant.

Sur leur gauche ils aperçurent la plaque émaillée bleue et blanche de la station de métro de Balham. Sur leur droite, se dressait l'arche d'un viaduc. Dans l'avenue, le feu était au vert. Un grand type maigre, vêtu d'une cape de loden et portant une casquette de tweed, une trousse de médecin à la main, venait de s'engager sur le passage clouté en dépit du feu vert.

Comme le piéton fautif s'approchait de la voiture et échangeait avec Johnson des propos bien sentis, Butler s'empara du cornet acoustique et dit :

— Du calme, Johnson ! Ce monsieur est de nos amis.

Puis il ouvrit la portière :

— Docteur Bierce !

Sous le réverbère, le visage que leva vers eux le médecin était las et tiré, et ses yeux bruns étaient profondément creusés.

— Montez donc, reprit Butler.

Le Dr Bierce acquiesça d'un signe de tête et la voiture alla se ranger en bordure du trottoir, tout près de la station de métro.

Le Dr Bierce prit place sur un strapontin, en face de Butler et de Lucia. Lorsqu'il enleva sa casquette, son crâne chauve constellé de taches de rousseur brilla sous le plafonnier. Il garda sa trousse sur ses genoux, mais son visage tendu ne s'éclaira pas.

— Alors, vous vous êtes tout de même décidés à venir ? fit-il.

— A venir où ? demanda Butler pour qui le mystère s'épaississait.

Puis il se tourna vers Lucia :

— Le docteur Bierce est au courant ?

— Non, fit Lucia. Je n'ai encore rien dit à personne.

— Nous ne nous sommes rencontrés que deux fois, docteur, reprit Butler, très « avocat de la défense ». Une fois au tribunal, et l'autre, hier soir, chez Mrs Renshaw. Mais vous m'avez donné l'impression, au tribunal, d'en savoir long au sujet de Mrs Taylor et d'en sous-entendre davantage que votre position de témoin ne vous permettait d'en dire.

— C'est exact, reconnut le Dr Bierce.

— Hier soir, chez Mrs Renshaw, je vous ai demandé pour quelle raison vous aviez qualifié de malsaine l'atmosphère qui régnait au *Prieuré*, la demeure de Mrs Taylor. Nous avons été interrompus avant que vous puissiez me répondre.

— En effet, fit le docteur dont le visage s'assombrit encore.

— Dites-moi, Richard Renshaw n'était-il pas en excellents termes avec Mrs Taylor ? En bien meilleurs termes, même que sa propre nièce ? ajouta-t-il en désignant Lucia.

— Evidemment, fit sèchement le Dr Bierce. Le mal attire toujours le mal.

Il y eut un bref silence.

— Vous ne me comprendrez peut-être pas, docteur, reprit Butler, si je fais allusion à une bande qui opérerait sous une couverture véritablement démentielle. Cependant, je crois pouvoir affirmer que Mrs Taylor occupait dans cette association un rang élevé, peut-être même tout de suite après celui qui en était le chef suprême. Et pour moi, ce chef n'était autre que Dick Renshaw. Quelqu'un les aurait donc empoisonnés tous les deux, pour prendre leur place.

— Mais alors, dans ce cas, fit le Dr Bierce en frappant du poing sa trousse, pourquoi ne vous rendez-vous pas immédiatement au *Prieuré* pour vous en assurer ?

— Chez Mrs Taylor ? fit Patrick en ouvrant de grands yeux.

— Evidemment. Ce n'était donc pas votre intention ?

— Non, fit vivement Lucia. C'est dans l'autre maison que nous allions, celle...

— Il y a quelqu'un au *Prieuré*, ce soir, leur fit observer le Dr Bierce.

— Impossible ! s'exclama Lucia. Tous les domestiques sont partis. L'électricité est coupée et la maison, verrouillée.

— N'empêche, fit le Dr Bierce, que quelqu'un se promène de chambre en chambre en s'éclairant avec une lampe à pétrole. Non, non, ce ne sont ni des cambrioleurs ni des malfaiteurs. Je crois même pouvoir vous affirmer qu'il s'agit du Dr Gédéon Fell.

— Le Dr Fell ! laissa échapper Lucia.

— Oui. Il y était en tout cas hier soir. Il fouillait la maison à la recherche de je ne sais quelle preuve. Je le tiens du policier qui l'a découvert et qui l'a pris d'abord pour un vulgaire cambrioleur. Au fait, vous avez reçu mon message ?

— Quel message ?

— Chère madame, reprit le Dr Bierce, légèrement agacé, je sais parfaitement que vous étiez absente de chez vous, aujourd'hui, de l'heure du déjeuner à 6 heures. Mais j'ai laissé un message pour vous à une certaine miss... Cannon.

— Agnes ne m'en a rien dit !

— Ma foi, je pensais que le fait vous intéresserait. Car je suis persuadé que Fell est revenu ce soir.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Parce que j'ai distingué la lueur de sa lampe à pétrole et qu'il a déclaré lui-même au policier qu'il allait procéder à une expérience qui lui permettrait de prouver qu'il a réellement empoisonné Mrs Taylor.

Butler se redressa vivement, tandis que Lucia qui jusque-là était restée penchée en avant, ses cheveux d'or brillant dans les lumières de la station de métro, se laissait aller contre les coussins.

— Nous ne sommes pas très loin du *Prieuré* ? demanda Butler.

— Non, assura le Dr Bierce. Il suffit de passer sous le pont du

méto aérien, de tourner à droite dans la direction de Bedford Hill Road. Puis... Oh ! le plus simple, c'est que je vous accompagne.

Butler donna des instructions et, à nouveau, la voiture démarra.

— Docteur, réattaqua Patrick Butler, il y a encore une chose que je voudrais savoir. Dans quelles « affaires » était donc Renshaw ? Je veux dire, celles dont il s'occupait ouvertement ? Lucia ne fait que me parler vaguement de « manufactures ».

— Mais, Patrick, il ne m'en a jamais dit davantage.

— De quoi il s'occupait exactement, fit sèchement le Dr Bierce, ça je serais bien incapable de vous le dire. Il avait, je crois, un bureau dans la Cité et portait le titre d' « agent ».

Un sourire sardonique étira les lèvres du médecin qui ajouta :

— Mais d'après certaines remarques qu'a laissé échapper Mrs Taylor, je peux vous révéler quels furent ses débuts dans la vie.

— C'est-à-dire ?

— Il avait été ordonné pasteur de l'église anglicane.

XIII

Tout en haut de Bedford Hill Road, et en bordure de Tooting Common, les créneaux et la tour d'un faux gothique victorien du *Prieuré* se détachaient, fantomatiques, sur le ciel noir. Pas une lumière ne brillait aux fenêtres.

Si cette maison était l'exacte réplique de celle de Lucia à Hampstead, il s'en dégagait une toute autre atmosphère. Le jardin où elle se dressait, bordé d'un muret de pierre, était plus vaste, mais mal tenu. Les arbres trop proches semblaient dissimuler les baies plutôt que les encadrer et le tout avait un aspect désagréable.

La limousine se gara un peu en contrebas, tous phares éteints. Butler, Lucia et le Dr Bierce en descendirent et s'engagèrent dans l'allée dallée qui menait au perron.

— Il avait reçu les ordres ! marmonna Butler. Ça alors !

Brusquement il se rappela le crucifix d'ivoire fixé au-dessus du lit de Dick Renshaw.

— Avec une voix aussi belle, observa ironiquement le Dr Bierce, on se fait ou prédicateur, ou comédien, ou avocat.

— C'est pour cela qu'on dit que je lui ressemble ! s'exclama Butler. Lucia, vous saviez qu'il avait été ordonné ?

Comme la jeune femme ne répondait pas, il répéta :

— Vous le saviez ?

— Non, je ne peux pas dire que je le savais ; fit Lucia resserrant son écharpe autour de son cou. Mais, en une ou deux occasions, j'en ai eu l'intuition. A de petits détails. Ce n'est pas vrai que vous lui ressemblez, ajouta-t-elle en serrant tendrement le bras de Butler. Vous ne lui ressemblez pas du tout.

— On va essayer d'entrer par la grande porte, décida le Dr Bierce du ton rogue qui lui était habituel.

Cette porte qui, du vivant de Mrs Taylor, était fermée à clé, verrouillée et munie d'une chaîne de sûreté, s'ouvrit sur une simple poussée de Butler. Ils entrèrent dans un hall obscur où flottait une odeur de renfermé et de moisissure à laquelle se mêlait un relent du parfum qu'affectionnait la morte.

— Vous n'auriez pas une torche électrique ?

— Si, fit vivement le Dr Bierce. J'en ai toujours une avec moi. Tenez, prenez-la.

La disposition des pièces était la même qu'à Hampstead. Mais alors que, à Hampstead, le salon se trouvait sur la droite, ici, la chambre à coucher-salon s'ouvrait sur la gauche.

Butler s'y dirigea comme si des mains l'y poussaient. Lucia l'y

suivit tandis que le Dr Bierce refermait derrière lui la porte d'entrée. Le faisceau de la torche que tenait Butler éclaira la chambre de Mrs Taylor dont la porte était ouverte puis se posa sur une petite table.

Sur cette table se trouvait une lampe à pétrole, au globe d'opaline blanche. Butler la souleva et la secoua.

— Elle est presque pleine, dit-il, mais elle est froide. Donc personne ne s'en est servi ce soir.

— J'ai vu de la lumière, j'en suis persuadé ! le Dr Fell...

— Il ne pouvait tout de même pas circuler dans l'obscurité !

Rendant la torche à Bierce, Butler souleva le globe de la lampe et alluma la mèche à l'aide de son briquet. La lumière un peu irrégulière qu'elle projeta les replongea dans les années 1880.

Comme pour défier les fantômes, Patrick Butler franchit le seuil de la chambre à coucher de la défunte et ne se retourna qu'arrivé au milieu de la pièce aux persiennes closes.

Il se tenait maintenant en face du lit de la morte. Sur les montants de chêne sculpté se détachait le cordon blanc de la sonnette. La literie avait été enlevée et le matelas était à nu. Mais, à part cela, Butler ne remarqua aucun changement.

— Pat !

Lucia, qui l'avait suivi sur la pointe des pieds, lança un rapide regard sur le lit puis le détourna immédiatement.

— Pat, en admettant que le Dr Fell soit venu ce soir, il est sûrement reparti. Alors que faisons-nous ici ?

— Dieu seul le sait. Nous sommes peut-être à la recherche de fantômes.

— Le Dr Fell avait parlé d'une expérience, leur rappela le Dr Bierce.

— Je me demande bien quel genre d'expérience, fit Butler soulevant la lampe pour mieux éclairer la pièce. Rien ne me paraît changé, ici. Tout est...

Il y avait pourtant quelque chose de nouveau et Butler se tut brusquement. Puis il reprit :

— Qui a posé cette carafe sur la table de chevet ?

— Une carafe ? répéta Lucia.

— Quand Mrs Taylor a été empoisonnée, on n'a trouvé sur cette table, en plus de la lampe de chevet, que deux choses : une boîte métallique contenant le poison et le verre dans lequel elle avait bu et où se trouvait encore la cuillère. Mais il n'y avait certainement pas de carafe. Et maintenant il y en a une. Voyez plutôt.

Sur la table de chevet, il y avait effectivement une petite lampe électrique à l'abat-jour de soie jaune orné d'une frange et, à côté, une carafe en tous points semblable à celle qu'on avait examinée dans la chambre de Dick Renshaw. Elle était également coiffée d'un verre et

elle était à demi pleine.

— Elle est pareille à..., s'étrangla Lucia. Enfin vous voyez ce que je veux dire. Mais ce qu'elle fait là, je me le demande.

— Je me le demande, moi aussi, gronda le Dr Bierce. Je n'ai jamais vu de carafe sur la table de chevet de Mrs Taylor.

Butler s'approcha. A la lueur de la lampe à pétrole, les visages de Lucia et du docteur prenaient quelque chose d'étrange. Tous deux, ils regardaient cette carafe comme si elle était sur le point d'exploser. Butler saisit le verre et l'examina. Un verre parfaitement propre, d'un cristal étincelant. Il le posa sur la table, souleva la carafe et la renifla. Puis il esquissa le geste de la porter à sa bouche...

— Pour l'amour du ciel, ne faites pas ça ! s'exclama une voix sifflante d'asthmatique, si proche que, de saisissement, Butler faillit laisser tomber l'objet.

Profondément absorbés tous trois, ils n'avaient pas entendu approcher le Dr Gédéon Fell de sa démarche d'éléphant ni perçu le martèlement de sa canne. Sa masse était telle qu'il dut se mettre de profil pour franchir la porte. Il tenait à la main une autre lampe à pétrole, simplement munie d'un verre sans abat-jour. La petite flamme éclairait son visage rose et son œil alarmé les fixait par-dessus son lorgnon retenu par un ruban de soie noire.

— Si vous tenez absolument à vous mêler de cette affaire, ne buvez pas de cette eau. Elle est empoisonnée.

— Merci de m'avoir prévenu, fit Butler en posant la carafe. Excusez-moi si je suis indiscret, mais ce poison fait-il partie de l'expérience que vous tentez pour démontrer qui a tué Mrs Taylor ?

— Mrs Taylor ! répéta Fell. Non, non, mon cher ami, vous n'y êtes pas du tout ! Mon expérience, si on peut lui donner ce nom ronflant, vise à élucider un point important ayant trait à l'empoisonnement de Richard Renshaw.

— Et ce point, vous êtes parvenu à l'élucider ? demanda Lucia.

Le Dr Fell salua de la tête le Dr Bierce, puis tira de son gilet une énorme montre d'or qu'il consulta en clignant des yeux.

— Nous allons l'élucider sur-le-champ, fit-il en la remettant dans sa poche. Cette carafe est sur cette table de chevet depuis plus de vingt-quatre heures, ce qui est une marge suffisante. Et maintenant, passons aux actes !

— C'est-à-dire ?... s'exclama Lucia.

Le Dr Fell prit la carafe. L'approchant du globe de la lampe que tenait Butler, il disposa sa propre lampe de façon à éclairer la carafe de deux côtés. L'eau y était d'une pureté cristalline et les flancs de la carafe étincelaient. Pour plus de sûreté, il l'agita à plusieurs reprises.

— Alors ? fit Butler, surexcité sans trop savoir pourquoi. Que voyez-vous ?

— Rien, je suis heureux de le dire, fit le Dr Fell, poussant un soupir de soulagement. Ce qui s'appelle rien.

— Mais le poison...

— Mon cher ami, fit le Dr Fell, ce n'est pas au poison que je m'intéresse.

Là-dessus il déposa sur la table de chevet la carafe et sa lampe.

Patrick Butler ferma les yeux, compta lentement jusqu'à dix puis rouvrit les paupières :

— Un instant, prononça-t-il avec une telle autorité que le Dr Fell sursauta. Mettons les choses au point. Certaines de vos remarques semblent ne rimer à rien, ou pourraient être le fait d'un simple d'esprit.

Devant l'air penaud du Dr Fell, il ajouta :

— Mais connaissant votre valeur et votre réputation, je sais qu'elles ne sont ni l'un ni l'autre.

— Evidemment, gronda Fell.

— A mon avis, repartit Butler du même ton assuré, vous avez discerné un lien entre deux indices. Et ce lien nous apparaîtrait sans doute, à nous aussi, si vous consentiez à nous en faire part. Mais votre pensée va plus vite que la nôtre et vous nous laissez dans le cirage. Puis-je vous lancer un défi ? Etes-vous prêt à le relever ?

— Mon cher, susurra le Dr Fell en rajustant son lorgnon, vous m'en voyez ravi.

— Alors, prouvez-moi que j'ai vu juste et expliquez-moi ce qu'est ce syndicat du meurtre. Comment il fonctionne. Et par-dessus tout, sous quelle couverture il opère. Etes-vous en mesure de nous le dire ? Etes-vous disposé à le faire ?

— Je suis non seulement en mesure mais tout à fait disposé à vous mettre au courant. Il est normal que vous sachiez à quel ennemi redoutable vous vous attaquez.

— C'est-à-dire ?...

Dans cette maison morte et silencieuse, une sonnerie de téléphone, stridente, fit sursauter Butler.

— Mais le téléphone est coupé depuis des semaines ! s'écria Lucia.

— Par un bienheureux hasard, fit le Dr Fell en secouant la tête, à moins que ce soit dans un but très précis, il ne l'est pas. C'est ainsi que j'ai pu rester en rapport avec Hadley. Excusez-moi un instant, je vous prie.

Butler faillit se laisser aller au désespoir. « S'il se dérobe encore une fois, et s'il ne révèle pas tout dans le quart d'heure qui suit, je l'étrangle ! »

Tenant son chapeau d'une main et sa trousse de l'autre, le Dr Bierce contemplait le montant du lit avec une expression

indéchiffrable. Lucia se mordait la lèvre d'un air perplexe, comme si elle désirait et redoutait à la fois connaître la vérité. Elle allait dire quelque chose lorsqu'elle lança vers la porte un regard stupéfait.

Sur le seuil venait de surgir miss Agnes Cannon.

— Alors ? fit-elle d'un air de vague reproche. Vous vous êtes quand même décidée à venir ?

— Si je m'y suis quand même décidée ! glapit Lucia, le rouge lui montant aux joues. En tout cas, ce n'est pas grâce à vous que je suis ici. Pourquoi ne m'avez-vous pas transmis le message du Dr Bierce ?

Miss Cannon, qui portait un manteau de lainage beige et avait noué sous son menton un foulard bleu, semblait bouillir intérieurement. Elle retira lentement ses gants. Elle fit du regard le tour de la pièce et sembla profondément émue.

— Mildred Taylor !... dit-elle d'une voix pénétrée. Dans cette pièce est morte une des femmes les plus nobles et les plus remarquables que j'ai jamais connues. Vous n'êtes qu'une enfant, Lucia. Vous ne me laissez pas accomplir mon devoir qui est de prendre soin de vous. J'ai décidé que, si quelqu'un devait venir ici, ce serait moi.

— Mais qu'est-ce que vous croyez pouvoir faire ici ? s'exclama Lucia.

— Je me flatte d'être une femme d'expérience, pontifia miss Cannon dont le pince-nez lançait des éclairs. Je connais les hommes et leurs manigances.

Elle lança à Butler un regard lourd de sens.

— Vous ne m'avez même pas dit où vous alliez et avec qui.

— Oh, Agnes, ça suffit !

Miss Cannon ouvrit son sac, y laissa tomber ses gants, le referma avec un bruit sec, puis reprit d'une voix qui tremblait :

— Ce que vous ignoriez, quand vous êtes rentrée précipitamment vous changer pour aller dîner dehors, c'est que la police a perquisitionné chez nous dans l'après-midi. Ça, vous ne le saviez pas.

Pendant un instant, Lucia parut perdre le souffle :

— Ils ont fouillé ma chambre ? demanda-t-elle enfin.

— Comme partout ailleurs, évidemment.

— Mais qu'est-ce qu'ils cherchaient ?

— Ça, ils ont négligé de m'en informer. En tout cas, ils s'étaient munis d'un mandat de perquisition. J'ai obligé l'inspecteur-chef Soames à me le montrer.

Des pas lourds se firent entendre dans le corridor. Et lorsque l'énorme Dr Fell entra, de profil, dans la pièce, la remplissant de sa masse, miss Cannon rapetissa soudain et sembla se fondre dans l'ombre. Le Dr Fell, l'air grave, chercha Butler du regard.

— Je crains d'avoir une mauvaise nouvelle à vous annoncer, dit-il

abruptement, sans recourir à ses fioritures habituelles. C'est Hadley qui m'appelait. La descente de police, dans cette boîte louche où l'on danse avec des masques, s'est soldée par un échec.

— C'est-à-dire ?

— L'un de vos assaillants, que vous avez décrit sous le nom de Em, avait déjà filé chez un médecin pour faire réduire ses fractures. L'autre, celui que vous appelez Goldy, avait pris la fuite avant l'arrivée du car de police. Et tous deux courent encore.

Butler éclata de rire. Le Dr Fell, se cramponnant à son lorgnon, le regarda avec une certaine admiration.

— J'avoue, déclara-t-il que je ne me sentirais pas de taille à démolir une salle de billard à Soho et à continuer mes exploits dans une boîte de nuit, comme vous semblez l'avoir fait, Mrs Renshaw et vous...

— Lucia ! s'écria miss Cannon.

— Cependant, Hadley m'a prié de vous transmettre un sérieux avertissement, reprit le Dr Fell. Goldy est bien décidé à vous envoyer à la morgue.

— Mon sang ne se figera pas dans mes veines pour ça, riposta Butler. Ainsi, ces guignols courent toujours ?

— Si vous aviez entendu les extraits du casier judiciaire de Goldy, que Hadley m'a lus, riposta Fell dont la large face s'empourpra, vous seriez plus prudent. Vous avez un permis de port d'arme ?

— Non.

— Dans ce cas, allez dès demain matin à Scotland Yard. Hadley vous arrangera ça.

— Vous croyez sincèrement qu'un homme comme moi s'amuserait à trouer la peau d'une crapule pareille ? Ces types-là, ou on les ignore, ou on les foule aux pieds.

— Pour l'amour du ciel, ne faites pas l'idiot ! La première fois qu'il vous a vu, Goldy vous a pris pour un abruti quelconque.

— J'en pense autant de lui, mais quelques degrés plus bas.

— Mais maintenant, il sait qui vous êtes, et il ne vous manquera pas. Il vous attaquera par-derrière au moment où vous vous y attendrez le moins. Comment vous défendrez-vous ?

— Avant que nos chemins se croisent dans un billard, je n'avais aucune idée de la tactique à employer. Je n'en ai pas davantage, mais j'inventerai certainement quelque chose.

— Pat, s'écria Lucia, et s'ils vous attaquent dès ce soir ?

— On verra bien. Ne vous inquiétez pas pour moi, mon ange, ajouta Butler.

Il lui tapota ostensiblement la joue, à la consternation de miss Cannon qui rougit jusqu'aux oreilles.

— Revenons aux révélations que Fell va nous faire, du moins je

l'espère, reprit l'Irlandais. Docteur Fell, allez-vous enfin nous expliquer ce qu'est ce syndicat du meurtre ?

— Oui, répondit le Dr Fell d'un ton grave.

Dans un grand silence, tandis que ses interlocuteurs reculaient instinctivement, le Dr Fell s'assit lourdement sur le bord du lit, s'appuyant des deux mains sur le corbin de sa canne.

— Je reconnais, avoua Butler avec une humilité qui ne lui était pas habituelle, que je ne suis pas à la hauteur des circonstances. Je sais que cette bande a formé une association d'un genre tout à fait nouveau et que...

— Non, pas nouveau, lança le Dr Fell en martelant le parquet du bout ferré de sa canne. Ça n'a rien de nouveau ! Les sectes qui pratiquent le culte de Satan remontent au Moyen Age.

La faible lueur de la lampe à globe accentuait l'aspect victorien de la pièce et tous ils eurent l'impression de remonter dans le temps. Mrs Taylor, si son fantôme hantait ces lieux, ricanant sous ses cheveux teints, semblait avoir quitté cette terre depuis un siècle au moins. Mais c'est à plusieurs siècles en arrière que les ramena le Dr Fell. Après leur avoir fait un rapide exposé des dures conditions du petit peuple, au Moyen Age, après avoir expliqué comment les malheureux, désespérant de Dieu, se tournaient vers le Diable dispensateur de richesses et de pouvoir, il conclut :

— C'est ainsi qu'ils en arrivaient à...

— A quoi ? interrompit Lucia d'une voix étranglée.

— A pratiquer le culte de Satan. Et ils y puisaient, alors comme aujourd'hui, des joies délirantes...

Le Dr Fell fit une pause, puis reprit :

— N'oubliez pas que l'histoire se répète indéfiniment et que certains phénomènes se produisent par cycles.

— Dites-donc, docteur, glapit miss Cannon d'une voix haut perchée, vous ne pensez tout de même pas que nous allons prendre au sérieux ces fariboles !

— Bien entendu, vous avez tous entendu parler du sabbat où se rendaient les sorcières. Vous avez ri de ces contes qui terrifiaient nos ancêtres, où des femmes enfourchaient des balais et jetaient un sort à l'unique vache d'une pauvre vieille. Mais dites-moi, fit-il s'adressant à miss Cannon, savez-vous ce qu'est en réalité une messe noire ?

— Je dois reconnaître...

— Aucun romancier n'en a décrit une avec exactitude, à l'exception, peut-être, de Huysmans dans *Là-Bas*. Seule l'Eglise a eu le courage d'en parler, et en détails. Je ne me montrerai donc pas plus pudique que l'Eglise. La messe noire, célébrée sur le corps d'une femme nue en guise d'autel, débutait par la cérémonie de...

Deux protestations s'élevèrent simultanément.

— Docteur ! s'exclama miss Cannon. On a beau être large d'esprit, il y a des bornes à ne pas dépasser !

— Satan ! lança le Dr Bierce d'une voix vibrante de fanatique. Que les flammes de l'enfer le dévorent à jamais !

— La sorcellerie ! murmura Lucia, frissonnant. Le culte de Satan ! De nos jours ?...

— De nos jours, assura le Dr Fell. Et plus que jamais !

— Mais pourquoi ?

— Parce que le monde est plongé dans le chaos. Parce que nombreux sont ceux qui croient que le mal a triomphé sur terre. Les pires horreurs ne les effraient plus. Quant à la religion, c'est l'idéologie politique qui l'a remplacée. On rencontre des filles de quinze ans ivres-mortes dans la rue. Des hommes soi-disant convenables vivent de fraude et de mensonge. Ça changera, j'en suis persuadé. Mais, en attendant, cela aboutit au culte de Satan.

— Il est très répandu ? demanda Patrick Butler.

— Très répandu, non. Mais profondément malfaisant et d'autant plus dangereux. Car ceux qui s'y adonnent sont des êtres à la recherche de sensations fortes, et des meurtriers en puissance.

— Des meurtriers ! cria Lucia.

— Vous ne comprenez donc pas, demanda le Dr Fell avec gravité, que le culte de Satan a toujours servi à couvrir les empoisonnements en série ?

XIV

— Vous voulez que je vous explique comment j'en suis arrivé à cette conclusion ? demanda le Dr Fell.

— Oh oui ! insista Lucia.

Elle rapprocha du lit où était assis le gros docteur un vieux fauteuil de crin et s'y laissa tomber, tandis que miss Cannon, tout agitée et visiblement choquée, venait se poster à côté d'elle.

— Hier soir, commença Fell s'adressant à Patrick Butler, alors que nous étions chez Mrs Renshaw, je vous ai dit ma conviction que nous nous trouvions en face d'une bande qui disposait librement de poison. Mais je ne m'expliquais pas comment une telle organisation pouvait fonctionner sans que rien, absolument rien, n'en transpire... Par les dieux de l'Olympe, quel idiot je faisais ! J'avais oublié de me référer à l'Histoire, ce qui est une grave erreur de la part d'un criminologiste. Car, peu après notre entretien, j'ai remarqué, sur la table du salon, un lourd candélabre d'argent à sept branches.

Il régna un étrange silence pendant quelques minutes.

— Mais vous vous êtes contenté de gratter du bout de l'ongle un peu de la cire que contenait un des porte-bougies, fit Butler qui sentait le danger tout proche. Et cette cire était noire de poussière.

— Non, non, fit le Dr Fell. Ce n'était pas le noir de la poussière. Car je me suis rendu compte que miss Cannon, ici présente, est une trop bonne ménagère pour laisser un objet se couvrir de poussière. Et d'ailleurs, de la cire, même couverte de poussière, si vous la grattez du bout de l'ongle, n'est pas noire jusqu'au cœur. Non, il s'agissait tout simplement de cierges de cire noire...

— Ceux qui servent aux messes noires, ajouta le Dr Bierce d'un ton dangereusement calme.

— Laissez-moi vous dire, affirma miss Cannon d'une voix irritée, que les porte-bougies étaient parfaitement propres. Je m'en suis assurée ce matin même.

— C'est ce que m'a dit Hadley qui s'est entretenu avec Mrs Renshaw à l'heure du déjeuner, reconnut le Dr Fell en regardant Lucia. En d'autres termes, Mrs Renshaw, quelqu'un qui habite votre maison a nettoyé ces porte-bougies au cours de la nuit. Et je répète : quelqu'un qui habite votre maison. Est-ce que cela ne commence pas à vous ouvrir les yeux ?

— Je ne vois absolument pas à quoi vous faites allusion, fit la jeune femme, la gorge sèche. Non, vraiment pas.

— Hé bien, reprit le Dr Fell passant outre, après la révélation que m'a apportée le candélabre, on m'en a fourni une autre, qui, comme

vous l'avez peut-être remarqué, m'a fait sursauter.

— Une autre révélation ? Laquelle ? interrogea Arthur Bierce qui se tenait un peu à l'écart, les poings serrés. Je suis parti après votre arrivée et je ne suis donc pas au courant.

— Sur le rebord de la fenêtre, dans la chambre à coucher de Richard Renshaw, expliqua le Dr Fell, quelqu'un avait tracé des dessins dans la poussière. Miss Cannon, fort obligeamment, m'a appris que ces dessins étaient en forme de T inversés dont la barre verticale se prolongeait légèrement.

— Malheureusement, dit miss Cannon, ces dessins ont été effacés.

— Fort heureusement, rectifia le Dr Fell, la police les avait photographiés en inspectant la chambre pour la première fois.

Plongeant la main dans la poche intérieure de sa veste qui contenait assez de vieilles lettres pour en remplir un carton à chaussures, il en sortit une photo sur papier glacé, toute froissée, d'ailleurs, qu'il mit sous les yeux de Lucia.

— Oui, c'est bien ce que disait Agnes, approuva la jeune femme. La ligne verticale du T est légèrement prolongée.

— Ce dessin ne vous rappelle rien ?

— Non !

— C'est bien ainsi que la photo a été prise. Mais regardez-la dans l'autre sens.

Il la lui montra inversée.

— Mais, ce sont des croix !... des croix chrétiennes !

— Exactement, grommela le Dr Fell en fourrant à nouveau la photo dans sa poche. Au mur de cette pièce, vous vous en souvenez tous, était pendu un crucifix d'ivoire. Quelqu'un, en versant le poison, a dû le défier du regard. Et ce même quelqu'un a tracé dans la poussière, sur le rebord de la fenêtre, avec le même cynisme, avec la même haine, le premier symbole du culte de Satan... la croix inversée.

— Tandis qu'on versait le poison... répéta Lucia.

— Oui. Et c'est là un point très important.

— Hier soir ! fit Lucia Renshaw dont les grands yeux bleus voyaient poindre de nouveaux dangers, vous m'avez posé deux questions que vous estimiez de toute importance. Vous m'avez demandé si je m'étais querellée, avec ma tante Mildred, sur une question de religion. Et je vous répète encore une fois qu'elle me parlait de la religion catholique romaine.

— En êtes-vous sûre ? demanda le Dr Fell d'une voix égale.

— Docteur Fell, j'en suis convaincue ! Evidemment, elle avait l'air bizarre en me parlant, mais voici exactement quelles furent ses paroles : « Quelles joies tu connaîtrais, ma chère enfant, si tu te convertissais à l'ancienne religion. »

— « L'ancienne religion » ! répéta le Dr Fell d'un air satisfait. Ah

voilà qui est mieux ! Je me disais bien...

— Vous voulez dire que...

— C'est là le nom que donnent ses adeptes au culte de Satan, lui expliqua le gros docteur. Quant à la seconde question, tout aussi importante, que je vous ai posée, votre surprise même a été pour moi une preuve de votre innocence. Vous vous souvenez que je vous ai demandé si les femmes portaient encore des jarrettières, de nos jours.

Lucia Renshaw se leva d'un bond. Et avec une grâce dont elle n'était pas consciente, elle recula de quelques pas en pressant son visage entre ses mains.

— Continuez ! fit Patrick Butler.

— La jarretière, reprit le Dr Fell, était la marque des sorcières. Elle désignait ces créatures vouées au mal et au meurtre qui se détachent sur le ciel sombre du Moyen Age. Et la jarretière rouge, tout particulièrement, était réservée aux privilégiées qui touchaient de près à celui qui était à leur tête à toutes et à tous, et qui incarnait l'esprit du mal, c'est-à-dire à Satan.

Tous frissonnèrent comme si la lampe à pétrole ne dégageait plus aucune chaleur et que le fantôme de Mrs Taylor venait de se joindre à eux.

— Oui, vous pouvez me regarder ! fit Lucia d'une voix claire et pleine de défi. Cela fait plus d'une année que je porte plus ou moins régulièrement ces fichues jarrettières. J'en portais même hier soir.

Le Dr Fell exhala un profond soupir.

— Vous ne pouvez savoir, madame, à quel point je suis heureux que vous me l'ayez avoué. Dans un des tiroirs de votre commode, la police a trouvé...

— Oui, évidemment ! C'est bien pourquoi j'ai eu si peur quand Agnes m'a dit que la police avait fouillé la maison. Ils cherchaient...

— Non, non, fit vivement le Dr Fell. Ils cherchaient quelque chose de bien plus important que cinq malheureuses paires de jarrettières rouges. Mais pourquoi m'avez-vous menti, hier soir ?

— Parce que je ne comprenais pas quelle signification vous leur donniez. Elles prenaient quelque chose de si mystérieux et de si inquiétant que j'ai reculé... disons poussée par mon instinct. C'est Dick qui m'y obligeait, voyez-vous.

— Votre mari vous obligeait à porter ces jarrettières ?

— Oui ! Il le faisait comme s'il s'agissait d'une plaisanterie. Mais une plaisanterie qui dissimulait quelque chose. Il me demandait souvent : « Est-ce que ma chérie porte ses ornements ? » Oui, il les appelait toujours des « ornements » et il me posait toujours cette question en riant. Et toujours aux moments les plus imprévus.

Lucia s'humecta les lèvres, puis reprit, s'adressant à Butler :

— Je vous ai dit, vous vous en souvenez peut-être, que Dick

choisissait toujours mes robes. C'est la seule allusion que je me sois permise. Je n'ai pas osé aller plus loin. Mais j'ignorais le symbole que représentaient ces jarrettières. Je ne le savais pas, Patrick, je vous le jure.

Elle lui tendit ses mains, puis les laissa retomber en demandant :

— Me croyez-vous ?

— Mais évidemment que je vous crois, fit Butler avec un rire qui resta sans écho. Nous vous croyons tous. Qu'en dites-vous, miss Cannon ?

Miss Cannon, qui avait enlevé son lorgnon pour se tamponner les yeux, posa sur lui son regard de myope.

— Ce que j'en dis, répliqua-t-elle de sa voix de fausset, c'est que, si vous continuez à parler de choses pareilles, je quitte cette maison. Je trouve ce sujet déplacé et cette discussion des plus pénibles.

— Un instant, fit vivement le Dr Fell.

D'un regard, Lucia implora Butler de venir à ses côtés. Ce qu'il fit sans avoir l'air de rien ; il s'approcha d'elle à la toucher.

Le Dr Fell fixa sur la jeune femme ses clairs yeux gris que n'avaient obscurcis ni l'âge ni la bière dont il consommait des tonnes.

— Mrs Renshaw, dit-il, votre mari avait été ordonné pasteur de l'église anglicane. La police l'a découvert rapidement. Simple question de routine. Le saviez-vous ?

— Non. Pas jusqu'à ce soir. C'est le Dr Bierce qui me l'a appris. Mais j'avais... comment dire... de vagues soupçons.

— Le soupçonniez-vous d'être, comme je le crois, le grand prêtre d'un culte de Satan ?

« Ainsi, je ne me trompais pas », se dit Butler.

— Non ! s'exclama Lucia. Jamais cette pensée ne m'a effleurée. Il m'arrivait parfois de penser qu'il appartenait à une de ces sectes bizarres comme il en existe tant, mais qui n'ont rien de maléfique.

— Votre mari vous a-t-il initiée à certains rites obligatoires si l'on veut participer au culte de Satan ? Ne rougissez pas comme une lycéenne, ma chère petite. S'il l'avait fait, vous vous en souviendriez, soyez-en sûre.

— Je n'en ai aucun souvenir. Donc la réponse est non.

— Ne vous a-t-il jamais fait la moindre allusion à ce genre de choses ?

— Je suis obligée de répondre à cette question ?

— Nullement, ma chère enfant. Vous pouvez sortir librement de cette maison, comme miss Cannon meurt d'envie de le faire. Je ne suis qu'un vieil homme qui cherche à vous aider.

Butler, qui sentait croître à vue d'œil la haine qu'il portait à feu Renshaw, pressa le bras de Lucia pour l'encourager à répondre. Il sentait peser sur eux l'ombre maléfique du mort,

— C'est possible... oui, c'est possible, fit la jeune femme en joignant ses doigts délicats, si j'interprète ses paroles à la lumière de ce que je sais maintenant. Il m'a dit une fois : « Tu n'as de Vénus que l'apparence, ma chère. Mais en réalité, tu as tout d'une gouvernante de curé. » « C'est peut-être à toi qu'en revient la faute », lui ai-je répondu. C'est une des rares fois où il m'ait frappée... Oh, et puis assez sur ce sujet ! Je n'en peux plus !

— Je vous demande encore une minute, et Dieu sait que ce sujet ne me plaît pas plus qu'à vous. Saviez-vous que, seul un homme qui a été ordonné, peut célébrer une messe noire ?

— Docteur Fell, je n'ai jamais entendu parler des messes noires sauf dans certains ouvrages traitant de magie, mais on n'y donnait aucun détail.

Elle hésita, puis cédant à une curiosité toute féminine, demanda :

— Que s'y passe-t-il, en réalité ?

— Vous n'avez donc jamais deviné, fit le Dr Fell ignorant sa question, que ces rites étaient célébrés ici-même ?

A nouveau deux voix s'élevèrent à la fois.

— Ici ! s'exclama miss Cannon.

— Dans cette maison ? demanda le Dr Bierce qui, les poings toujours serrés, alla se poster en face du Dr Fell.

— Non, pas dans cette maison, répondit celui-ci, mais tout près d'ici, dans un petit bâtiment qui est maintenant la propriété de Mrs Renshaw.

Miss Cannon fit un pas en arrière, et le Dr Fell, se tournant vers Lucia, reprit :

— Je crois vous avoir dit que je me suis renseigné auprès de Charles Denham au sujet du testament de Mrs Taylor. Mrs Renshaw hérite de trois maisons : *Le Prieuré*, *l'Abbaye*, et une troisième, appelée *La Chapelle*.

— Et alors ?

— Quelqu'un nous a fait remarquer, docteur Bierce, les noms ridicules dont certains baptisent leurs villas. On se fait construire un modeste pavillon que n'ombrage encore aucun arbre, on l'appelle *Les Ormeaux*, et personne n'y trouve à redire. La maison où nous nous trouvons actuellement n'est pas un prieuré. Jamais un moine n'a mis les pieds à *L'Abbaye*... mais la maison que l'on appelle *La Chapelle*, elle, en est – ô ironie du sort – réellement une.

Le visage osseux de Bierce se raidit et faisant un violent effort pour se dominer, il s'exclama :

— Si vous me racontez que c'était une chapelle non conformiste, je vous répondrai que vous mentez.

— Non, non. C'est une chapelle privée, qui faisait partie d'un manoir aujourd'hui disparu. Mais en son temps, elle fut consacrée. Et

voilà pourquoi il pouvait s'y pratiquer le culte de Satan.

Butler crut lire sur les lèvres frémissantes de Bierce : « Qu'on la détruise par le feu ! » mais le médecin se contenta de montrer le lit du doigt et de dire d'une voix rauque :

— Mrs Taylor ?

— A mon avis, docteur Bierce, elle n'était autre que le vicaire du grand prêtre du culte de Satan, Richard Renshaw.

— Et elle se rendait dans cette chapelle pour assister aux rites qu'on y célébrait ?

— Mon cher monsieur, fit le Dr Fell, vous avez vous-même déclaré au tribunal que votre cliente aurait pu aisément aller à pied jusqu'en Chine en portant sa valise. Que ce n'était nullement une impotente.

— Et quand elle croyait que quelqu'un lui dissimulait quelque chose, cette femme damnée, fit Bierce employant ce qualificatif au sens littéral du mot, fouillait toute la maison pour le retrouver. Je comprends maintenant pourquoi elle insistait pour dormir seule dans la maison, à l'exception d'une secrétaire-demoiselle de compagnie qui logeait sur l'arrière du bâtiment. Elle pouvait ainsi sortir par la grande porte sans que personne ne s'en aperçoive.

— Exactement.

— Docteur Fell, pourquoi vous intéressez-vous à cette... chapelle ?

— Vous ne comprenez donc pas ? s'exaspéra Fell. Ce n'est pas une histoire de messes noires que nous cherchons à élucider, mais une affaire d'empoisonnements en série. Quant à *La Chapelle*... je vous y emmène tous, ce soir.

Quelque part dans la maison plongée dans l'obscurité on entendit du verre se briser avec fracas.

Tous restèrent cloués sur place. Butler eut l'impression que ce bruit provenait d'un endroit tout proche.

— Avez-vous toujours votre torche électrique ? demanda-t-il au Dr Bierce. Bon ! Donnez-la-moi !

Le médecin alla prendre la torche sur le fauteuil où il l'avait déposée avec sa trousse.

— Pat, où allez-vous ? demanda Lucia.

— Mais... inspecter les lieux.

— Faites attention, je vous en supplie !

— Attention ? Attention à quoi ? fit Butler réellement surpris en s'élançant dans le corridor.

En sortant de la pièce, il ne lui était pas venu à l'esprit qu'il pouvait s'agir d'un rôdeur ou d'un cambrioleur. Au fond, ce qu'il désirait par-dessus tout, c'était d'être pendant quelques minutes, dans l'obscurité, seul avec ses pensées, sachant que son expression ne le

trahirait pas. Et il referma soigneusement la porte derrière lui.

Il projeta le faisceau de la torche sur les quatre portes qui donnaient sur le couloir et sur le papier mural d'un jaune fané, puis avança.

Il avait rarement éprouvé autant d'angoisse qu'au cours de la dernière demi-heure et il dut se retenir pour ne pas se mettre à marteler les murs à coups de poing.

Le satanisme ! La chair et le démon ! Les cierges noirs brûlant sur un autel humain, sous une croix inversée ! Des jarretières rouges, que les Irlandais superstitieux croyaient douées d'un pouvoir magique ! Et il se rappela que Pepys, dans son journal, raconte une très vieille coutume, pour la jarrettière de la jeune épousée, le jour de son mariage.

Le mariage. Lucia. La chapelle.

C'était sans aucun doute dans cette chapelle que Lucia avait eu l'intention de l'emmener ce soir. Il l'entendait lui dire, au Claridge : « Nous allons tenter l'aventure ! » et dans l'infâme boîte de nuit : « Mon sac, la clef est dedans ! » Et dans la voiture, sous la lumière du plafonnier : « Vous y trouverez plus de choses que vous ne pensez. »

Voyons ! Serait-il possible qu'une messe noire fût célébrée ce soir-même à *la Chapelle* ? Était-ce pour cette raison que le Dr Fell voulait les y emmener ?

Non ! C'était impensable !

Lucia n'était coupable de rien, et surtout pas d'un meurtre !

Il s'arrêta brusquement et tendit l'oreille.

Où diable se trouvait-il ?

Son doigt avait cessé d'appuyer sur le bouton de la torche électrique et plongé dans ses pensées, il était dans l'obscurité depuis un bon moment déjà. A en juger par les bouffées d'air frais qui lui parvenaient, par le parquet et le tapis qu'il foulait, il devait se trouver dans le vaste hall surmonté d'une galerie. Et brusquement Butler fut pris de panique.

Quelque part, tout près de lui, le parquet venait de craquer sous des pas.

— *Qui est là ?*

— *Qui est là ?*

Les deux questions fusèrent simultanément.

Butler appuya sur le bouton de la torche et la releva. L'inconnu, juste en face de lui, fit de même. Les deux faisceaux se croisèrent par-dessus une table entre deux candélabres d'argent exactement semblables à ceux qui se trouvaient dans la demeure de Lucia Renshaw. Et Butler vit se dresser devant lui la silhouette massive et rassurante d'un agent de police.

— Tiens, tiens, fit l'agent. Qui êtes-vous, monsieur ?

— Je m'appelle Butler, fit l'avocat, souriant. Je suis ici en compagnie du Dr Fell, qui se trouve actuellement dans une des pièces en façade. Attendez... je crois bien que j'ai une carte de visite sur moi.

En prenant une dans son portefeuille, il la tendit à l'agent par-dessus la table. Celui-ci y jeta un rapide regard et la lui rendit en disant : « Butler », comme si ce nom lui était vaguement familier.

— Savez-vous que la porte de service est grand ouverte, monsieur ? ajouta-t-il.

— Ça doit être un coup du Dr Fell. Je vais m'en occuper. Mais nous avons entendu un formidable bruit de verre brisé, tout à l'heure...

— C'était le rôdeur, monsieur.

— Le rôdeur ?

— En pénétrant par la porte de service, il a heurté un grand vase de verre posé sur une sellette. Puis il a vu la lueur de ma torche et, il a pris ses jambes à son cou. Et ce type-là, on nous l'a signalé. Nous avons reçu des instructions à son sujet.

— Des instructions ? Que voulez-vous dire par-là ?

— Des instructions très précises, monsieur. Et on nous a recommandé d'être prudent. Un type dangereux et facile à reconnaître : une de ses dents de devant est en or.

— C'est donc ici la *Chapelle* ? murmura le Dr Bierce.

— Mais je me tue à vous dire, dit Lucia à voix basse, que je n'ai pas la clef. Elle est restée dans mon sac, là-bas, dans la boîte de nuit.

— Peu importe. J'en ai une, annonça le Dr Fell sortant de sa poche une lourde clef munie d'une étiquette. C'est à l'Hôtel de Ville que je me la suis procurée, ainsi que pas mal de renseignements.

Agnes Cannon et Patrick Butler s'abstinrent de tous commentaires.

Ils se trouvaient en bordure de Tooting Common qui, le jour, était une énorme lande couverte d'une herbe roussâtre et qui, de nuit, sombre et déserte, était plus désolée encore. Seuls quelques arbres nus et quelques réverbères se dressaient à l'horizon.

La *Chapelle*, qui datait du milieu du XVIII^e siècle, pouvait attirer l'attention sans pour cela exciter la curiosité.

Peu élevée, toute en longueur, construite en pierre d'un gris tirant sur le noir, elle avait d'une église le toit pointu que ne surmontait cependant aucune flèche. Plus un seul morceau de verre aux fenêtres à meneaux et en ogives, mais visiblement les dégâts remontaient à très loin. Une de ces fenêtres avait été condamnée par des planches noircies par l'âge. L'étroite façade était en partie dissimulée par une haute haie d'ifs. Le brouillard s'était à nouveau levé.

Guidés par la grosse voix du Dr Fell, ils se glissèrent à sa suite par un trou dans la haie et longèrent la façade latérale de la chapelle.

— Il y a environ deux cents ans, leur expliqua le Dr Fell d'une voix tonitruante – alors qu'il croyait sincèrement chuchoter –, cette lande faisait partie du domaine d'un baronet, un dénommé Fletcher. Un passage couvert reliait le manoir à cette chapelle, d'où cette porte que vous voyez là... Que se passe-t-il là-bas derrière ?

— Rien, lui assura Butler, qui était le dernier de la file. Continuez.

Il venait de frôler du dos le tronc d'un arbre et avait cru un instant sentir les mains de Goldy se nouer autour de son cou.

Il avait posé, sur les épaules de Lucia qui marchait juste devant lui son pardessus, et le lien qui les unissait était si fort que, comme si elle l'avait entendu penser, elle se retourna et murmura :

— Pat, que s'est-il vraiment passé tout à l'heure, quand nous avons entendu ce bruit de verre brisé et que vous êtes allé inspecter les lieux ?

— Encore une fois, rien, lui assura Butler mentant effrontément.

— Vous n'avez donc pas confiance en moi ?

— Un agent de police s'est aperçu que la porte de service était grand ouverte. Et le Dr Fell a reconnu lui-même avoir négligé de la refermer. En entrant dans la maison, le flic a heurté un grand vase de verre posé sur une serviette. Et voilà toute l'histoire.

Ils entendirent, à cet instant, une clef tourner en grinçant dans une serrure. La porte en ogive s'ouvrit sur la façade latérale de la petite chapelle désaffectée. Tous y pénétrèrent à la suite du Dr Fell qui brandissait la torche du Dr Bierce. Comme il refermait à clef la porte derrière eux et mettait la clef dans sa poche, miss Cannon dit d'un ton surpris :

— Mais c'est une chapelle toute simple, très ordinaire. Ses bancs sont brisés et tout y est dans un piteux état, mais à part ça, elle ne diffère pas des autres.

— Suivez-moi, fit le Dr Fell sans relever cette remarque.

Butler, plongé dans ses pensées, eut un moment d'absence. Il en oublia la chapelle et n'eut plus devant lui que la face de rat de Goldy. L'affronter en pleine lumière, soit, mais dans cet endroit sinistre...

Se ressaisissant, il vit la vaste trappe ménagée dans le sol au-dessous d'une des fenêtres. Ils descendirent, l'un derrière l'autre, un escalier juste assez large pour que l'éléphantesque Dr Fell pût s'y engouffrer. Bierce, qui était maintenant le dernier de la file, referma la trappe sur eux.

En bas, tout changeait. Les marches de l'escalier étaient recouvertes d'une moquette épaisse et soyeuse. Sur la droite, cachant le mur de pierre, une tenture, elle aussi épaisse et soyeuse. Aux brèves lueurs de la torche, tapis et tentures leur parurent d'un rouge profond. La rampe de l'escalier était d'un bois noir et lustré qui rappelait l'ébène.

Mais plus frappante encore était l'odeur d'encens refroidi qui flottait dans cette sorte de crypte, à laquelle se mêlait une odeur plus douceâtre que Butler, après un instant d'hésitation, reconnut pour être celle de la marijuana.

Au pied de l'escalier, sur une sorte de pilastre, se dressait un groupe de bronze qui formait une masse obscure et devait bien peser dans les vingt kilos.

Ils étaient tous arrivés au bas de l'escalier lorsqu'ils perçurent le dé clic d'un commutateur. Et effectivement, au milieu du plafond s'alluma un œil humain.

On avait peint sur un globe, vaste mais faiblement éclairé, cet œil qui vous fixait. La cornée en était blanchâtre mais légèrement injectée de sang ; l'iris, rouge, et la pupille, noire. Bien que vous contemplant de haut, comme pour scruter votre conscience, cet œil n'éclairait pas entièrement la crypte ; il allumait tout juste des reflets dans les tentures noires et rouges. Les deux bouts de la salle rectangulaire

restaient plongés dans l'ombre.

— Docteur Fell, fit Lucia regardant autour d'elle d'un air fasciné, il y a donc l'électricité ici ?

— Mais oui. Et derrière ces tentures, les murs sont en béton.

— Mais qui ?...

— Cette chapelle – et ce ne devait pas être un très bon placement – fut achetée par le grand-père de Mrs Taylor, qui l'a héritée de son père.

Bierce se retourna pour contempler le groupe de bronze posé sur le pilastre de la rampe d'ébène. Butler suivit son regard. La statue représentait une nymphe que tenait dans ses bras un satyre, le tout exécuté dans le style de l'école réaliste italienne. Chaque muscle semblait jouer sous la peau luisante.

— Vous êtes déjà venu ici, docteur Fell, accusa miss Cannon.

— Parfaitement. Pas plus tard que ce matin.

— Alors pourquoi nous traîner jusqu'ici ?

— Parce qu'il nous faut fouiller cette crypte centimètre par centimètre. Ne vous ai-je pas répété que, au cours de l'Histoire, le culte de Satan avait servi de couverture à des empoisonneurs ?

— Mais, je ne vois pas..., commençait Lucia.

Elle enleva de ses épaules le pardessus de Butler, car il commençait à faire lourd dans la pièce, et le lui jeta. Le Dr Fell qui se détachait, immense, sous l'œil lumineux, désigna Lucia du bout de sa canne.

— Supposons – supposition toute gratuite – que vous soyez une adepte de ce culte. Vous êtes, au début, soit à la recherche de sensations, soit à demi convaincue. Vous descendez dans cette salle et respirez cette atmosphère. Dans des brûle-parfums placés aux angles, se consomment des herbes mêlées à de la...

— Marijuana ? fit Butler, le devançant.

— Exactement. Et dont le principal effet, au contraire de ce que racontent journalistes, ou romanciers, n'est pas de rendre fou, mais de délivrer de toute inhibition.

» Là – et le Dr Fell montra du doigt le fond de la crypte –, des cierges brûlent sur l'autel. Vous vous prosternez devant Lucifer. Vous vous livrez à des actes qui défient toute décence. Et bientôt vous êtes plongée dans une extase diabolique. Rien n'est impossible pour le Prince des Ténèbres. Et maintenant, regardez là-bas.

A chaque extrémité des deux parois recouvertes de tentures rouges et noires, bordées de rangées de coussins noirs brodés d'or, se dressait une sorte de guérite de bois sculpté.

— Des confessionnaux, déclara le Dr Fell.

— Vous voulez dire, fit Lucia, qu'ils confessent leurs...

— Non. Ils y pénètrent masqués pour confesser, non leurs péchés,

mais leurs secrets désirs. Et c'est au grand prêtre du culte qu'ils s'adressent, le représentant de Satan lui-même, prêt à tout leur accorder.

» Nous ne nous attarderons pas sur les péchés ordinaires, et même sur ceux qui ne le sont pas. Ils sont aisément réalisables. Mais supposons qu'une femme désire la mort de son mari. Ou qu'un mari veuille se débarrasser de sa femme. Ou encore, qu'un vieillard gâteux, pourri d'argent, tarde trop à mourir...

» Nous avons deux problèmes à résoudre dans cette affaire qui ne compte pas moins de neuf crimes s'étalant sur six mois. Première question qui se pose à l'esprit : quel est donc le culte qui peut se pratiquer dans le plus grand secret ? La réponse s'impose d'elle-même : le satanisme. En effet, les adeptes de ce culte sont tous, en apparence, gens fort respectables, car il faut posséder une certaine fortune pour faire partie de cette secte. Ils portent des masques, bien entendu, mais ces masques peuvent glisser dans un moment de frénésie...

— Des masques ! Toujours et encore des masques ! murmura Butler avec irritation.

— Et il en sera ainsi, lui rétorqua le Dr Fell, tant que nous n'aurons pas arraché le masque de l'actuel grand prêtre du culte de Satan.

— Et le second problème ? demanda Bierce qu'on sentait emplir de haine et de dégoût.

— Comment expliquez-vous, lui demanda le Dr Fell, que, dans ces neuf cas, la police ait été incapable de remonter jusqu'à la source du poison ?

— Je ne me l'explique pas et, en qualité de médecin, je m'y intéresse tout spécialement.

— Supposons que vous soyez architecte, et que vous habitiez, disons, Oxford. Que vous importe la morale dans le monde pourri où nous vivons ? Et pourquoi vous soucieriez-vous de votre femme alors que vous tirez toutes vos joies du culte de Satan ?

— Mes moyens ne m'ont jamais permis de m'offrir le luxe d'une épouse, fit le Dr Bierce non sans amertume. Mais admettons. Que se passe-t-il alors ?

— Vous exprimez tout bas votre désir, fit le Dr Fell, montrant à nouveau le pseudo-confessionnal. Et le travail vous est mâché. Un jour donné, vous vous rendez, mettons, dans une petite ville comme Wolverhampton, par exemple. Là, auprès d'un pharmacien dont on vous a donné le nom et l'adresse, et en lui débitant le petit laïus qu'on vous a seriné, vous achetez un poison appelé aconitine.

» Vous l'obtiendrez, soyez-en sûr. Vous signerez le registre des poisons du nom véritable d'un des habitants de cette petite ville. Puis

vous rentrerez chez vous. Quelque temps après, votre femme succombera à un empoisonnement...

— Par l'aconitine ?

— Non ! s'exclama le Dr Fell. Et c'est bien là toute l'astuce ! C'est à l'arsenic qu'elle aura été empoisonnée.

— A l'arsenic ?

— Tout était prévu d'avance. Vous revenez ici, vous vous adressez à nouveau au grand prêtre de Satan, et vous échangez l'aconitine que vous lui tendez à travers la grille contre de l'arsenic. Quelque autre criminelle en puissance, une charmante jeune femme de Londres, par exemple, a acheté de l'arsenic à Leeds. Et c'est ainsi que s'opèrent ces subtils et secrets échanges. L'on prend bien soin de ne pas user de poisons rares, mais de produits toxiques qui servent également à l'usage domestique. Et lorsque votre femme succombera, à Oxford, à une dose d'arsenic, qui donc vous soupçonnera pour avoir acheté, sous un faux nom, de l'aconitine à Wolverhampton ?

Un lourd silence pesa. Lucia, tête baissée, tremblait.

— Il faut vraiment être tordu pour inventer des trucs pareils ! s'exclama Butler.

— Inventer ! répéta le Dr Fell d'un air las. Mais mon cher ami, ce truc-là, comme vous dites, est vieux comme le monde. Et c'est bien pourquoi je ne m'étonne plus de rien.

— Mais alors, au nom du ciel, que cherchons-nous ici ? fit le Dr Bierce regardant autour de lui.

— Des archives, riposta le Dr Fell. Ne comprenez-vous pas qu'une organisation aussi complexe, se trouvant entre les mains d'un seul homme – Richard Renshaw avait trois comptes en banque dépassant chacun cent mille livres –, doit comporter assez d'archives pour remplir un classeur tout entier ? Des documents où doivent figurer des noms, des dates et des lieux. Où sont-ils ? Toute la question est là.

— Renshaw avait un bureau dans la Cité, lui fit remarquer Bierce.

— Je le sais.

— Il s'était même, je crois, affublé du titre d'agent de change.

— C'est exact, grommela le Dr Fell, mais la police a eu beau passer ce bureau au peigne fin, elle n'y a rien découvert de ce genre. Cet après-midi, reprit-il en regardant ostensiblement Lucia, ils ont fouillé votre maison, mais ce n'était pas des jarretières qu'ils recherchaient. Et voilà deux nuits, ajouta-t-il en montrant les paumes de ses mains maculées de poussière, que je fouille de fond en comble, et sans le moindre succès, la maison de Mrs Taylor. La conclusion s'impose. Les registres ne peuvent être qu'ici, dans cette chapelle.

Miss Cannon qui, jusque-là, louchait d'un air vague sur la nymphe et le satyre de bronze grimpa soudain l'escalier à toute allure et disparut par la trappe béante.

— Laissez-la partir, dit Fell d'une voix sourde. Elle en a assez entendu.

— Et moi, vous ne trouvez pas que j'en ai assez vu ? fit Lucia.

Avec un grognement pour toute réponse, le Dr Fell fit du regard le tour de la crypte puis se mit à descendre l'allée centrale de la chapelle rouge et noire.

Leurs yeux s'étaient habitués à la demi-obscurité, et ils le suivirent. L'épais tapis rouge et les lourdes tentures de velours étouffaient tous les sons. Le plafond bas était soutenu par des piliers et par des poutres sculptés dans ce bois noir et luisant qui ressemblait à de l'ébène. Sur les deux côtés de l'allée, les piles de coussins semblaient avoir été récemment déplacées.

Patrick Butler, qui suivait l'allée centrale, Lucia cramponnée à son bras, eut soudain le sentiment absurde que tous deux allaient accomplir un simulacre de cérémonie nuptiale. Cette idée l'amusa et le choqua à la fois. D'ailleurs le marié et la mariée ne se dirigent pas vers l'autel bras dessus, bras dessous.

Et de plus...

Sous l'odeur douceâtre qu'il avait détectée dans cette crypte et qui semblait aviver les sens plutôt que les endormir, Butler en discerna une autre, plus faible encore.

— Du pétrole, marmonna-t-il.

— Qu'est-ce que vous dites ? lui demanda vivement Lucia.

— Rien, mon chou. Rien d'important.

Ce devait être pure imagination de sa part. Il est vrai qu'il suffirait d'une allumette ou d'un briquet, dans cette chapelle étouffante, capitonnée de tentures et de tapis, pour rendre au Prince des Ténèbres et du Poison, un hommage infernal. Et Butler entendit, dans son dos, Bierce, marmonner lui aussi entre ses dents.

Le Dr Fell avait atteint le sanctuaire, profond renfoncement où se dressait, sur une estrade, l'autel, sorte de couche recouverte des plus riches étoffes. Elle était flanquée de deux piédestaux surmontés chacun d'un candélabre à sept branches dans lesquelles étaient plantés sept cierges noirs. Le fond de cette alcôve était tendu d'une immense tapisserie plongée dans l'ombre.

Le Dr Fell frotta une allumette et alluma l'un après l'autre les quatorze cierges noirs. Et devant leurs yeux surgit un spectacle démoniaque.

La douce lumière dansante des cierges éclaira le sanctuaire. La grande tapisserie, d'origine française ou italienne, et datant probablement du XVII^e siècle, portait en légende ces mots : « *Lucifer Triumphans* ». Lucia jeta sur cette tapisserie un regard qu'elle détourna précipitamment.

— Pourquoi nous avoir amenés ici ? s'écria-t-elle sur un ton qui

rappelait celui de miss Cannon. Si vous vouliez fouiller cette chapelle, vous pouviez le faire seul.

— Excusez-moi, fit gravement le Dr Fell, mais je voudrais que vous regardiez ces candélabres.

— Je ne tiens pas à les regarder, merci !

— Ils sont faits en imitation d'argent, et terriblement oxydés. Je les ai découverts dans une niche derrière la tenture, à gauche du sanctuaire.

— Et alors ? Quel intérêt présentent-ils ?

— Chère petite madame, fit le Dr Fell, une assemblée d'adorateurs, sinon une messe noire, a eu lieu dans cette chapelle il n'y a pas plus de quatre nuits. Les candélabres qui ont servi à cette cérémonie provenaient de chez vous.

Lucia qui continuait de tourner le dos à l'autel et à la tapisserie, haussa les épaules du geste d'une femme excédée. Pour la rassurer, Patrick lui effleura le bras.

— Prouvez-le ! lança-t-il comme un défi au Dr Fell.

— Rien de plus facile ! Nous sommes aujourd'hui le vendredi 21. Hier c'était le jeudi 20. Et avant-hier, le mercredi 19.

— Ce n'est pas sur le calendrier que je vous ai demandé des preuves.

— Dick Renshaw, continua le Dr Fell, imperturbable, a été empoisonné dans la nuit du mercredi 19. Eh bien, une certaine personne, pour une certaine raison, a rapporté les candélabres chez les Renshaw. Je crois savoir qui est cette personne. Mais les porte-cierges n'avaient pas été assez soigneusement nettoyés, et vous et moi y avons discerné, hier soir, c'est-à-dire le 20, des traces de cire noire.

— De là à traiter Lucia de meurtrière sous prétexte que...

— Oh ! de meurtrière..., fit le Dr Fell écartant de la main cette supposition comme s'il s'agissait d'un rien. Si cela peut vous rassurer, je ne la crois pas coupable de meurtre.

« Mais, reprit-il en appuyant sur chaque mot, vous ne voyez toujours pas où je veux en venir. Quelqu'un, entre hier au soir et ce matin, s'est glissé au rez-de-chaussée et a nettoyé ces porte-bougies. Or, personne ne ferait gratuitement un travail de si peu d'intérêt. Donc il y a, à *L'Abbaye*, un membre de la secte qui pratique le culte de Satan. Et un seul à mon avis.

Lucia, prenant son courage à deux mains, se retourna pour affronter le Dr Fell, les cierges et la tapisserie.

— Nous ne sommes que trois, à *L'Abbaye*, lui fit-elle remarquer. Sur laquelle de nous se porte votre choix ?

— Vous est-il arrivé, fit le Dr Fell en se pinçant la lèvre inférieure, de vous poser des questions sur votre femme de chambre, Kitty Owen ?

— Kitty ? fit Lucia, tombant des nues.

— Et vous, madame, reprit le savant docteur, sur qui se porterait votre choix ?

— Mais... sur personne. Toute cette affaire est absurde, révoltante... et terrifiante.

— Voyez-vous, fit le Dr Fell, j'ai été frappé, dès le début, par l'aspect famélique et le teint blême de cette fille. Il n'y a aucune fraîcheur en elle, et certains petits faits la concernant m'ont désagréablement surpris. Elle subit visiblement l'emprise de quelqu'un.

— Encore une fois, je répète que tout cela est absurde, révoltant et terrifiant, réitéra Lucia. Vous n'êtes pas de mon avis, Pat ?

La lumière dansante des cierges nimbait la tête blonde de la jeune femme qui se tourna vers Patrick en l'implorant du regard.

Mais Butler, pour une fois, ne s'en aperçut pas. Il venait de comprendre ce qu'il aurait dû deviner dès le début.

— Je suis navré, fit-il, j'ai l'air d'être dans la lune, mais je viens seulement de comprendre, Lucia, comment et par qui votre mari a été assassiné.

— Ah, vous y êtes donc arrivé ! s'exclama le Dr Fell dont le lorgnon retomba au bout de son ruban noir. Voyez-vous, moi je l'ai su presque depuis le début.

— Me permettez-vous, lui demanda Butler, de vous donner ma version du crime ? Voilà comment je vois les choses. Si Lucia Renshaw n'est pas coupable – et nous savons qu'elle ne l'est pas –, qui est-ce donc ? Le problème semble insoluble, et pourtant, il ne l'est pas...

Butler, ménageant ses effets, fit une pause, puis reprit :

— La coupable n'est autre que Kitty Owen. Et l'arme du crime, arme qui nous crevait les yeux, n'est autre qu'un vaste sac à ouvrage vert olive.

— Mon sac à ouvrage ? s'exclama Lucia, incrédule.

— Hé oui. Vous nous avez bien dit, n'est-ce pas, que Kitty avait presque toujours ce sac à ouvrage pendu à son bras ?

— Oui, c'est vrai.

— Vous m'avez également dit...

Machinalement Butler leva la main comme il l'aurait fait au tribunal pour éveiller l'attention de son auditoire :

— Vous nous avez dit que, lorsqu'elle avait passé l'aspirateur sur le tapis de la chambre de votre mari, ce fameux soir, elle l'avait encore à son bras.

— Oui, je crois vous l'avoir dit, en effet. Oui, c'est exact. Et alors ?

— De plus, nous étions tous deux présents, le Dr Fell et moi, quand nous avons surpris Kitty en train d'écouter à la porte. En

entrant dans la pièce, elle vous a lancé un regard qui ne m'a pas plu. Puis elle vous a demandé la permission d'emporter le fameux sac à ouvrage et là-dessus, elle a détalé.

— Je ne vois pas exactement ce que vous entendez par ce regard qui ne vous a pas plu, Patrick, mais tout le reste est exact.

— Excusez-moi de vous imposer cette reconstitution, Lucia.

Butler revoyait la scène aussi clairement que s'il y était : Kitty maniant l'aspirateur, la carafe d'eau sous le crucifix d'ivoire, et les trois femmes attendant le retour de Dick Renshaw.

— Vous aviez dit à Kitty, en début de soirée, de « faire » la chambre, continua-t-il. Mais elle ne s'y est mise, en réalité, qu'après 11 heures du soir.

— Oui, c'est exact. Parce que...

— Parce qu'elle savait que soit vous, soit l'infatigable miss Cannon seriez présentes, observant chacun de ses gestes.

— Ce n'est pas impossible. Il faut avouer qu'Agnes était toujours fourrée dans nos jambes.

— Et maintenant, Lucia, réfléchissez bien, fit Butler d'une voix incisive. Y a-t-il dans d'autres chambres à coucher de votre maison des carafes et des verres exactement semblables à ceux qui se trouvaient dans celle de votre mari ?

Butler avait remarqué du coin de l'œil que le Dr Fell l'écoutait d'un air approbateur. Il le sentit suspendu aux lèvres de Lucia.

— Oui, dans toutes les chambres. Dick avait cette manie exaspérante de vouloir imposer ses goûts à tout le monde.

— Revenons-en à Kitty. Avant de se mettre au ménage de la chambre, elle avait tout le temps nécessaire pour faire dissoudre une dose d'antimoine dans une autre carafe. Et pour la dissimuler dans le sac à ouvrage.

Butler se tut à nouveau, ménageant ses effets.

Quant à Lucia, elle semblait secouée comme par des mains invisibles. Bouche bée, on put voir monter dans ses yeux une lueur de compréhension.

— Pat, au nom du ciel, où voulez-vous en arriver ?

— Ne cherchez pas à vous expliquer les choses. Ça, c'est mon domaine. Fermez les yeux et efforcez-vous de vous souvenir.

— Bon. Je vais essayer.

— Kitty entre donc dans la pièce pour la mettre en état. Elle prend la carafe posée sur la table de chevet. Elle l'emporte dans la salle de bains, la vide dans le lavabo, la rince, puis la remplit à nouveau. Est-ce qu'elle portait votre sac à ouvrage à son bras ?

— Oui !

— De la chambre à coucher, vous pouviez – tout comme miss Cannon – l'observer à loisir. Parfait ! J'ai moi-même remarqué, fit

Butler fermant les yeux pour mieux revoir le cadre, que le lavabo de la salle de bains est exactement dans l'axe de la porte.

— Juste en face, Pat. En effet.

— C'est donc de dos que vous voyiez Kitty debout devant le lavabo.

— Oui, évidemment.

— Comment portait-elle votre sac à ouvrage à ce moment-là ? Sur le côté, ou devant elle ?

— Euh... devant elle, je crois. Oui, comme un tablier.

— Vous ne pouviez donc pas voir exactement ce qu'elle faisait.

— Exactement, non.

— En réalité vous n'avez fait qu'entendre le bruit de l'eau qui coulait tandis qu'elle vidait, rinçait, puis remplissait à nouveau la carafe. *Et c'est tout ce que vous pouvez affirmer.*

— Oui, en effet.

Les flammes des cierges noirs que pas un souffle n'agitait, flambaient droit. Butler se redressa de toute sa stature. Cette fois, il ne questionnait plus, il affirmait :

— Ce qu'elle a fait, nous le comprenons maintenant, est très simple. Elle a glissé dans le sac à ouvrage la carafe contenant de l'eau pure et en a sorti une autre carafe qu'elle y dissimulait, remplie d'une eau à forte teneur de poison. C'est cette carafe qu'elle a posée sur la table de chevet en la coiffant du verre pour compléter la mise en scène.

La sueur perlait aux tempes de Butler, mais c'est avec le calme d'un juge qu'il se tourna vers le Dr Fell en affirmant :

— Et voilà ! Le mystère est éclairci. Qu'en pensez-vous ?

XVI

Se déplaçant sans bruit sur l'épais tapis, le Dr Fell contourna l'autel pour venir se placer devant Butler, qu'il considéra avec attention.

— Mon cher ami, vous venez de m'étonner, dit-il enfin.

— Agréablement, j'espère ?

— Certes. Et vous avez, de plus, excité mon admiration.

— J'ai donc découvert la vérité ?

— A vrai dire... pas exactement. Un instant ! s'empressa d'ajouter le Dr Fell sans laisser à Butler le temps de protester.

Il cligna des yeux, passa les mains dans son épaisse tignasse, puis déclara :

— Jamais je n'ai vu quelqu'un approcher si près de la vérité. Vous avez magnifiquement raisonné et vos déductions ne sauraient être plus justes. Mais la vérité toute nue est difficile à saisir et elle a souvent bien des visages.

— Et moi je vous affirme que Kitty Owen est aussi coupable qu'on peut l'être.

— Ah oui ! Kitty... Soumettez-la à un sévère interrogatoire, ce que je vais conseiller à Hadley de faire sans plus tarder, et elle s'effondrera. Il n'est pas certain que nous apprendrons par elle le nom de la personne qui est à l'origine de tous ces meurtres et qui est en même temps à la tête de la secte des adorateurs de Satan. Mais vous parviendrez certainement à innocenter Mrs Renshaw.

— Pat, murmura Lucia, bien que je ne comprenne pas grand-chose à tout cela, je vous trouve merveilleux.

Et pour une fois dans sa vie, Butler, sans se déclarer indigne de cet éloge, ne se pavana pas non plus comme un paon.

— Voyons, docteur Fell, reprit-il, c'est bien Kitty qui a introduit le poison dans la carafe ?

— Non.

— Alors de quoi diable parlons-nous ?

— Du Diable, justement, fit le Dr Fell en toute simplicité.

— Alors puisque vous en savez tant sur cette affaire, s'exclama Butler exaspéré, pourquoi ne pas nous mettre au courant ?

— Je pourrais le faire, et c'est à quoi je m'emploierai demain matin. Mais avant, nous avons une tâche à remplir. Nous sommes venus ici pour découvrir les archives de cette secte démoniaque. Il faut absolument mettre la main dessus, sinon nous n'arriverons à rien. Nous...

A ce moment-là, son regard tomba sur le Dr Arthur Bierce que

tous trois avaient plus ou moins oublié. Bierce gardait l'œil rivé sur la tapisserie tendue derrière l'autel.

— Je suis désolé, prononça-t-il d'une voix lugubre, tandis que sa pomme d'Adam montait et descendait convulsivement, de vous avoir si peu aidé dans votre enquête...

— Si peu aidé ! s'exclama Fell. Mais mon cher ami, mise à part la reconstitution que vient d'effectuer si brillamment maître Butler, c'est la remarque que vous avez faite ce soir qui m'a été de la plus grande utilité.

— Très aimable à vous, marmonna, d'un air absent, Bierce qui n'en croyait pas un mot. Mais je suis prêt à fouiller ces lieux avec vous ! A arracher ces tentures ! A éventrer ces coussins ! A détruire cet autel !

Il désigna d'un doigt tremblant les coussins noirs :

— Regardez-moi ces soi-disant prie-Dieu ! J'ai horreur des prie-Dieu, ils puent le papisme. Mais on n'a pas le droit de tourner en dérision même le papisme. Brûlons-les !

— Du calme, mon ami, fit le Dr Fell alarmé. Nous n'avons le droit de rien détruire avant que la police n'ait inspecté les lieux. Et ce n'est pas dans ces coussins que nous trouverons les archives que nous cherchons... Alors, nous nous y mettons ?

Ils s'y mirent tous, fiévreusement.

Quand ils commencèrent, la montre de Butler marquait juste minuit. Les cierges noirs qui ne dégageaient, au début, qu'un léger voile de fumée, répandaient maintenant dans la crypte une brume odorante, entêtante, même.

Sous les tentures et les tapis, murs et sol étaient de béton, ce qui excluait toute cache possible. Après avoir examiné de près les coussins, ils les empilèrent dans un coin, ce qui dégagea le centre de la salle. Dans un coffre ménagé dans la paroi de béton de l'abside, Bierce découvrit des vêtements sacerdotaux d'une grande somptuosité : plusieurs chasubles, dont l'une brodée en fil d'argent de signes cabalistiques, et une autre où étaient représentés une femme nue et un porc.

Sur une étagère, ils trouvèrent un magnifique « missel » pour messes noires, imprimé sur vélin en caractères rouges. Bierce leur traduisit du latin un passage disant : « C'est par la chair que nous serons sauvés », puis il lança avec horreur ce « missel » au milieu de la salle.

— Du calme, répéta le Dr Fell tout nimbé d'un brouillard odorant.

Sur une autre étagère, il découvrit une lourde statuette représentant Satan sous l'aspect d'un bouc noir. Bierce la jeta brutalement sur le sol dans l'espoir de la briser, mais elle ne fit que rebondir. Satan resta là, couché, à les narguer sous l'œil du plafond.

Dans cette salle rouge où flottait maintenant une nappe de fumée blanche, l'atmosphère se faisait de plus en plus lourde. Lucia, convaincue que les archives devaient être dissimulées dans des sacs, sous les tentures, se glissait sous leurs plis puis reparaisait, ce qui ajoutait au fantastique de la scène.

— A mon avis, déclara Butler, c'est dans un de ces confessionnaux que nous les trouverons.

— Mon cher ami, objecta le Dr Fell en train d'examiner les piliers d'ébène qui supportaient le plafond, on n'y cacherait pas une pelure d'oignon.

C'était l'évidence même. Butler se posta devant l'un d'eux et constata en effet que le plancher en était trop mince, et le plafond sculpté trop étroit pour qu'on pût y dissimuler quoi que ce soit.

Dans un bruit sourd, les brûle-parfums de métal que Lucia venait délibérément de renverser comme si elle leur vouait une haine toute spéciale, roulèrent sur le sol. Le Dr Fell, qui était parvenu à se hisser sur une chaise, étudiait de près les épaisses poutres sculptées du plafond, tandis que le Dr Bierce, armé d'un bistouri – au point où ils en étaient, plus rien ne les étonnait – éventrait méthodiquement l'autel dans l'espoir d'y trouver enfin les documents. Minuit et demi... 1 heure moins 10.

— Inutile de nous obstiner, reconnut enfin d'un ton lugubre le Dr Fell. Nous n'arriverons à rien.

A 1 heure, les quatre chercheurs, la mine sombre, les mains noires, se retrouvèrent devant l'autel. Ils avaient perdu le sens des réalités. Bierce tenait toujours à la main son bistouri. Lucia avait perdu son écharpe, et sa vieille robe de velours noir était couverte de poussière. Le halo que dégageait la flamme des cierges noirs envahissait maintenant la chapelle tout entière.

— Décidément, ces archives ne sont pas ici, reprit le Dr Fell du même ton lugubre. Elles devraient y être, mais n'y sont pas. Et, à mon grand regret, je me vois obligé de vous avouer que je me tiens pour battu. Elles ont dû être déposées quelque part, dans une banque, peut-être...

A cet instant, Lucia se tourna vivement en demandant :

— Quelle est cette ombre ?

— Quelle ombre ? fit le Dr Bierce brandissant son bistouri.

— Là, je l'ai vue bouger derrière un de ces piliers. Une ombre plus grande que nature.

— Simple illusion d'optique, fit Bierce sèchement, en remettant son bistouri dans sa trousse et en la fermant d'un coup sec. Les cierges projettent nos propres ombres. A ce sujet, je compte les faire analyser. Ils dégagent une odeur envoûtante qui a probablement le pouvoir « magique » de provoquer des hallucinations. Et maintenant, allons-

nous-en !

— D'accord, grommela le Dr Fell.

— D'accord, moi aussi, fit Lucia portant la main à sa gorge. Vous venez, Pat ?

— Un pouvoir magique, répéta Butler regardant dans le vide.

Soudain, il se ressaisit :

— Non, ma chérie, dit-il, souriant. Remontez, tous les trois, et attendez-moi devant la porte de la chapelle. Je vous rejoins dans trois minutes exactement.

— Pat, pourquoi vous attarder encore ici ?

— Pourquoi ? Parce que je sais, maintenant, où sont dissimulés ces registres.

Le mot « sensation » serait trop faible pour décrire ce que ressentirent ses compagnons.

— Tout à l'heure, reprit Butler d'un ton égal, je vous ai démontré comment votre mari a été assassiné. Alors que je lui lançais un défi, le Dr Fell a continué de s'envelopper de mystère. A mon tour, maintenant, de jouer les mystérieux. Je vous promets de déposer ces registres entre vos mains dans trois minutes. Voulez-vous monter et m'attendre là-haut ? Ou préférez-vous que je remette mes recherches à demain matin, tout comme le Dr Fell ses explications ?

Là-dessus, bras croisés, il s'adossa contre la tenture rouge et noire.

— Voyons, fit le Dr Fell, je voulais simplement dire que...

— Vous partez, oui ou non ?

— Oui, fit le Dr Bierce prenant par le bras Lucia qui semblait hésiter. Trois minutes, avez-vous dit ?

— Trois minutes.

Les bras toujours croisés, Butler les regarda grimper le petit escalier dans une sorte de halo rougeâtre. Bientôt ils disparurent à sa vue et il se retrouva seul.

Pas le moment de se laisser impressionner par cette atmosphère irréelle ni de laisser errer son imagination. C'est en entendant le Dr Bierce parler de pouvoir magique qu'une idée lui était brusquement venue à l'esprit.

Les caisses dont se servent, sur scène, les illusionnistes, sont fabriquées de manière à donner l'illusion que rien ne peut se dissimuler dans leurs parois en apparence fort minces. La chose est plus vraie encore lorsqu'il s'agit de parois sculptées.

Butler, rapide comme un chat, se précipita vers le prétendu confessionnal qu'il avait déjà examiné, auparavant. Il y pénétra, referma la porte sur lui, puis prenant dans sa poche son briquet, il l'alluma et se prit à examiner le plafond. Un plafond qui d'ailleurs, était fait de simple contreplaqué peint en noir.

Le cœur battant, il suivit des doigts, les bords de ce plafond, qui

brusquement se rabattit, retenu seulement par des charnières. Et une pluie si drue de papiers et documents de toutes sortes s'abattit sur lui qu'il dut s'asseoir, comme étourdi.

« Je les ai enfin trouvés », se dit-il, n'en croyant pas ses yeux. Il se leva, poussa la porte... et se trouva nez à nez avec Goldy.

Un Goldy qui avait à nouveau chaussé sa dent en or que laissait voir sa lèvre supérieure tuméfiée et fendue.

Pendant peut-être deux secondes, les deux hommes se dévisagèrent, parfaitement immobiles, et Butler eut le temps de se faire pas mal de réflexions.

Comment Goldy avait-il pu pénétrer dans la chapelle ? Ah oui, bien sûr, la clef restée dans le sac de Lucia, là-bas dans la boîte aux masques. Il n'avait pas dû être long à l'identifier, mais pour cela il fallait donc qu'il connût l'existence de la chapelle et tout ce qu'elle signifiait.

Butler remarqua alors que Goldy tenait dans sa main droite une liasse de papiers, blancs, gris ou verts, maintenus par une agrafe.

Donc le tueur avait passé par là avant eux. Et les papiers qu'il s'était appropriés étaient les seuls documents véritablement compromettants. Goldy les détenait, mais pas pour longtemps. Quant à ceux qui venaient de lui pleuvoir dessus dans le confessionnal, c'était sans doute de la petite bière.

— Salut, fit Goldy.

— Salut, riposta Butler qui, prenant son élan, fonça sur lui comme un taureau furieux.

Goldy recula avec un jeu de pieds savant en qui un connaisseur aurait reconnu la feinte d'un véritable boxeur.

Ils se trouvaient maintenant dans l'espace libre aménagé devant l'autel. Sur le sol, le diable à face de bouc continuait de ricaner.

— Donne-moi ça, fit Butler.

— Quoi, « ça » ?

— Ces lettres, ces papiers, enfin.

Goldy, qui portait toujours son smoking grasseyé, mais avait enlevé col et cravate, porta la main à sa lèvre tuméfiée, en grommelant :

— Vous m'avez abîmé le portrait.

Dans ses yeux s'était allumée une lueur meurtrière :

— Oui, et j'ai bien l'intention de continuer.

— Vous m'avez eu à la surprise, mais c'est du travail d'amateur.

La boxe, ça vous connaît pas, hein ?

— Je ne me suis jamais donné la peine de m'entraîner.

— Y s'est jamais donné la peine de s'entraîner ! répéta Goldy de ce ton méprisant qui exaspère l'adversaire. Ben moi, je vais vous flanquer une de ces piles !...

Pour toute réponse, Butler se mit à rire d'un air dédaigneux.

Goldy eut une expression presque humaine. Il fourra rapidement la liasse de papiers dans sa poche et sortit de sa manche gauche un rasoir replié qu'il lança au milieu de la crypte.

— Pas de rasoir, pas de patate à lames... J' vais vous flanquer une raclée à la loyale.

— Ça, c'est à voir, mon vieux.

— Allez, venez les chercher, les papiers, fit Goldy en tapotant sa poche.

Butler avança lentement vers lui. Au même instant, dans un coin éloigné de la salle, il y eut une petite explosion d'où jaillit une flamme bleue. Elle lécha la tenture qui prit feu à son tour, éclairant l'intérieur de la crypte.

— Ça, fit Goldy, ricanant, c'est rien qu'une petite bombe à retardement. C'est bien utile, des fois. Faut pas vous frapper !

C'est alors que Butler bondit, lui portant une droite qui se serait révélée meurtrière si elle avait atteint son but.

Mais les choses se passèrent tout autrement.

Au cours des trente secondes qui suivirent, Butler eut l'impression de ne plus avoir les yeux en face des trous. Il se trouvait devant une machine à pistons qui l'assaillait de toutes parts, et l'atteignait principalement au visage. Les pistons se repliaient, frappaient, se repliaient, frappaient encore...

Et soudain, à sa profonde stupéfaction, il se retrouva étendu de tout son long sur le tapis soyeux. A sa grande honte, aussi. Jamais, même du temps où il était écolier, on ne l'avait humilié ainsi. Et c'était cette petite frappe qui...

— Je vous l'avais bien dit que la boxe et vous, ça faisait deux, fit Goldy.

Patrick Butler se releva d'un bond, flanqua au gangster un coup de poing dans l'estomac qui faillit mettre fin au combat. Mais il en fallait plus pour venir à bout de Goldy qui recommença à faire fonctionner ses pistons et à marteler son adversaire au visage, au plexus et dans les côtes.

A nouveau Patrick Butler mordit la poussière et à nouveau, chancelant, il parvint à se relever. Et il allait à nouveau foncer sur Goldy, lorsque, averti par une sorte d'instinct, il s'arrêta pile.

Goldy, lui aussi alerté, regardait autour de lui, l'air stupéfait.

Le feu avait gagné la grande tapisserie qui, se gonflant comme une voile, s'enflamma de haut en bas et s'écroula sur l'autel, renversant les candélabres et faisant jaillir sur le tapis une pluie d'étingelles.

Trois côtés de la crypte étaient maintenant en feu. Les flammes léchaient déjà deux des poutres du plafond, faisant craquer le vernis.

Un épais nuage de fumée noire stagnait sous ce plafond et dans la salle flottait un brouillard brunâtre qui les suffoquait.

Butler et Goldy se regardèrent, puis l'avocat cria d'une voix étranglée :

— En garde !

— Z'êtes pas fou ?

Déjà le gangster courait en direction de l'escalier, mais Butler, plongeant à sa suite, l'attrapa par une cheville et Goldy s'écala de tout son long.

Les flammes des cierges enflammaient le tapis. Une pile de coussins qui leur barrait le chemin prit feu d'un seul coup. Goldy, qui se débattait, perdit un de ses souliers et, libéré, s'élança vers l'escalier. Mais en homme prudent, il fit le tour des coussins en feu.

Butler, qui n'avait pas le temps de se montrer prudent, fonça droit sur cette pile de coussins qu'il franchit d'un bond et se retrouva au pied de l'escalier, coupant au truand le chemin de la fuite.

L'Irlandais souleva à deux mains, au-dessus de sa tête, le groupe de bronze qui représentait une nymphe et un satyre. Il était déjà sur la troisième marche lorsque Goldy atteignit le pied de l'escalier.

A nouveau les deux hommes se mesurèrent du regard. A moitié asphyxiés et aveuglés par la fumée, ils se mirent tous deux à tousser.

— A quoi vous jouez ? fit Goldy montrant sa dent d'or dans un rictus.

— Si tu bouges, je te fracasse le crâne avec ce bronze. Et je ne te raterai pas.

— Z'êtes cinglé ! On peut pas rester là !

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'on va griller comme des porcs, tous les deux ! fit Goldy qui commençait à paniquer non sans raison.

— Eh bien, on grillera.

Dans leur dos, au sifflement des flammes avait succédé un sourd grondement et les poutres se mirent à flamber comme des bûches de Noël. Entre deux accès de toux, les deux hommes continuèrent leur étrange dialogue.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Les lettres !

— Z'êtes dingue !

— Bon, alors on reste là !

— La poutre ! hurla Goldy qui venait de lever les yeux. Elle dégringole ! On va la recevoir sur le crâne !

— Oui, je le sais. Donne-moi ces lettres.

Goldy tenta de s'engager dans l'escalier, mais recula en voyant Butler brandir le groupe de bronze.

— Bon dieu ! gueula-t-il, complètement affolé. Elle tombe !

En effet, la poutre à demi calcinée, céda et rasant le visage de Butler, vint s'écraser dans une pluie d'étincelles, sur la rampe qui résista. Basculant, elle passa par-dessus la tête de Goldy et s'écroula derrière lui dans un véritable feu d'artifice.

Les nerfs du gangster cédèrent. Il sortit de sa poche la liasse de papier et dit d'une voix rauque :

— Qu'est-ce que j'en fais ?

— Lance-les sur la marche où je suis.

— J'suis pas fou ! Qu'est-ce qui me garantit que vous me fracasserez pas le crâne, ensuite ?

— Ma parole d'honneur.

Goldy haussa dédaigneusement les épaules. Il ne sut jamais à quel point, en cet instant, il avait frôlé la mort de près. Déjà Butler, outragé, brandissait le bronze mais il se domina.

La liasse de papiers atterrit sur la marche. Il posa le pied dessus, puis avec un indicible soulagement laissa tomber le bronze par-dessus la rampe.

— Et maintenant, fous le camp ! dit-il.

— Hein ? fit le gangster comme cloué sur place.

— Tu t'es loyalement battu. Je passe l'éponge. Allez, fous le camp, maintenant !

Goldy hésita une seconde, s'élança dans l'escalier, aveuglé, suffoquant, puis disparut par la trappe.

Butler eut l'impression de mettre une éternité à se baisser pour ramasser les papiers, puis à se redresser. Et tandis que les flammes léchaient déjà la tenture qu'il frôlait, il gravit péniblement l'escalier.

Dans la crypte, envahie maintenant par les flammes et la fumée, Satan, le dieu du mal aux pieds fourchus et à la tête de bouc, resté seul, ricanait toujours.

XVII

Le lendemain, à 2 heures et demie de l'après-midi, Charles Denham était installé dans son bureau et jetait un coup d'œil sur les journaux, ce qu'une matinée chargée l'avait empêché de faire.

Ces journaux portaient la date du samedi 22 mars, c'est-à-dire qu'un mois, jour pour jour, s'était écoulé depuis la mort de Mrs Taylor.

Même seul dans son bureau, Charlie Denham gardait une tenue impeccable, fine moustache bien taillée, cheveux noirs bien lissés. Un beau feu de charbon brûlait dans la cheminée.

Frappé par une manchette, l'avoué fronça le sourcil.

« PRIVÉ » ÉTRANGLÉ À L'AIDE D'UN RUBAN ROUGE.

Le sous-titre indiquait :

Déjà certains indices pour la police.

Denham tourna les yeux vers la fenêtre – la journée était glaciale mais ensoleillée –, puis il revint au journal.

Hier, en fin de journée, peu après 6 heures de l'après-midi, une femme de ménage chargée de nettoyer les bureaux du 42 de Shaftesbury Avenue a découvert le corps de Mr Luke Parsons, directeur d'une agence de détectives privés. La victime, qui était assise à son bureau, avait été étranglée à l'aide d'un ruban ou d'un cordon de couleur rouge passé autour de son cou, puis resserré à l'aide d'un crayon, comme un garrot. La police suppose que la victime avait été préalablement assommée.

Denham fronça le sourcil, poussa une exclamation, puis reprit sa lecture tout en sautant des passages.

Miss Margaret Villars, la secrétaire de la victime (voir sa photo en première page) a déclaré que Mr Parsons paraissait très agité à la suite d'un entretien avec un client disant s'appeler Robert Renshaw et qu'il avait reçu à 3 heures et demie. A 5 heures, Mr Parsons affirma à miss Villars qu'il n'avait plus besoin d'elle et qu'elle pouvait partir. L'heure de la mort...

A cet instant, le téléphone sonna. Denham réprima un mouvement d'irritation mais quand sa secrétaire lui dit qui le demandait il se montra aussi excité qu'un collégien.

— Allô ? fit la voix sourde de Joyce Ellis.

— Allô, Joyce ! vibra Denham, attirant à lui un bloc-notes sur lequel il avait l'habitude de tracer des dessins informes quand il était nerveux.

— Vous avez lu les journaux ? lui demanda la jeune femme.

— Oui, fit Denham vaguement surpris. Triste affaire. Je le connaissais vaguement.

Tout en parlant, il évoquait Joyce, ses cheveux noirs coiffés à

l'ange, son visage grave, ses grands yeux gris.

— Vous le connaissiez vaguement ? répéta-t-elle. Mais je le croyais un de vos meilleurs amis ?

— Au nom du ciel, Joyce, je n'ai jamais... Mais au fait, de qui parlez-vous ?

— De Pa... de Mr Butler.

— Pat Butler ! fit Denham laissant tomber son crayon. Que lui est-il arrivé ?

— Ils ne racontent les choses qu'à moitié dans les journaux. C'est peut-être plus grave qu'ils ne le disent. Ce n'est pas que je m'en soucie, reprit Joyce, mais j'estime que... Avez-vous sous la main le *Daily Telegraph* ?

— Oui... il doit être par là.

— Attendez, moi, j'en ai un sous les yeux.

Il y eut, au bout du fil, un bruit de papier froissé, puis la jeune femme reprit :

— Oh ! ce n'est qu'un petit entrefilet au bas d'une page. Il est intitulé : *Avocat blessé au cours d'un incendie*.

— Et alors ?

— Attendez, je vais vous le lire : *Mr Patrick Butler, le célèbre avocat que l'on appelle parfois « le ténor du barreau... »*

La voix de Joyce parut se briser, elle retint un sanglot, puis reprit :

— ... a été légèrement blessé au cours d'un incendie qui a éclaté, aux petites heures du matin, dans une église, à Balham. Mr Butler, qui ne souffre que de légères brûlures et de contusions, semble les avoir reçues en aidant d'autres personnes présentes sur les lieux à s'échapper de cette église qui était déjà la proie des flammes. L'origine du sinistre est encore inconnue.

A nouveau, la voix de Joyce se brisa, puis elle reprit :

— Charlie, au nom du ciel, que faisait-il dans une église aux petites heures du matin ?

— Alors ça, je n'en sais rien.

— Vous êtes son meilleur ami. Vous ne pourriez pas aller le voir et vous assurer qu'il n'est pas grièvement blessé ?

— Je suis navré de ce qui est arrivé à Pat, fit Denham qui serrait son crayon à le briser, mais va-t-il être l'unique sujet de notre conversation ?

— Excusez-moi, fit Joyce, après un petit silence.

— Pourquoi ne pas y aller vous-même ? demanda Denham, espérant du fond du cœur qu'elle repousserait cette suggestion.

— Non, je ne le peux pas. Pas pour le moment, tout au moins.

— Parfait ! Je veux dire : « Quel dommage ! » Pourquoi ne pouvez-vous pas ?

— Parce que je suis allée une fois déjà chez lui pour lui fournir certains renseignements. Je ne lui en ai pas voulu de se montrer désinvolte, il ne peut être autrement, c'est sa nature. Mais je lui ai déclaré que je ne retournerais chez lui que le jour où je pourrais lui prouver qui était le véritable meurtrier de Mrs Taylor.

— Le meurtrier ? Mais qu'en savez-vous ?

— Je crois bien avoir toujours su qui c'était, fit Joyce d'un ton grave, mais je ne suis pas encore en mesure de le prouver.

Denham hésita, joua un instant avec son crayon, puis se lança à l'eau :

— Joyce, ne parlons plus de Pat, vous voulez bien. Si nous dînions ensemble, ce soir ? Si vous le désirez, j'irai voir Pat en fin d'après-midi.

— Vous êtes gentil, Charlie ! Je serais ravie de dîner avec vous... Il est chez lui, à Cleveland Row. Et je me demande bien ce qui s'y passe en ce moment.

Ce qui se passait à ce moment-là à Cleveland Row ressemblait singulièrement à une échauffourée, ou même à une insurrection.

Le Dr Gédéon Fell venait de surgir sur le perron derrière un chauffeur de taxi ployant sous le poids d'une caisse de livres. La porte lui fut ouverte par la gouvernante de l'avocat, Mrs Pasternack. La lourde caisse fut déchargée avec bruit par le chauffeur de taxi qui fila comme un éclair après que le Dr Fell lui eût, par distraction, tendu un billet d'une livre pour une course de quelques shillings.

En pénétrant dans le hall, Fell perçut l'écho de voix irritées.

— Ce n'est que le médecin, monsieur, murmura, confuse, la gouvernante.

— Et maintenant, écoute-moi bien ! rugissait le médecin en question. L'enflure de ton visage a pratiquement disparu. Et tu as de la chance de t'en sortir avec un œil au beurre noir. Mais tu portes sur tout le corps, et, surtout sur les mains, les traces de contusions et de brûlures.

— Bon sang de bon sang ! s'exclama Butler. Avec ça tu prétends t'y connaître en médecine !

— Peu importe que je m'y connaisse ou pas. Le fait est que ce monsieur...

— O'Brien, docteur. Je m'appelle Terrence O'Brien, expliqua une troisième voix.

— Que Mr O'Brien ne te donnera pas une leçon de boxe aujourd'hui.

— Vous ne le croirez peut-être pas, docteur, continua O'Brien, mais cet innocent s'imagine que je peux lui enseigner le noble art en une seule leçon.

— Et pourquoi pas ! s'exclama Patrick Butler.

— Oh ! Seigneur, ce qu'il faut entendre ! Gémît O'Brien. J'aime mieux m'en aller. Je reviendrai demain.

— Moi aussi, déclara le médecin.

En sortant, tous deux croisèrent Gédéon Fell que la gouvernante introduisit dans la petite mais ravissante bibliothèque aux boiseries blanches et aux murs tapissés de livres. Un feu de bois flambait dans la cheminée.

Patrick Butler, en robe de chambre, le visage à peu près présentable, se tenait le dos au feu. Il invita du geste le Dr Fell à prendre place dans un des profonds fauteuils de cuir qui flanquaient la cheminée et s'installa en face de lui.

Pendant un moment, seule la respiration asthmatique du Dr Fell rompit le silence, puis il demanda enfin :

— Vous... vous sentez mieux ?

— A dire vrai, avoua Butler faisant la grimace, je ne suis pas brillant. Même parler me fait mal. Mais c'est pour moi un tel plaisir que je crois bien que je me l'offrirai encore jusque dans la tombe.

— A propos de conversation, avez-vous téléphoné à Mrs Renshaw, ce matin ?

Butler grinça des dents, ce qui le fit grimacer de douleur. A nouveau, cette nuit-là, il avait rêvé de Joyce Ellis – il avait échangé avec elle un long baiser... comme il l'avait fait la veille avec Lucia. Et ce souvenir l'exaspérait.

— Je n'ai téléphoné à aucune femme !

— Mon cher ami ! Pensez un peu à ce qui s'est passé hier soir !

— Je ne l'ai pas oublié, je vous le jure !

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Mrs Renshaw, le Dr Bierce et moi, nous vous attendions devant la chapelle. Rien ne nous laissait soupçonner que vous étiez en train de vous battre et que la crypte était en feu. Brusquement, un homme au visage noirci de suie, vêtu de ce qui ressemblait à un smoking, a franchi en vacillant la porte de la petite chapelle, puis est parti en courant. Un instant plus tard, c'est vous qui faisiez votre apparition. Avez-vous une idée du spectacle que vous offriez ?

— Non. Chose curieuse, je n'y ai pas pensé.

— Vous m'avez tendu une liasse de papiers, expliqua le Dr Fell, vous vous êtes vivement excusé d'avoir dépassé les trois minutes convenues, et là-dessus vous vous êtes évanoui.

— Je ne me suis jamais évanoui de ma vie, fit Butler indigné.

— Disons que vous avez eu un léger malaise. Mrs Renshaw – ne grincez donc pas des dents comme ça – Mrs Renshaw, dis-je, a lancé un regard d'abord sur vous, puis sur les papiers, et elle est partie à son tour en courant. Elle était bouleversée. Voyons, quand prendrez-vous les femmes pour des femmes...

— C'est bien ce que je fais...

— ... et non pour des créatures faites à votre image ? Comment elle est rentrée chez elle, ça je me le demande, mais en tout cas pas en notre compagnie.

Le Dr Fell réfléchit un instant, puis reprit :

— Pour couronner le tout, j'ai appris par Hadley que vous vous refusiez à porter plainte contre ce type, ce George Grâce que vous avez baptisé Goldy.

Le simple nom de Goldy suffit à balayer de l'esprit de Patrick Butler l'image même de Lucia.

— Goldy ! répéta-t-il avec une expression de calme férocité qui déconcerta le Dr Fell lui-même. Avant de téléphoner à Hadley ce matin, j'ignorais que son véritable nom fût George Grâce. Savez-vous ce que Mrs Pasternack, ma gouvernante, a trouvé ce matin collé sur les fenêtres qui encadrent la porte d'entrée ?

Là-dessus, Butler tira de la poche de sa robe de chambre un bout de papier à moitié déchiré qui portait en lettres d'imprimerie :

On n'en a pas fini, vous et moi. G. G.

Une bûche s'écroula, faisant jaillir des étincelles. A mesure que la journée s'écoulait, le froid se faisait plus vif et, par la fenêtre, on voyait monter une vague de brouillard.

— Ça, expliqua Butler, c'est l'annonce du troisième et dernier round.

— Ça m'en a tout l'air, commenta sombrement le Dr Fell.

— Vous vous souvenez peut-être, reprit Butler d'une voix ferme, que Hadley m'a proposé, si je le désirais, de me procurer un permis de port d'arme ?

— Oui, je m'en souviens fort bien.

— J'ai envoyé Johnson, mon chauffeur, à Scotland Yard chercher ce permis et je l'ai également chargé de m'acheter un revolver et des balles. Voyez-vous, j'ai changé d'avis depuis la conversation que j'ai eue avec Hadley au *Claridge*, mercredi. Décidément ces crapules ne se reconnaissent jamais pour battus. Ils ne sont sensibles qu'à ce genre d'argument.

Là-dessus, Butler, grimaçant de douleur, saisit sur un guéridon un Webley 38 dans son étui de cuir, puis siffla entre ses dents :

— Qu'il y vienne ! Et même ce soir, si ça lui chante ! J'en ai assez de ce petit jeu ! C'est lui ou moi !

— Si Goldy vous rend visite ce soir, fit le Dr Fell d'un ton soucieux, avez-vous réfléchi qu'il ne viendra pas seul ?

— Bon ! Qu'il amène ses copains. Je n'y vois pas d'inconvénient.

Le Dr Fell secoua la tête. On le sentait cette fois réellement inquiet.

— Les copains de Goldy ! Ouais ! Mais ce n'est pas uniquement à

eux que je pensais. Ne comprenez-vous pas que vous êtes désormais doublement menacé ?

— Que voulez-vous dire par « doublement » ?

— Vous oubliez celui qui a pris désormais la tête de cette secte diabolique, rappela Fell. Voyons, mon garçon, Goldy, Em et leurs acolytes ne sont après tout que de vulgaires truands. Je me demande même si l'un d'eux, à l'exception de Goldy peut-être, savait ce qui se passait dans la chapelle.

— Goldy le savait certainement.

— Tout le prouve, en effet. En tout cas, il en savait assez pour choisir, parmi les liasses de papiers et documents dissimulés dans le plafond creux du confessionnal, ceux qui étaient importants.

Les pensées tourbillonnaient dans la tête de Butler. Tant de choses s'étaient passées qu'il en avait presque oublié les fameux papiers pour lesquels il avait risqué sa vie.

— Que contiennent ces documents ? demanda-t-il.

— De quoi anéantir définitivement cette maudite secte et incriminer son actuel grand prêtre.

— Vous estimez par conséquent que...

— ... ce grand prêtre et ses disciples doivent être affolés. Or, qui, à leur avis, est en possession de ces documents et en a pris connaissance ? Vous, évidemment. Goldy, lorsqu'il s'est enfui de la chapelle, ne nous a pas vus au passage. C'est donc vous qu'il désignera à son chef. Vous êtes donc pour eux l'homme à abattre.

Le Dr Fell fit une pause, pécha dans une des profondes poches de sa veste une boîte de cigares, en choisit un qu'il alluma avec soin, puis reprit d'un ton écoeuré :

— La respectabilité ! Croyez-moi, mon cher Butler, tous les truands de la création ne sont pas plus dangereux que ça – et il fit claquer ses doigts – comparés à de respectables citoyens qui se sentent sur le point d'être démasqués. Trouvez d'abord qui sont ces gens respectables et vous aurez des réponses à toutes vos questions.

Butler, qui soupesait tendrement son Webley 38, eut un petit sourire :

— Et pourtant cette secte diabolique est tout juste bonne à organiser des empoisonnements à distance et en série.

Le Dr Fell le regarda d'un air consterné.

— Hadley ne vous a donc rien dit ? demanda-t-il. Et vous n'avez pas lu les journaux, ce matin ?

— Non.

— Votre ami Luke Parsons, « Discrétion assurée », a été étranglé hier après-midi entre 5 et 6 heures. Cela s'est passé dans son bureau. On l'a assommé d'abord, puis étranglé à l'aide d'un ruban élastique rouge.

Patrick Butler posa vivement le revolver, se leva d'un bond et, les mains dans les poches de sa robe de chambre bleue, demanda :

— Pas une jarretière, tout de même ?

— Cela y ressemble.

— Luke Parsons ! répéta Butler. Et à quelle heure me dites-vous qu'il a été assassiné ? Entre 5 et 6 heures, c'est bien ça ?

— Oui. Environ.

— Je l'ai quitté à 4 heures.

— C'est ce que m'a dit Hadley. Il vous a reconnu d'après la description qu'a faite de vous la secrétaire de Parsons. Cette fille a affirmé que, après votre visite, il n'avait pas quitté son bureau ni reçu d'autres clients. Mais qu'il avait donné un coup de téléphone à peine aviez-vous le dos tourné. Malheureusement elle ne se souvient pas du numéro qu'il a appelé. Donc, en deux heures, moins peut-être...

Le Dr Fell eut un geste éloquent de la main, puis ajouta :

— Du travail vite fait, hein ?

— Comment pouvez-vous être absolument certain que c'est de nouveau un crime de cette satanée secte satanique, si je puis m'exprimer ainsi ?

— La police a relevé un indice dont elle s'est bien gardée de faire part à la presse. Le fait que le bureau de Parsons était mal tenu vous a probablement frappé. Or, dans la poussière qui recouvrait son bureau, quelqu'un a tracé trois de ces fameuses croix inversées.

— Alors là, c'est signé ! reconnut Butler après avoir digéré cette information.

— C'est mon impression. N'importe qui pouvait pénétrer dans cet immeuble occupé uniquement par des bureaux. N'oubliez pas que la secrétaire était partie à 5 heures. L'assassin n'avait qu'un étage à monter et l'on passe inaperçu dans ce genre de bâtiment.

Butler contempla le feu de bois et vit se dessiner dans les flammes le visage de Parsons et la tête de bouc du Satan ricanant.

— Un seul et même meurtrier, conclut-il enfin en jetant dans une bûche un coup de pied rageur. Mrs Taylor, Dick Renshaw et Luke Parsons... trois victimes d'un seul et même meurtrier.

— On n'aurait certainement pas chargé des gangsters comme un Goldy ou un Em d'assassiner Parsons. Vous voyez donc, mon cher, que, comme je vous le disais, vous êtes doublement visé.

Butler reprit sur le guéridon le revolver qu'il avait remis dans son étui, puis appela d'une voix claironnante :

— Johnson !... Johnson !...

Lorsque son chauffeur entra, tenant sa casquette à la main, Butler était adossé à la cheminée dans une pose nonchalante.

— Dites-moi, Johnson, fit-il de cette voix chaude à laquelle personne ne résistait, vous avez bien installé la cible à la cave ?

— Oui, monsieur. Contre des sacs de sable. De ce côté-là vous n'aurez pas d'ennuis.

— Et maintenant, mon vieux, écoutez-moi, reprit Butler. C'est aujourd'hui jeudi, votre jour de congé et celui de Mrs Pasternack. Ne vous ai-je pas dit de vous en aller, tous les deux, il y a de cela trois heures ?

— Je préférerais rester, monsieur, si ça ne vous fait rien, balbutia Johnson tortillant nerveusement sa casquette. Je peux rendre toutes sortes de services.

— Nellie sera furieuse.

— Nellie attendra.

— Ça ne marche pas, mon vieux. Vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit au téléphone au commissaire Hadley ?

— Oui, monsieur, mais...

— Je lui ai dit, rappela Butler de son ton le plus enjoué, que s'il me mettait sous la protection de la police, je prendrais un grand plaisir à tirer sur le premier flic qui se présentera. Dans cette affaire, c'est à moi, et à moi seul de jouer. Fourrez-vous ça dans le crâne, Johnson.

— Bien, monsieur.

— Promettez-moi que Mrs Pasternack et vous, vous aurez quitté cette maison dans les dix minutes.

Johnson acquiesça d'un signe de tête, se dirigea vers la porte, puis se retourna, et dit d'une voix dangereusement contenue :

— Cette bande de... Fichez-leur une leçon... Cassez-leur la gueule et...

— Merci, Johnson, fit Butler qui buvait du lait. Je ferai de mon mieux.

A peine la porte refermée sur le chauffeur, Butler sortit le revolver de son étui, ouvrit le barillet pour s'assurer que les balles étaient bien en place, puis le referma avec un bruit sec qui se répercuta dans la pièce.

— Attends un peu, Goldy !... ajouta-t-il d'une voix sourde.

— Bon sang ! tonna le Dr Fell, voulez-vous me dire pourquoi vous éprouvez une telle animosité envers ce Goldy ? D'après ce que vous nous avez raconté, vous l'avez battu...

— Ça oui, et facilement, même.

— Vous avez donc obtenu ce que vous vouliez. Alors ?...

— J'ai encore un compte à régler avec lui.

— Pourquoi êtes-vous si sûr qu'il viendra ce soir ?

— D'abord à cause des avertissements collés à mes fenêtres. Et parce que je lui ai moi-même envoyé un message à sa salle de billard. En le prévenant de ce qui l'attendait.

— Un duel en somme ?

— Exactement. J'ai poussé la prévenance jusqu'à lui conseiller d'être armé, lui aussi.

— Alors en plus d'une fusillade à Cleveland Row, il faut s'attendre à l'attaque d'un ennemi infiniment plus subtil et plus dangereux, qui, lui, vous approchera peut-être d'une toute autre direction... Voyons, Butler, vous n'avez pas encore compris ?

— Non, je n'ai pas compris, grinça l'avocat, mais je vais comprendre, si vous tenez vos promesses.

— C'est-à-dire ?...

— Hier soir, fit Butler détachant chaque syllabe, je vous ai démontré que Dick Renshaw n'avait pu être empoisonné que d'une seule et unique façon. J'ai prouvé – en excluant bien entendu Lucia, ce que je fais – que seule Kitty Owen pouvait avoir commis ce crime en opérant, grâce au sac à ouvrage, la substitution des deux carafes. Là-dessus vous m'avez répondu de façon évasive et obscure. Mais vous avez juré de vous expliquer le lendemain... c'est-à-dire aujourd'hui.

— Oui, fit le Dr Fell d'un air résigné. Je crois qu'il faut que je m'exécute.

Butler s'installa confortablement dans son fauteuil, tenant toujours son revolver à la main.

— Mettons d'abord les choses au point, suggéra-t-il. Nous nous trouvons bien, comme je viens de le dire, devant trois meurtres et un seul et unique assassin ?

— En un sens, oui, fit le Dr Fell en fronçant le sourcil.

— En un sens ?...

— Oui. Car un de ces meurtres...

Il se tut un moment, puis reprit :

— Mais je ferais mieux de tout reprendre depuis le début. Je crains de vous avoir involontairement induit en erreur hier soir.

Et là-dessus, le Dr Fell commença son exposé de l'affaire.

XVIII

Quand le Dr Fell avait entamé son récit, la pendulette de marbre, sur la cheminée, marquait 4 heures. Et elle venait de sonner la demie de 5 heures lorsqu'il en eut fini.

Patrick Butler, le cœur lourd, l'avait écouté, les yeux fermés, sa tête enfouie dans ses mains.

— Vous comprenez maintenant ? lui demanda Gédéon Fell.

Butler se leva, sans répondre, prit dans leur panier quelques bûches qu'il posa sur le feu qui se mourait. Puis il alluma les appliques qui encadraient la cheminée. Il alla ensuite fermer les lourds rideaux et revint s'installer devant le feu.

— Tout cela est infernal ! dit-il d'une voix sourde. Non seulement tous ces meurtres, mais quand vous pensez à qui a pris la tête de cette abominable secte !... Ça fait mal !

— Oui, reconnut Fell qui se leva péniblement en s'appuyant sur sa canne. Je ne vous serai pas d'une grande utilité, mais vous ne voulez pas que je reste près de vous ?

— Non, vraiment pas. Et vous me comprenez, j'en suis sûr. D'ailleurs, il se fait tard ; vous m'excuserez, mais je dois vous demander de me laisser.

— Dans ce cas, je m'en vais, soupira le Dr Fell. Tenez. Voici mon numéro de téléphone, au cas où vous auriez besoin de moi.

— Merci, fit Butler, glissant le feuillet dans sa poche.

Il accompagna le gros bonhomme jusqu'à la porte qu'il ouvrit en lui disant :

— Ne vous attardez pas dans ces parages, on ne sait jamais. Tournez à gauche, puis encore à gauche et vous arriverez dans St. James Street où vous trouverez sûrement un taxi.

— Et maintenant, toussota le Dr Fell, je prends congé d'un homme pour lequel, en dépit de toutes ses excentricités, j'ai une profonde admiration.

Pendant une minute ou deux, Patrick Butler resta sur le seuil de la porte, silhouette noire se détachant sur le vestibule brillamment éclairé.

Il perçut dans le lointain le klaxon d'un taxi.

Il laissa à d'éventuels visiteurs le temps de se manifester et rentra dans la maison en refermant la porte derrière lui. Puis, après une seconde d'hésitation, il tourna la clef dans la serrure.

A ce moment, le téléphone se mit à sonner dans la salle à manger. Butler hésita, puis décrocha le récepteur.

— C'est toi, Pat ? demanda la voix calme de Charles Denham.

— Salut, Charlie, quoi de neuf ? fit Patrick Butler de son ton le plus enjoué.

— J'avais promis de passer te voir, Pat, mais j'ai un après-midi si chargé... Comment te sens-tu ?

— Je ne me suis jamais senti mieux de ma vie, vieux frère ! Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Il y avait un petit entrefilet, dans le journal, disant que tu avais été blessé au cours d'un incendie... Oui, dans une église, et en plein milieu de la nuit. C'est bien la première fois que j'entends dire que tu as mis les pieds dans une église !

— Oh ! il s'agissait de la chapelle privée d'un ancien manoir, fit Butler. Et je crois bien qu'on était tous un peu « bus ».

— Alors en somme, je n'ai pas à m'en faire pour toi ? fit l'avoué d'un ton glacial.

— A ce point de vue, non. Merci d'avoir appelé. Bonsoir et à bientôt.

Butler resta un moment plongé dans ses pensées, puis il se leva et alla jeter un coup d'œil sur la rue en écartant légèrement les rideaux. Deux silhouettes surveillaient la maison.

De façon méthodique, mais sans hâte excessive, Butler se livra à ses préparatifs. Il ferma d'abord tous les volets des pièces du bas, puis il tourna la clef de la porte de service. Ensuite il alla également verrouiller les volets des chambres du haut.

Il glissa le revolver dans la poche de sa robe de chambre en se disant : « Qu'ils y viennent, maintenant ! » puis mit un malin plaisir à se planter un moment sur le seuil de la porte d'entrée comme un homme qui prend l'air. Ce n'était plus deux silhouettes qu'il y avait maintenant, mais trois.

Refermant derrière lui, mais sans tourner la clef dans la serrure cette fois, Butler regagna la bibliothèque. En laissant la porte ouverte, il pouvait surveiller l'entrée. Il s'installa dans son fauteuil de cuir. Il devait s'être assoupi un instant, car il sursauta, en entendant dans son dos une voix dire « Bonsoir ».

Pendant au moins dix secondes, il resta comme paralysé, incapable même de tourner la tête. Ce n'était pas la peur qui l'en empêchait. Il n'avait aucune raison de craindre la personne qui venait de parler. Ce qui l'accablait, c'était la conscience de son erreur. Dire qu'il attendait Goldy !...

— Bonsoir, dit-il enfin.

Joyce Ellis, en robe du soir, fit le tour de son fauteuil et vint se poster devant lui.

— Je vous avais dit, fit-elle, que je ne vous reverrais pas avant de vous dévoiler, avec preuves à l'appui, l'identité du meurtrier. Eh bien, cette preuve, je la détiens, maintenant.

— Vraiment, chère amie ?

Joyce portait une somptueuse robe de velours couleur feu qui rehaussait la beauté de son visage grave.

— Je n'ai pas empoisonné Mrs Taylor, reprit-elle, et je peux le prouver.

— Mais oui, chère amie, fit Butler souriant en s'installant confortablement dans son fauteuil. Cela n'a été qu'un malheureux accident et c'est le plus grand des hasards qui vous amène ici.

Elle tressaillit comme s'il l'avait giflée. Elle lui lança un regard noir et sa bouche se tordit en un rictus, puis elle lui lança :

— C'est moi la grande prêtresse du culte de Satan et c'est moi qui ai tué Dick Renshaw.

— Je le savais, répondit Butler le plus calmement du monde.

— Vous le saviez ? railla Joyce.

— Bon dieu, oui ! fit Butler en se levant d'un bond.

— Oh ! n' imaginez pas que vous me faites peur ! Je peux m'asseoir ?

Elle prit place dans le fauteuil qui flanquait la cheminée, en face de Patrick Butler. Puis, s'accoudant au bras du fauteuil, appuya son visage sur sa main. Avec ce sourire à la Mona Lisa et cette robe qui moulait son corps, elle arrivait à émouvoir encore Butler.

— Quand je vous ai vue pour la première fois à la prison d'Holloway, dit-il, revoyant en pensée le parloir austère et le ciel qui rougeoyait derrière les fenêtres à barreaux, je vous ai immédiatement classée comme une créature sensuelle et passionnée.

Joyce eut un sourire ironique.

— Vous m'avez paru aussi la reine des menteuses, avec vos larmes qui avaient presque l'air d'être vraies. Vous jouiez si bien les filles sages et innocentes que j'ai immédiatement compris que vous étiez aussi coupable qu'on pouvait l'être. Ne vous avais-je pas dit, reprit-il, que je ne me trompais jamais ? Cependant...

Il plongeait non sans un certain vertige son regard dans les grands yeux gris qui l'observaient.

— Cependant, j'aurais dû me montrer plus attentif. Nous étions assis en face l'un de l'autre et vous sembliez plongée dans vos pensées tandis que je discutais avec vous de la mort de Mrs Taylor. Or, du doigt, vous traciez un dessin sur la table. Une ligne verticale, coupée, presque à son extrémité inférieure, d'une ligne horizontale. La croix inversée, très chère. Le symbole même du Prince des Ténèbres. Vous l'avez dessinée sous mes yeux, absorbée que vous étiez par je ne sais quelles pensées.

— Oui, j'étais plongée dans mes pensées, en effet, fit Joyce, les yeux mi-clos et les joues empourprées. J'étais plongée dans l'adoration de mon dieu. Vous croyez en Dieu et en la puissance du bien ?

— Certainement.

— Alors vous devez croire aussi en Satan et en la puissance du mal. L'un ne va pas sans l'autre. Vous avais-je dit que mon père était pasteur ?

— Oui. Et vous m'avez dit aussi combien votre vie était morne et vide auprès de lui.

— Adorer l'un ne vous apporte que devoirs et ennui. Adorer l'autre vous apporte feu, délire et joie. C'est lui le vrai dieu mais, pour moi, son éclat pâlisait encore devant celui de...

— Richard Renshaw, fit Butler l'interrompant, l'homme qui me ressemblait.

— Oui, avoua Joyce avec un sourire cruel.

Butler se sentit vaguement écœuré :

— Quiconque était doué de son bon sens aurait dû comprendre – vu votre situation chez Mrs Taylor – que vous occupiez un rang important dans cette secte démoniaque. Comme vous me l'avez raconté vous-même, vous avez vécu auprès d'elle environ deux ans. Auprès de cette Mildred Taylor, cette vieille femme corrompue qui menait une vie solitaire et n'avait que peu d'amis. Quant à vous, jusque-là, la vie ne vous avait guère souri. Il était à prévoir qu'un jour viendrait où elle vous vanterait les joies de l' « ancienne religion », comme elle a tenté de le faire, beaucoup plus tard, à Lucia Renshaw.

» Il se dégageait de cette maison, de ce *Prieuré*, une atmosphère maléfique. Je l'ai ressentie moi-même les deux fois où je m'y suis rendu. Et la seconde fois, j'ai remarqué, sur la table du hall, deux candélabres d'argent tout semblables à ceux qui se trouvaient chez les Renshaw, et qui devaient contenir, eux aussi, un dépôt de cire noire. En arrivant ici, ce soir, avez-vous remarqué une caisse de livres dans l'entrée ?

— Difficile de faire autrement.

— Ce sont des ouvrages traitant de sorcellerie, fit Butler. Nombre d'eux étaient ouvertement exposés dans la maison de Mrs Taylor à la disposition de ceux qui l'habitaient. Je parle des gens cultivés, bien entendu ; et il ne pouvait donc s'agir ni des Griffiths ni de la cuisinière. Le Dr Bierce, lui, avait compris qu'il se passait dans cette maison des choses étranges. Or, vous avez voulu me faire croire que vous y viviez depuis deux ans, sans avoir rien remarqué et que vous preniez Mrs Taylor pour une vieille dame inoffensive.

Le regard de Joyce s'était durci et ses ongles s'enfonçaient convulsivement dans le cuir de son fauteuil.

— Voulez-vous que je vous dise ce qui s'est passé au cours de la nuit du 22 février pendant laquelle Mrs Taylor a rendu l'âme ? C'est très simple.

Butler jeta sa cigarette dans le feu, puis reprit :

— Vous n'aviez nullement l'intention d'assassiner Mrs Taylor. Du moins pas à ce moment précis. Mais cette nuit-là vous êtes sortie de la maison pour aller empoisonner Dick Renshaw.

— Et pourquoi l'aurais-je fait ?

Ces mots semblèrent lui brûler les lèvres comme un acide.

— Tout simplement parce qu'il vous avait laissé tomber. Comme il avait déjà laissé tomber bien d'autres femmes.

Il constata que Joyce haletait et que ses mains s'étaient raidies.

— Lui mort, reprit Butler, vous avez compris que vous pourriez vous mettre à la tête de la secte, et en tirer profit. N'est-ce pas, douce Joyce ? Désormais, seule Mrs Taylor vous barrait la route.

Butler se pencha en avant, puis dit en martelant les mots :

— *Dans la nuit du 22 février, vous vous êtes absentée de la maison de Mrs Taylor entre 9 heures et demie et 1 heure et demie. Vous êtes allée chez Dick Renshaw, à Hampstead, pour empoisonner sa carafe d'eau car vous saviez qu'il était absent. Voilà toute l'affaire. Vous avez failli être pendue pour une mort dont vous n'étiez pas coupable. Qu'en pensez-vous, ma douce ?*

Et comme elle ne répondait pas :

— A 9 heures et demie, vous êtes allée à l'écurie chercher la boîte de sels d'Epsom contenant de l'antimoine et vous l'avez emportée dans votre chambre. Vous en avez retiré une dose suffisante pour empoisonner Renshaw et l'avez mise dans votre sac. Vous avez laissé dans votre chambre, plus ou moins dissimulée, la boîte qui avait contenu des sels d'Epsom. Vous êtes sortie de la maison par la porte de service en emportant la clef... et pour une excellente raison, mon ange, seulement, vous avez oublié de fermer.

Chaque fois que Butler lui adressait un petit mot tendre, Joyce tressaillait comme frappée au vif.

— Que s'est-il passé ensuite au cours de cette nuit sombre et venteuse ? reprit Butler. Voyons un peu où en était la vieille Mrs Taylor. Elle rageait et bouillait dans son lit parce qu'elle n'avait pas eu sa dose de sels d'Epsom. Est-il possible qu'il n'y en ait pas dans la maison ? Quelqu'un a dû les cacher. Mais qui est capable d'une malice pareille ? Vous, de toute évidence. Elle appuie longuement sur le bouton de la sonnette. Là, évidemment, je laisse libre cours à mon imagination. Pas de réponse. Elle se précipite alors dans votre chambre et ne s'étonne nullement de ne pas vous y trouver, supposant sans doute que vous vous êtes rendue à la fameuse chapelle. Mais elle fouille tout et découvre une boîte de sels d'Epsom dont le contenu lui paraît familier. On a retrouvé, sur la boîte de métal aussi bien vos empreintes que les siennes. Par contre, sur le verre, les siennes seules figuraient, et cela s'explique si l'on pense qu'elle a dû elle-même en verser une dose dans son verre et y ajouter de l'eau qu'elle a prise

dans sa salle de bains. Puis elle s'est remise au lit et elle est morte dans d'atroces souffrances.

» Et maintenant, chère petite, revenons-en à vous, et à cette fameuse nuit du 22 février, il y a tout juste un mois. Comment vous êtes-vous rendue de Balham à Hampstead et en êtes-vous revenue ? Par le métro, bien entendu. Il est direct. Mais vous disposiez, chez les Renshaw, d'une amie et d'une indicatrice qui vous tenait au courant, par téléphone, de tout ce qui s'y passait.

— Qui ça ?

— Kitty Owen. J'ai compris qu'elle haïssait Lucia au regard qu'elle lui a jeté une fois devant moi. Par contre, elle brûlait pour vous d'une flamme de collégienne ; elle vous vénérât, elle était prête à faire n'importe quoi pour vous. Et pourtant je jurerais que Kitty n'a rien su de votre venue chez Dick Renshaw dans la nuit du 22 février. Elle n'a fait que vous communiquer des renseignements.

» Sur quoi je me fonde pour l'affirmer, je vous le dirai tout à l'heure.

» Vous saviez que, à part Lucia, *l'Abbaye* serait déserte ce soir-là. Vous saviez également que Lucia ne partageait plus la chambre de son mari, mais s'était installée à l'autre bout de la galerie. Vous saviez aussi que Dick Renshaw était parti la veille organiser un de ces meurtres par personnes interposées, et vous pensiez, comme Lucia nous l'a dit elle-même, qu'il rentrerait le lendemain, ou le surlendemain au plus tard. Et que par conséquent, personne, pas même miss Cannon, si soigneuse, ne se donnerait la peine de changer l'eau de la carafe.

» Donc vous vous introduisez chez les Renshaw. Comment ? Mais par la porte de service qui a, tout comme celle de Mrs Taylor, une serrure de sûreté Grierson. Et vous versez et faites dissoudre dans la carafe de Dick Renshaw une forte dose d'antimoine... *ceci presque un mois avant qu'il ne la boive.*

» Et c'est cela qui nous a induits en erreur. Nous avons pris les choses à l'envers et cette damnée croix inversée que vous portez dans votre décolleté est le symbole même de notre erreur. Et c'est vous aussi qui, ce soir-là, avez tracé sur le rebord de la fenêtre, le symbole satanique.

Butler, à bout de souffle, se laissa tomber dans son fauteuil. Sa colère s'était évaporée, faisant place à une ironie détachée.

Joyce Ellis, un vague sourire aux lèvres, le regardait d'un air songeur.

— Tout a magnifiquement marché, cette nuit-là, avoua-t-elle enfin. En effet, je suis rentrée par le dernier métro. Je me sentais bien, un peu endormie, peut-être. J'ai refermé la porte de service et laissé la clef dans la serrure. Puis je me suis couchée. J'avais complètement

oublié la boîte de sels d'Epsom contenant de l'antimoine. Mais le lendemain matin, après avoir ouvert la porte à Alice...

— Vous avez reçu un choc ? fit courtoisement Butler.

— Un choc épouvantable !

Elle tourna vers lui un visage qui respirait l'innocence, les lèvres entrouvertes, avec, dans ses grands yeux gris, ce regard qui l'avait frappé à la prison de Holloway. Et lui, à son tour, reçut un choc, car elle paraissait sincère.

Mais il devina qu'en réalité, elle prenait un singulier plaisir à porter des masques. Cela ne faisait-il pas partie du culte abominable qu'elle pratiquait ?

— Vous voyez, reprit Joyce, quand j'ai entendu Alice Griffiths crier à la cuisinière : « Emma ! Montez vite, il est arrivé quelque chose d'horrible ! » je me suis brusquement souvenue de la boîte d'antimoine que j'avais dissimulée dans ma chambre. Je l'ai cherchée ; elle n'y était plus. Alors j'ai compris ce qui s'était passé. Et quand j'ai entendu la sonnette...

— Vous n'avez plus su que faire, pauvre innocente !

— J'ai laissé échapper une exclamation malheureuse. « Qu'est-ce qui se passe ? Elle est morte ou quoi ? » Heureusement, au procès, vous en avez donné une interprétation ingénieuse. D'ailleurs, dès la première fois où je vous ai vu, j'ai compris que, grâce à vous, je serais acquittée.

— Et pourquoi une telle confiance, mon ange ?

— Parce que vous avez une confiance inébranlable en vous, fit Joyce les yeux brillants d'admiration. Et vous m'avez traitée comme le faisait...

— Dick Renshaw ?

— Oui. Ce salaud !...

Pour se calmer, Joyce effleura du doigt la petite croix inversée qu'elle portait au cou, puis reprit :

— Il m'était évidemment impossible d'avouer, à vous ou à la police, où je me trouvais la nuit où est morte Mrs Taylor. Alors j'ai répété docilement, au tribunal, tout ce que vous m'aviez ordonné de dire. Ce que je craignais par-dessus tout, c'est qu'on établisse un rapport entre Dick Renshaw et moi et que l'on découvre le culte que nous célébrions à la chapelle. Car cela, pour moi, c'est sacré.

— Comme j'aimerais pouvoir lire dans vos pensées ! s'exclama Butler.

— Et moi, dans les vôtres.

Une fois de plus, Butler se sentit dangereusement attiré par cette femme. Elle l'intoxiquait comme une drogue. « C'est par la chair que nous serons sauvés », disait le rituel de la messe noire. Il dut faire un effort pour s'arracher à cet état d'hypnose et pour dire d'un ton égal :

— Bien entendu, la police vous a soupçonnée dès le début. Mais il ne vous ont arrêtée qu'au bout de la semaine. Et pendant ces huit jours, ils vous ont prise en filature, surveillant vos allées et venues. Vous est-il arrivé, pendant ce temps, de donner des coups de fil ?

— Oui. J'ai appelé Kitty. Cette pauvre Kitty ! C'est Dick lui-même qui l'avait initiée à notre culte, mais c'est moi qu'elle aimait. J'ai donc demandé à Kitty si Dick Renshaw était rentré de voyage. Elle m'a répondu qu'on ne l'attendait pas avant la fin de la semaine. Je lui ai alors dit que l'eau de la carafe ne devait être changée *sous aucun prétexte*.

— C'est bien ce que je pensais, fit Butler qui l'écoutait avec attention. Une fois arrêtée, vous ne pouviez plus communiquer avec elle et d'ailleurs vous ne le désiriez pas. Mais vous aviez le droit de vous faire apporter des journaux. Vous n'y avez pas trouvé la moindre allusion à la mort de Renshaw... et cela pour une bonne raison : elle ne s'était pas encore produite. Vous vous êtes dit que malgré vos recommandations, l'eau de la carafe avait été changée.

— Oui, j'ai cru avoir raté mon coup.

— En d'autres termes, vous vous considériez comme innocente. Le sentiment de votre culpabilité ne vous a pas effleurée un instant. Cependant, en sortant, acquittée, du tribunal, vous avez certainement appris par les journaux du soir que Renshaw était mort.

— Oui, et c'est moi qui lui ai succédé.

— Et cependant, dans ce petit café, vous avez eu le front de m'affirmer, après le procès, que vous étiez aussi innocente que l'enfant qui vient de naître. Je vous ai touchée au vif en vous déclarant que vous étiez aussi coupable qu'on peut l'être.

— Eh oui, fit Joyce, un étrange sourire aux lèvres. Cependant, j'étais terriblement attirée par vous. J'aurais aimé rester près de vous. Et vous, soyez franc, n'avez-vous pas été un seul instant attiré par moi ?

Butler, qui luttait contre une sorte d'envoûtement, se leva pour mieux se ressaisir et s'entendit dire, à sa propre stupéfaction :

— J'ai rêvé de vous, la nuit dernière.

— Vraiment ? fit Joyce.

Elle se leva à son tour, et s'approcha de lui à le toucher :

— Et que se passait-il dans votre rêve ?

— J'ai rêvé que je vous prenais dans mes bras et que nous échangeions un long baiser passionné, tout comme je l'avais fait avec Lucia quelques heures auparavant.

— Rien qu'un baiser ? murmura Joyce. Vous êtes bien timide, en rêve !

— Et quand j'ai pris Lucia dans mes bras, c'est à vous que je pensais. Parce que, tout en ayant la conviction que vous étiez

coupable, je n'en étais pas moins obsédé par vous. Cependant, je vous avoue que cela m'a donné un choc d'apprendre que vous vous plaisiez à empoisonner les gens en série. C'est le jour même de votre acquittement que nous sommes tombés sur les premiers indices de l'existence de votre secte.

— Oh, non ! s'exclama Joyce en reculant.

Toute allusion à ce culte abominable, auquel elle était prête à sacrifier sa vie, la mettait hors d'elle.

— Vous avez dit « nous », reprit-elle. Qui, en dehors de vous, est au courant ?

— J'ai dit « nous » ?... Simple façon de parler. En réalité, je suis le seul à tout savoir.

— Mais qu'est-ce qui vous a mis sur la piste ?

— N'oubliez pas que je me suis rendu chez Lucia, à Hampstead, et que j'ai été frappé par certains détails. Le dépôt de cire noire, dans les candélabres ; les croix inversées sur le rebord de la fenêtre ; sans parler des jarretières rouges... Mais ce qui nous a tous convaincus que vous aviez parfaitement pu empoisonner Dick Renshaw bien qu'alors en prison, c'est l'analyse qu'ont faite les enquêteurs de l'eau contenue dans la carafe qui se trouvait sur la table de chevet. Il en restait peut-être deux doigts. Et cette eau était croupie.

— Croupie ?

— Oui. Pleine de ces petites bulles qui se forment dans l'eau qui reste dans le même récipient pendant des semaines. Or, Kitty était censée l'avoir changée et elle ne pouvait donc s'être troublée en vingt-quatre heures. Et cela d'autant plus que la carafe était coiffée d'un verre. Pour plus de sûreté, nous avons tenté l'expérience chez Mrs Taylor. Une carafe d'eau, coiffée d'un verre, examinée vingt-quatre heures plus tard, s'est révélée claire comme du cristal. Et elle serait certainement restée claire plus longtemps encore.

Butler alluma une cigarette d'une main qui tremblait légèrement, puis reprit non sans effort :

— L'eau de la carafe de Dick Renshaw stagnait depuis longtemps et, dès lors, l'affaire prenait une toute autre tournure, en ce qui vous concernait, tout particulièrement. Mais comment la carafe que Kitty avait vidée, rincée, puis remplie à nouveau, pouvait-elle contenir de l'eau croupie ?

» Là mon ange, je dois reconnaître que j'ai mal interprété les faits. Je savais que Kitty avait procédé à l'échange des carafes, et cela grâce au sac à ouvrage. La vérité me crevait les yeux, et pourtant elle m'a échappé.

» Un télégramme annonçant que Renshaw rentrerait le mercredi 19 mars au soir, était arrivé dans la journée. Kitty a donc reçu l'ordre de mettre la chambre en état et de remplir d'eau fraîche la carafe.

Mais, observant scrupuleusement les instructions que vous lui aviez données quelques semaines auparavant, elle s'en est bien gardée.

— Oui, c'est ce qu'elle m'a dit, reconnut Joyce avec une visible satisfaction. Kitty est loyale. Et pas seulement envers moi. Mais aussi envers Lui.

— Lui ?

Cette fois, pour toute réponse, Joyce porta à ses lèvres la petite croix inversée.

— Oui, continua Butler, elle avait pris dans une autre chambre une carafe qu'elle a vidée et rincée, et c'est celle qui contenait l'eau croupie, et empoisonnée, qu'elle a soigneusement remise sur la table de chevet. C'est bien cela qui nous a induits en erreur.

Joyce eut un rire amusé.

— Dick Renshaw, à son retour de voyage, était d'humeur massacranche, reprit Butler. De plus, il était en train de se disputer avec Lucia. Et c'est pourquoi il ne s'est pas rendu compte que cette eau était croupie. Il a dû mourir persuadé que Lucia l'avait empoisonné. Et, pour la plupart des gens, vous étiez désormais au-dessus de tout soupçon.

— Au-dessus de tout soupçon ?

— Oui, il avait été démontré au tribunal que vous n'étiez pour rien dans la mort de Mrs Taylor. La mort de Renshaw, surgissant alors que vous étiez encore en prison, n'a fait que renforcer la conviction de votre innocence.

» Mais revenons à Kitty Owen. En admettant même qu'elle ait supposé que l'eau de la carafe était empoisonnée, elle n'en a acquis la certitude qu'à la mort de Renshaw. Mais elle s'est montrée d'un loyalisme à toute épreuve. Et c'est encore elle qui a fait le nécessaire quant à la messe noire qui aurait dû avoir lieu dans la chapelle, trois nuits avant la mort de Renshaw.

Joyce, qui s'était laissé tomber dans un fauteuil, son sac à main sur ses genoux, se raidit.

— Comment savez-vous qu'il devait y en avoir une...

— Le dépôt de cire noire était encore frais. De plus, vos messes noires, parodie de la sainte messe, ne peuvent avoir lieu qu'un dimanche. C'est-à-dire le 16 dans le cas qui nous occupe.

» Pour quelle raison Renshaw n'est-il pas rentré à temps pour célébrer cette messe noire, cela nous ne le saurons jamais. Mrs Taylor, qui venait en second dans la hiérarchie, était morte. Vous, la troisième, étiez en prison. Il n'y avait donc personne pour célébrer ce culte, mais les cierges devaient brûler devant l'autel et le dieu à tête de bouc y prendre place. Quelqu'un aussi devait prévenir les assistants masqués que la cérémonie n'aurait pas lieu.

» Et ce quelqu'un, ce fut bien entendu Kitty. Elle était très proche

de deux au moins des trois chefs de votre secte. Elle savait où prendre les candélabres, soit chez Mrs Taylor, soit chez les Renshaw. Enfin elle éprouvait un vif plaisir à se sentir supérieure à Lucia.

— Vous n'avez commis qu'une seule erreur jusqu'à présent, dit Joyce. Ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour de l'argent. Ou du moins, cet argent, c'est à *Son* service que je l'employais.

A nouveau, elle effleura du doigt la petite croix inversée. Son sourire ironique commençait à taper sur les nerfs de Butler qui alla se poster, dos au feu, devant la cheminée.

— Qu'avez-vous donc fait le jour de votre acquittement, lorsque vous m'avez quitté dans cet infâme petit café ? Vous êtes-vous mise en rapport avec Luke Parsons, avec Goldy, ou avec les deux ?

— Goldy ?... Oh ! Vous voulez parler de ce pauvre George ? Oui, je leur ai téléphoné à tous les deux. Mais c'est à vous que je pensais.

— A ce moment-là, peut-être. Mais le lendemain matin, quand vous êtes venue me voir et que je vous ai mise à la porte sans cérémonie... vous avez commencé à me haïr.

— Disons que vous m'avez contrariée. Sur le moment, tout au moins.

— N'est-ce pas pour cette raison que vous avez lancé à mes trousses hier soir Goldy et Em ?

— J'ai eu tort, je le reconnais... mais vous m'aviez agacée.

— Hier après-midi, reprit Butler d'un ton cinglant qui parut n'avoir sur Joyce aucun effet, je me suis rendu chez Luke Parsons et, en lui graissant un peu la patte – il m'en a coûté 200 livres –, je suis arrivé à lui faire dire où je pourrais dénicher Goldy et Em. Il a dû vous téléphoner pour vous avertir, à peine avais-je le dos tourné.

— C'est exact.

Joyce, nonchalamment installée dans le profond fauteuil, les appliques allumant des reflets dans ses cheveux noirs, affichait une sérénité que démentaient les tressaillements de sa bouche.

— C'est pour cela qu'il a été étranglé ? demanda Butler.

— Celui qui vous trahit dans les petites choses vous trahira dans les grandes, fit Joyce. C'est une loi absolue.

— Ce crime a été commis par une femme, reprit Butler. Luke Parsons était un homme âgé, craintif et de santé fragile. Un homme lui aurait sauté à la gorge et l'aurait étranglé de ses deux mains. Mais la femme qui l'a tué l'a d'abord assommé, puis étranglé à l'aide d'une jarrettière serrée au moyen d'un tourniquet. Avez-vous pris plaisir à le tuer ?

— Mais, chéri, fit Joyce, il le fallait.

— Etait-il un membre de votre... secte ?

— Ma foi, un détective privé – vous le comprendrez, j'en suis sûre – peut rendre de grands services quand il s'agit de se renseigner

sur des gens.

— Et Goldy ?

— George ? Oh, George était un ami pour moi...

Son sourire suggéra qu'il avait été bien davantage.

— Et je ne pensais pas que je serais obligée un jour... Lorsqu'il enlevait cette dent d'or qui lui servait de déguisement, il ne manquait pas de charme, vous savez.

— Vous n'êtes pas très difficile.

— Ne soyez pas jaloux, chéri. Je ne le suis pas de cette pauvre idiote de Lucia. Mais ce qui m'a été terriblement dur, c'était de donner ordre à George de mettre le feu à la crypte.

— Qu'est-ce qui vous y obligeait ?

— Lucia s'y rendait en votre compagnie. Ça, nous l'avons su en trouvant dans son sac la clef de la chapelle munie d'une étiquette. Or, Lucia se doutait déjà de quelque chose. Je m'en suis rendu compte au tribunal, quand le Dr Bierce a parlé de l'atmosphère malsaine du *Prieuré*. Il fallait donc à tout prix faire disparaître les papiers compromettants.

— Alors là, ma belle, vous vous êtes trompée du tout au tout, fit Butler, avec un malin plaisir. Lucia ne se doutait de rien. Et si ce n'avait été le Dr Fe... je veux dire si je ne m'en étais pas mêlé, nous n'aurions jamais découvert la trappe menant à la crypte.

Joyce observa pendant quelques secondes un calme inquiétant, puis dit enfin, en souriant :

— Vous mentez.

— Non.

— Je devrais vous haïr, dit-elle enfin d'un air pensif. Mais je ne peux pas. Et je ne pourrai jamais. J'éprouve toujours envers vous les sentiments que je vous ai manifestés au café du tribunal. Je l'ai compris à la minute où je vous ai revu.

Elle eut un sourire cruel et cynique :

— Vous avez pris beaucoup de plaisir avec Lucia tout en ne cessant de penser à moi ?...

— Dire que je ne cessais de penser à vous serait très exagéré. Et puis je ne me vois guère en rival de Goldy.

— George ? fit Joyce avec un petit rire ironique. Oh ! vous n'aurez plus rien à craindre de lui. George est mort.

— Mort ? Mais comment, mort ?

— Chéri, quelle importance ?

— Aucune, probablement. Mais...

— Hier soir, fit Joyce en baissant un peu la tête, j'étais contrariée de vous savoir en possession de ces documents compromettants. Maintenant... cela m'est égal. Et c'est moi qui ai donné à George l'ordre de coller ce matin sur vos fenêtres ces avertissements. Ça n'a

pas eu l'air de lui plaire mais il s'est exécuté. Là-dessus vous lui avez envoyé un message pour lui lancer un défi. Il devait venir armé. Mais, ça, il s'y est refusé.

— Refusé ?

— Oui.

Elle imita si bien Goldy que Butler crut l'entendre.

— « Il m'a dit que j' m'étais battu loyalement. Qu'il déposerait pas plainte cont' moi. Et il a t'nu parole. C'est un chic type, ce Butler, et moi, je veux pas y faire du mal. Tuez-moi si vous voulez. »

Un silence plana.

— Et alors ? fit enfin Butler d'une voix étranglée.

Joyce haussa les épaules :

— Alors... je l'ai fait supprimer, bien entendu.

— Salope ! tonna Butler.

— Chéri, qu'est-ce qui vous prend ?

— Ce Goldy, tout gangster qu'il était, n'en était pas moins un brave type. Je lui aurais volontiers serré la main et j'aurais bien bu un verre avec lui. C'était un vrai boxeur. Et il n'y a rien de mieux au monde qu'un bon boxeur. Et vous, vous l'avez fait abattre, froidement.

— Chéri, jamais je n'aurais pensé...

— C'est bien là le *hic*, tu ne penses jamais à rien ! rugit Butler. Et maintenant, ma belle sorcière, je vais t'apprendre quelque chose. Tu crois que je suis le seul à avoir en main toutes les preuves accumulées contre toi ? Eh bien, tu te trompes !

— Que voulez-vous dire ?

— Le Dr Fell les possède, lui aussi. Et le commissaire principal Hadley également. Et ces documents, je ne les ai plus. Je les ai remis à la police. Et sais-tu ce qui va se passer, demain matin ?

Joyce se leva d'un bond, serrant son sac entre ses mains. Elle n'était pas belle à voir, en cet instant.

— Kitty Owen va être emmenée à Scotland Yard pour y subir un interrogatoire. Les papiers seuls n'auraient pas suffi à te faire condamner. Mais sa déposition, oui.

» Kitty est loyale, je le veux bien. Loyale envers toi. Mais elle est jeune, ma douce sorcière. Et, après dix-huit heures d'interrogatoire, elle s'effondrera comme ça, ajouta Butler en faisant claquer ses doigts. Et quand elle aura parlé, tu veux savoir ce qu'il t'arrivera ? Tu seras pendue à Holloway... d'où tu n'aurais jamais dû sortir.

Joyce, qui fouillait frénétiquement dans son sac, recula de quelques pas et Butler vit briller le canon d'un petit automatique.

— Cela t'intéressera peut-être, fit Butler sortant son Webley de sa poche, de savoir que je suis armé, moi aussi.

L'écume à la bouche, Joyce lui débita un chapelet d'injures obscènes. Butler, plus grand seigneur que jamais, jeta son revolver au

creux d'un fauteuil, en disant :

— Non, décidément, je me sens incapable de tirer sur une femme.

— Ainsi tu m'as percée à jour dès le début ? siffla Joyce entre ses dents.

Butler, le dos à la cheminée, se redressa de toute sa hauteur.

— Je t'ai dit que je ne me trompais jamais.

Et là-dessus, moqueur, il s'inclina profondément devant elle à l'instant même où elle lui tirait deux balles en pleine poitrine.

ÉPILOGUE

Lettre du Dr Gédéon Fell à Patrick Butler :

Hampstead, 22 juin.

Mon cher Butler,

Ainsi, vous connaissez à nouveau quelques difficultés avec la magistrature ; car, une fois de plus, vous êtes convaincu de l'innocence de votre client, dans la nouvelle affaire que vous plaidez. Vous ne vous trompez jamais, je le sais. Néanmoins, si je puis vous être de quelque utilité, je suis à votre entière disposition.

En ce qui concerne Joyce Ellis, maintenant qu'elle a passé en jugement, je vais vous donner mon sentiment sur cette triste affaire. Non, cette fille n'est pas une démente. C'est une fanatique. On trouve en Allemagne, et même en Russie, des sectes de ce genre. Le jury l'a compris qui a rendu un verdict de « culpabilité avec circonstances atténuantes », et j'estime qu'en invoquant la responsabilité limitée, ils ont fait preuve d'autant de sagesse que de clémence.

Je crois vous avoir déjà félicité au sujet de vos fiançailles avec Lucia Renshaw, cette femme charmante. Je vous renouvelle ici mes félicitations. Ce que j'espère, connaissant votre tempérament volage, c'est que vous la conduirez réellement jusqu'à l'autel.

Et surtout, mon cher garçon, restez toujours l'homme courtois que vous êtes. Après tout, si vous ne vous étiez pas incliné devant Joyce Ellis, c'est en plein cœur que vous auriez reçu les deux balles qu'elle a tirées sur vous, et non dans l'épaule. Que vous viviez de longues et heureuses années dans ce triste monde, que vous égayez par votre seule présence, est le vœu que forme votre vieil et fidèle ami,

Gédéon Fell

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
Usine de La Flèche (Sarthe).
ISBN : 2 – 7024 – 2141 – 5
ISSN : 0768 – 1089